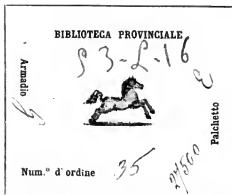




VITTORIO EM. I



B. Nav.
(alt. 14/16)

RECUEIL DE RAPPORTS

STR

L'ÉTAT DES LETTRES ET LES PROGRÈS DES SCIENCES

EN FRANCE.



PARIS,
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{re},
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77.



RECUEIL DE RAPPORTS

SUR

L'ÉTAT DES LETTRES ET LES PROGRÈS DES SCIENCES
EN FRANCE.

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES.

PROGRÈS

DES

ÉTUDES CLASSIQUES ET DU MOYEN ÂGE,
PHILOGIE CELTIQUE, NUMISMATIQUE.

PUBLICATION FAITE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE SON EXC. LE GARDE DES SCAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVIII.

1A 1
1524984



AVANT-PROPOS.

Cette seconde série des Rapports adressés à Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique sur le progrès des sciences historiques et philologiques en France fait suite à celle qui concerne les études relatives à l'Égypte et à l'Orient. Elle comprend les travaux qui ont eu pour objet, pendant les trente dernières années, l'étude de l'antiquité classique, c'est-à-dire du monde grec et romain, et celle de notre moyen âge, envisagées l'une et l'autre quant aux langues, à la littérature et à l'histoire savante : l'histoire plus ou moins générale occupe une place à part dans le recueil de ces exposés. À la série actuelle se rattache plus naturellement qu'à toute autre le rapport sur les progrès de la philologie celtique, qui, longtemps discréditée chez nous par des rêveries systématiques, se relève au contact des méthodes sévères dont la science des langues s'inspire aujourd'hui comme toutes les autres.

Les études classiques sont les plus vieilles de toutes, en France et en Europe; ce n'est pas une raison pour que leur sève soit épuisée, cette sève qui a fait la vie de notre civilisation moderne, qui lui a donné pour une grande part son caractère, et qui ne saurait se retirer d'elle sans danger pour ses plus beaux développements, dans les idées comme dans les formes, dans les lettres comme dans les arts. M. E. EGGER nous rassure, avec un grand détail de faits et de preuves, dans son excellent rapport sur la marche pro-

gressive des *Études de langue et littérature grecques en France*, depuis la fondation de l'Université impériale, et sur les fruits de tout genre qu'elles ont produits. Il est hors de doute qu'à cet égard nous sommes bien en avant de l'ancienne Université de Paris et de l'état général des écoles au xviii^e siècle. Notre enseignement supérieur surtout en témoigne et dans les Facultés et devant les Académies, qui confèrent les grades ou décernent les couronnes après les plus sérieuses épreuves et pour des travaux dont beaucoup appartiennent aux lettres grecques. Le savant professeur, dans son exposé, passe en revue tour à tour les dictionnaires, les grammaires, les traités philologiques; il énumère les éditions, les traductions de textes, les ouvrages de critique et d'histoire littéraire, les mémoires académiques, s'y retrouvant plus d'une fois lui-même, et partout il signale les traces de ce mouvement fécond qui retentit à tous les degrés, dans l'enseignement libre aussi bien que dans l'enseignement universitaire.

Cependant il faut avouer que, si nous avons nos avantages sous certains rapports, si nous possédons nos qualités propres d'intelligence et de mise en œuvre, nous sommes encore en arrière de l'Allemagne, dans nos établissements d'instruction publique, pour la généralité comme pour la solidité du savoir philologique. Cela est vrai de la littérature grecque, cela est vrai aussi de la littérature latine, comme le reconnaît un juge compétent, M. BOISSIER, dans son rapport sur l'étude de cette littérature qu'il professe avec distinction au Collège de France. Reconnaissons toutefois que notre École Normale supérieure présente de nombreuses exceptions à cet état de choses regrettable; on y sait que la philologie est aux lettres anciennes ce que la géométrie est aux sciences exactes. L'autorité universitaire, avec les éléments dont elle dispose, pent

donc, par une impulsion forte et soutenue, rendre aux études philologiques l'importance qu'elles ont eue jadis parmi nous, et qui n'a été sans influence ni sur la formation régulière de notre langue ni sur le développement harmonieux de notre littérature nationale. Elles contribueraient aujourd'hui à les préserver l'une et l'autre de l'invasion illimitée de la fantaisie, qui n'est pas plus l'originalité que la liberté sans règle n'est la liberté vraie.

M. Boissier, au reste, comme M. Egger, prend acte d'un nombre croissant de publications marquées d'un caractère de plus en plus philologique, éditions de textes, commentaires et traductions d'auteurs, grammaires, dictionnaires, traités spéciaux, où les disciples rivalisent avec les maîtres. Un essor nouveau de nos études classiques, en latin aussi bien qu'en grec, s'annonce depuis quelques années. Cet essor ici encore est surtout manifeste dans les thèses soutenues devant les Facultés, dans les mémoires et dans les livres couronnés par les Académies; il ne l'est pas moins dans les cours, élevés à la fois et solides, sources premières le plus souvent de ces divers travaux.

L'auteur du rapport n'a pas cru devoir s'interdire, en finissant, de joindre à la mention des ouvrages relatifs à l'histoire des lettres latines celle des livres plus ou moins remarquables dont l'histoire politique de Rome a été l'objet chez nous depuis vingt ou trente ans. Il en avait d'autant plus le droit, qu'à l'exemple de maîtres illustres il n'a jamais, ni dans ses leçons ni dans ses écrits, séparé la littérature de l'histoire, qui en est souvent le meilleur commentaire. Ces rapides aperçus, où rien d'essentiel n'est omis, ne sont pas la partie la moins intéressante de son travail, et il y a fait preuve d'autant d'impartialité que de savoir.

L'étude du moyen âge, dans la voie suivie par les Bénédictins,

élargie par l'Académie des inscriptions et belles lettres, a donné lieu pendant le second tiers de ce siècle, sous les deux aspects de l'histoire et de la littérature, en y comprenant la langue, à un ensemble de travaux de plus en plus remarquables. Ni les encouragements ni l'émulation de l'État, depuis la fondation de l'École des Chartes et celle du Comité historique, ne lui ont manqué, et des hommes tels que Daunou, Guérard, Raynouard, Fauriel, Augustin Thierry, Victor Le Clerc, en ont été les sages et fermes promoteurs. Un de leurs plus dignes successeurs, M. Léopold DELISLE, a tracé de ce grand mouvement de recherches en ce qui concerne notre histoire nationale, mouvement auquel ont concouru avec ardeur la plupart des sociétés savantes de nos provinces, un tableau qui ne laisse rien à désirer, soit pour l'étendue des investigations, soit pour l'exactitude des faits, soit pour la netteté des indications. M. Delisle n'a eu garde d'oublier les enquêtes qui se poursuivent aux Archives de l'Empire et dans celles des départements, dont les inventaires imprimés paraissent sous les auspices de l'Administration aussi bien que les catalogues des bibliothèques; plusieurs même sont dus à l'initiative individuelle. L'auteur de ce rapport, qui contribuera singulièrement, par l'autorité de ses éloges, à la propagation d'œuvres si louables, après avoir exposé ce qu'a fait en particulier, pour la connaissance du moyen âge, la Société de l'histoire de France, grâce à ses publications multipliées, embrasse dans une revue rapide les services divers rendus par un nombre croissant d'érudits, sur les différents points de notre territoire, à l'étude comparative de la nomenclature géographique de la France, précieuse lumière pour ses vieux idiomes, à celle de ses institutions politiques et civiles, religieuses et militaires, de ses mœurs et de ses usages, aussi bien qu'à la critique des sources de son histoire générale ou locale,

durant les siècles dont il s'agit. Paris et les provinces comparaissent tour à tour, sous l'œil d'un connaisseur aussi éclairé qu'impartial, chacun apportant son tribut d'efforts pour essayer de fixer par la science, pendant qu'il en est temps encore, le passé de notre pays en dépit de ce courant irrésistible qui transforme chaque jour le présent et nous emporte avec lui vers des destinées inconnues. M. Delisle termine son exposé si substantiel par un regard jeté sur les travaux de plusieurs de nos savants qui ont traité des parties importantes de l'histoire du moyen âge européen et en ont fait jaillir des lumières nouvelles pour la connaissance du moyen âge français.

La même évolution de l'esprit national qui, dès les premières années de ce siècle, ramena de plus en plus l'attention sur l'histoire générale de notre moyen âge, ne pouvait manquer de remettre en lumière la littérature qui lui fut propre et les idiomes divers qui servirent d'organe à cette littérature, selon les temps et les lieux. M. GUESSARD, réunissant ici les éléments préparés de longue main dans son enseignement si fécond de l'École des Chartes, et y ajoutant les résultats de ses communications journalières avec deux de ses principaux disciples, MM. Paul Meyer et Gaston Paris, en a formé un rapport, marqué à toutes les pages de l'empreinte du maître, où sont analysées les études faites en France, depuis trente ou quarante ans, sur la poésie latine du moyen âge, sur la langue et la littérature provençales, sur la langue et la littérature françaises proprement dites, jusqu'à la Renaissance, qui éclipsa tout sans rien détruire.

On verra par quel concours d'efforts, par quelle heureuse rivalité de travaux entre nos voisins, qui nous ont plus d'une fois devancés, et nous-mêmes, se comble de jour en jour le vide regrettable qu'en

plein xviii^e siècle, pour l'honneur de nos aïeux trop oubliés, avait entrepris de remplir, dans ses prodigieuses exhumations, le savant et courageux La Curne de Sainte-Palaye. Combien n'applaudirait-il pas aujourd'hui au succès inespéré de ses exemples, en voyant sur tous les points fleurir en France et en Europe l'étude des monuments de notre vieille poésie nationale, qui, pour avoir été tour à tour injustement dédaignée et exaltée outre mesure, n'en eut pas moins son heure brillante, son écho prolongé dans tout le moyen âge, n'en reste pas moins, aux yeux de tout esprit impartial, l'un des grands faits de notre histoire littéraire. Ce qui lui a manqué pour vivre et pour exercer une influence durable, c'est un état plus avancé de la langue qui lui servit d'organe, et ce sentiment précoce de l'art qui enfante et perpétue les œuvres du génie même à travers les révolutions des peuples. N'en sachons pas moins gré à M. Guessard, le savant éditeur des *Anciens Poètes de la France*, à ses collaborateurs et à ses disciples, du zèle avec lequel, dans la mesure que commande la critique de nos jours, ils ont entrepris la réhabilitation définitive de nos chanteurs du Nord comme de ceux du Midi.

Une réhabilitation beaucoup plus difficile, c'était celle des études celtiques, et par elles la restitution, autant qu'il se pouvait, des plus anciens idiomes et des plus vieux souvenirs de notre pays. M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, lauréat et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est entré depuis quelques années dans cette voie, sans abandonner ses travaux sur l'histoire du moyen âge qui lui ont valu de légitimes succès. Au moyen âge, d'ailleurs, sauf quelques inscriptions, les légendes heureusement de plus en plus nombreuses des monnaies gauloises, et les mots ou les noms épars dans les auteurs classiques, appartiennent tous les

monuments qui nous sont parvenus des divers dialectes de la langue des Celtes, tous rattachés aujourd'hui, par les progrès de la philologie comparée, avec les peuples qui les parlèrent ou les parlent encore, à la grande famille indo-européenne.

M. d'Arbois était donc naturellement appelé à rendre compte des travaux qu'a suscités chez nous depuis trente ans l'étude, reprise dans un esprit nouveau, de la philologie celtique. Il l'a fait avec la connaissance exacte de ces travaux et de ceux de l'Allemagne qui y ont puissamment aidé. Sa critique, quelquefois sévère comme celle d'un néophyte, est en général aussi judicieuse que ferme. Une telle critique, d'ailleurs, sera longtemps la condition nécessaire d'études où la pénurie, l'état des documents, les sources plus ou moins suspectes d'où ils dérivent, ont tant de fois égaré la science.

L'auteur du *Rapport sur les progrès de la philologie celtique* n'en rend pas moins une justice souvent sympathique aux efforts des hommes de savoir et de talent qui, chez nous, ont relevé ces études et les ont de nouveau popularisées, depuis Le Gonidec et son plus illustre disciple, en même temps que le rénovateur de ses utiles ouvrages, M. de La Villemarqué, jusqu'à M. Adolphe Pictet, qui nous appartient au moins par la langue, jusqu'à M. Aurélien de Courson et M. Roget de Belloguet, et jusqu'aux membres de la Commission de la topographie des Gaules.

L'*Appendice*, d'un connaisseur des plus expérimentés, M. Anatole DE BARTHÉLEMY, par lequel se termine la deuxième série de ces rapports, y tenait surtout par la numismatique gauloise et par celle des époques mérovingienne et carlovingienne de notre histoire. C'est d'ailleurs une seconde anticipation (la première est celle du rapport publié de M. Alfred Maury, concernant l'archéologie classique) sur cette troisième série qui doit comprendre les autres branches

de l'archéologie, et avant tout l'épigraphie grecque et romaine, double source, aujourd'hui si féconde, du rajeunissement des connaissances historiques et philologiques sur le monde ancien et sur les premiers temps de l'ère chrétienne.

J. D. G.

1^{er} avril 1868.

RAPPORT SUR LES ÉTUDES

DE

LANGUE ET LITTÉRATURE GRECQUES

EN FRANCE¹.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

C'est un fréquent sujet de plaintes, en France, que le prétendu affaiblissement des études de littérature ancienne et particulièrement de littérature grecque. Le présent exposé fera voir peut-être que, loin de s'affaiblir, l'étude du grec, qui, au xviii^e siècle, avait presque disparu de l'enseignement universitaire et n'était guère

¹ Le titre de *Rapport* semblait ambitieux peut-être pour un ensemble de notes où la critique tient peu de place et où l'on ne s'est le plus souvent proposé que l'exactitude d'une bibliographie méthodique. Pour donner à ce morceau l'étendue et les proportions qui conviendraient à un véritable Rapport, le temps me manquait, et surtout l'autorité que pourrait seul avoir le secrétaire d'une compagnie ou d'une commission savante. Au reste, dans la longue énumération qu'on va lire figurent bien des ouvrages dont il me suffisait de nommer les auteurs.

Quant à mes propres livres, je me suis borné, d'ordinaire, à les mentionner en leur lieu, sauf le cas où l'intérêt général de la science m'autorisait à exprimer avec franchise des opinions et des jugements qui touchent à mes travaux personnels. J'ai cru aussi qu'il était équitable d'accorder au moins une mention à beaucoup de publications modestes, qui, sans marquer ni notable progrès de l'érudition, contribuent néanmoins à faciliter les études de littérature ancienne, comme à en répandre le goût dans notre pays.

représentée que dans nos Académies, a fait, au contraire, de notables progrès parmi nous depuis cinquante ans.

Plusieurs faits généraux attestent, avant tout, ce progrès :

1° L'augmentation du nombre des chaires publiques attribuées à l'enseignement des lettres grecques, l'extension et la variété croissante des programmes suivis par les maîtres, l'assiduité efficace d'un nombre relativement considérable d'auditeurs;

2° L'élévation moyenne de niveau constatée, à cet égard, malgré quelques alternatives, dans les épreuves de la licence ès lettres et dans celles de l'agrégation;

3° Le grand nombre de thèses soutenues pour le doctorat sur des matières d'histoire, de géographie, de philosophie, de littérature et aussi de grammaire grecques. Cela est surtout sensible depuis 1840, époque où un règlement nouveau a élargi le cadre de cette épreuve universitaire, en accordant formellement aux candidats une liberté dont ils ne jouissaient qu'à titre de tolérance pour le choix des sujets de leurs thèses. De 1840 à la fin de la présente année 1866, sur environ 250 candidats reçus, 140 ont traité, dans l'une de leurs deux thèses ou même dans toutes les deux, des matières d'antiquité grecque. Beaucoup de ces thèses offrent un intérêt sérieux à la critique; quelques-unes sont de véritables ouvrages, et ont obtenu, après l'épreuve officielle, d'honorables succès, soit devant le public, soit devant l'Académie française, qui, grâce à l'heureuse libéralité des fondations Monthyon, peut, chaque année, récompenser par des prix tout ouvrage écrit sur un sujet relatif à quelque une des sciences morales et qui unisse le mérite du bon langage à celui de la doctrine.

On ne saurait énumérer ici toutes ces thèses. Une bibliographie spéciale en a été dressée, en 1855, par M. A. Mourier; elle aidera, du moins pour la période où elle se renferme, à compléter l'esquisse que nous traçons, et dans laquelle d'ailleurs les thèses les plus importantes seront citées selon l'ordre des matières. On remarquera que plusieurs ont pour auteurs des gens du monde, ou de

futurs jurisconsultes, qui ne cherchaient dans les épreuves du doctorat qu'une occasion d'exercer leur esprit à des études difficiles et méritoires. Deux fois même de laborieux candidats se sont gratuitement imposé la tâche d'écrire en grec la thèse que le règlement leur demande d'écrire en latin. La thèse *grecque* de M. Mervoyer sur Apollonius de Tyane (1864) n'a pas paru moins estimable pour l'élégance et la correction du style que pour les qualités de l'érudition.

L'honneur du progrès que nous signalons revient, pour une large part, à M. Victor Le Clerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris, de 1833 à 1865, qui, durant ce long décanat, a constamment donné au doctorat ès lettres l'impulsion la plus vive et la plus féconde. Helléniste lui-même, autant que latiniste, au commencement de sa carrière, il savait mieux que personne diriger les jeunes esprits vers les parties inexplorées de la littérature grecque. De Paris, ses exemples et ses conseils ont étendu leur juste et utile influence jusque dans les facultés de province, et ont ainsi accru partout l'importance du doctorat.

Il faut aussi noter la part d'action utile exercée par les maîtres de l'École normale supérieure et par les jeunes professeurs qui en sortent chaque année pour répandre dans toute la France les traditions de ce riche enseignement.

Les Facultés de théologie, que nous n'avons pas à juger ici pour leurs travaux dogmatiques, méritent du moins d'être signalées pour leur zèle à seconder les études d'antiquité ecclésiastique, spécialement en ce qui concerne les Pères de l'Église grecque. C'est ainsi que dans la liste des thèses de la Faculté de Paris, imprimée en 1864, à l'occasion de l'ouverture des cours, on relève celles : de l'abbé Cruice (1855), sur les *Philosophumena* d'Origène; de l'abbé Lagrange (1856), sur la *Controverse entre Celse et Origène*; de l'abbé Jallabert (1858), sur le *Pasteur d'Hermas*, etc.

D'ailleurs, plusieurs sujets du même genre ont été traités, soit par des laïques, soit par des ecclésiastiques, en vue du doctorat

ès lettres : les écrits du faux Denys l'Aréopagite, par M. Montet (1848); la prétendue *Correspondance de Sénèque et de saint Paul*, par M. Aubertin (1857); *Saint Justin*, par M. Aubé, et *Saint Basile*, par M. Fialon (1861); *Synesius*, par M. Druon (1859); *l'Influence des Pères de l'Église sur l'éducation chrétienne au IV^e siècle*, par l'abbé Lalanne (1851); les *Philosophumena*, par l'abbé Jallabert (1853); *Philon le Juif* et *l'École juive d'Alexandrie*, par l'abbé Biet (1854), etc.

4^e Une création récente a surtout développé cette ambition, un peu neuve dans le clergé français, pour nos grades universitaires : nous parlons de l'École des hautes études ecclésiastiques établie, en 1846, par M^r Affre, archevêque de Paris, dans l'ancienne maison des Carmes, sous la savante et libérale direction de l'abbé Cruice. De cette école sont sortis, depuis vingt ans, un grand nombre de licenciés et de docteurs, qui ont apporté, soit au service de l'Université, soit à l'enseignement des séminaires, les fruits d'une solide instruction littéraire, et qui par là ont fort heureusement contribué au rapprochement des esprits entre l'Église et la société laïque. La théologie protestante n'est plus aujourd'hui la seule, en France, qui aime l'érudition et qui la poursuive jusqu'à ses sources premières. L'épiscopat français compte parmi ses membres trois docteurs jadis sortis de l'École des Carmes et reçus, en Sorbonne, à la Faculté des lettres. Plusieurs docteurs ès lettres de Paris figurent aussi parmi les congrégations religieuses.

Même en dehors de ces alliances, l'épiscopat français se montre de plus en plus favorable aux études de littérature grecque. En général, il s'est défendu des paradoxes hostiles à l'étude des auteurs profanes, quand ce sujet souleva, il y a quelques années, de vives controverses. Un éloquent évêque, M^r Dupanloup, a même, et à plusieurs reprises, encouragé publiquement une juste admiration pour les tragiques grecs, en faisant représenter *en grec* par les élèves de son petit séminaire, et cela dans son palais épiscopal, des tragédies de Sophocle et d'Eschyle.

On nous permettra de rappeler, à ce propos, que deux ou trois

tentatives de représentations semblables (mais en français), quelquefois soutenues par le talent d'habiles artistes, sur les théâtres de Paris, n'ont pas manqué de succès, et que les chefs-d'œuvre de la scène antique ont retrouvé là d'intelligents et sympathiques auditeurs.

5° Les concours académiques, et spécialement ceux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ont aussi provoqué la composition d'ouvrages importants, parmi lesquels nous citerons seulement ceux qui rentrent dans la spécialité assignée au présent Rapport, à savoir : en 1847, les *Recherches sur l'étude du grec en Occident, au moyen âge*, par M. E. Renan (inédit); en 1860, les *Recherches sur les œuvres de l'orateur Hypéride*, par M. Jules Girard, qui a publié (en 1862) deux chapitres considérables de son travail, et par M. Fr. Meunier, dont le travail est encore inédit; en 1863, *l'Histoire du roman chez les Grecs et chez les Romains*, par M. Chassang; en 1864, les *Recherches* de M. Gidel *sur les traductions grecques de nos romans français au XIV^e et au XV^e siècle*; en 1865, *l'Examen critique des livres qui portent le nom d'Hermès Trismégiste*, par M. L. Ménard, dont le mémoire vient de paraître, et par M. Robiou, dont le mémoire est encore inédit.

L'Académie française associe, depuis quelques années, ses encouragements à ceux de l'Académie des inscriptions, en proposant pour sujet de prix des études de morale et de littérature sur l'antiquité. C'est ainsi qu'elle a, en 1851, demandé une nouvelle traduction de Pindare, et qu'elle a partagé, en 1853, la récompense proposée entre MM. Collin, Fresse-Monval, Poyard et Dehèque. En 1854, un concours ouvert sur le poète Ménandre produisit deux bons mémoires de MM. Ch. Benoît et G. Guizot, entre lesquels fut partagé le prix. Deux autres essais sur le même sujet furent en même temps publiés, l'un par un jeune professeur, M. Ditandy, l'autre par un des vétérans de notre enseignement universitaire, M. Stiévenart. En 1858, fut couronnée la belle *Étude sur Thucydide*, par M. Jules Girard, publiée en 1860.

Tout un volume de recherches approfondies sur *J. Amyot*, œuvre demeurée unique de feu Auguste de Blignières, doit aussi son origine à un concours d'éloquence ouvert par l'Académie française. En complétant son discours académique par des recherches plus générales d'érudition sur les traducteurs d'auteurs anciens au xvi^e siècle, le jeune écrivain s'est assuré des droits à l'estime des hellénistes comme à celle des hommes de goût.

6° A ce mouvement de féconds travaux se rattache la création de l'École française d'Athènes, fondée par le gouvernement du roi Louis-Philippe, d'après le plan et les vues de M. de Salvandy, et particulièrement soumise, depuis seize ans, au patronage de l'Académie des belles-lettres. Bien que les mémoires publiés par les membres de cette école soient surtout archéologiques, et que, comme tels, ils doivent être appréciés dans un autre de ces Rapports, on ne peut manquer de signaler ici les effets heureux d'une telle fondation. Elle a vivifié d'un esprit nouveau les études universitaires par l'alliance de l'archéologie avec la littérature. Plusieurs thèses de doctorat soutenues par d'anciens membres de l'École d'Athènes suffisent à montrer les avantages de cette alliance, à laquelle notre érudition classique était restée, jusqu'à présent, trop étrangère. Nous citerons seulement pour exemple : la thèse de M. Beulé sur les beaux-arts à Sparte (1853), celle de M. Jules Girard sur l'atticisme de Lysias (1854), celle de M. Alexandre Bertrand sur les dieux protecteurs des héros dans Homère (1859), celle de M. Bazin sur la condition des artistes dans l'antiquité (1866), la dissertation de M. Gandar intitulée *Homère et la Grèce contemporaine* (1859).

La grammaire et l'histoire des dialectes grecs commencent aussi à occuper le zèle de nos jeunes érudits. Après l'essai de M. Beulé sur les origines du romain (1853), nous avons vu tout récemment M. Gustave Deville soutenir une thèse sur le dialecte tzaconien (1866).

Les rapports de plus en plus fréquents entre la France et l'Orient

grec donnent à ces sortes de recherches un surcroît d'intérêt; ils tendent à rapprocher l'enseignement du grec ancien et celui du grec moderne. Ils font sentir plus vivement que jamais le besoin de revenir aux usages qu'a interrompus, à partir du xvi^e siècle, la malencontreuse réforme de la prononciation par les disciples d'Érasme. Aujourd'hui que la prononciation hellénique de l'Orient est pratiquée dans tous les cours d'enseignement supérieur, il était opportun de se demander si l'enseignement secondaire ne devrait pas revenir aussi à la pratique de la prononciation seule usitée en Orient, même pour le grec ancien, seule appuyée, malgré d'inévitables changements, sur une tradition vraiment nationale. Consultée, en 1864, sur cette question délicate¹, l'Académie des inscriptions s'est prononcée en faveur d'une contre-réforme, à laquelle d'ailleurs les Hellènes nous convient de leurs vœux les plus ardents. Un tel changement ne saurait être décrété sans préparation, ni même pratiqué sans réserve; mais toutes les mesures qui peuvent nous y préparer semblent désirables, et parmi ces mesures on mentionnera ici la création récente d'une classe de grec moderne au lycée de Marseille². Déjà quelques professeurs de nos lycées du centre et du nord de la France donnent l'exemple de pratiquer avec leurs élèves la méthode suivie en Orient. Le voisinage journalier du romain et du grec ancien dans une ville cosmopolite comme Marseille, et dans un établissement qui compte beaucoup de jeunes Hellènes parmi ses élèves, contribuera utilement à seconder le retour que nous souhaitons dans l'intérêt des lettres grecques et aussi dans l'intérêt de nos alliances naturelles avec l'Orient chrétien.

Le cours de grec moderne professé pendant cinquante ans, à

¹ Ce fut à l'occasion du mémoire publié par un Français, M. G. d'Eichthal, et par un Hellène, M. Renieri, sur *l'Usage pratique de la langue grecque*.

² Le professeur chargé de cet enseigne-

ment, M. Blancard, vient précisément de publier un opuscule dont le titre seul annonce bien l'intention : *Le grec moderne enseigné à l'aide de la Grammaire grecque de Burnouf*.

l'École des langues orientales vivantes, par M. Hase, l'est aujourd'hui, avec une plus jeune ardeur, par son disciple fidèle M. Brunet de Presle, philhellène aussi dévoué que judicieux, et qui sert activement cette même cause de l'union entre les hellénistes et les Hellènes. Sous le titre modeste d'*Almanach national* (Ἔθνηκὸν ἡμερολόγιον), M. Marino Pappadopoulo Vreto publie depuis sept ans en grec, et à Paris, un recueil tout rempli des pièces les plus diverses, mais qui représente bien, par le caractère général de sa rédaction, cette disposition des esprits à se rapprocher et à s'unir. D'un autre côté, plusieurs savants d'Athènes vivent avec nous dans une véritable communauté de langage. C'est en français que M. Rangabé a écrit, de 1842 à 1845, son remarquable recueil d'épigraphie intitulé *Antiquités helléniques*. C'est en français que le même savant vient d'écrire une grammaire du grec moderne, qui a été imprimée à Paris et dont l'éditeur est un libraire parisien. Il semble que les hommes d'état ne sauraient, non plus que les savants, rester indifférents à ces témoignages d'une concorde dont les liens se multiplient et se resserrent chaque jour¹.

7° On mesurera encore le progrès accompli chez nous dans les études grecques par la propagation de plus en plus active des livres qui servent à ces études. En ce genre, la statistique ne peut guère fixer le chiffre des importations. Mais, lorsque l'on voit, à Paris, trois ou quatre libraires uniquement occupés à un commerce d'échanges avec l'Angleterre et surtout avec l'Allemagne, commerce où les livres de littérature ou de philologie grecque comptent pour une large part; lorsqu'on observe la marche ascendante de leurs affaires et que chacun de nous compte autour de soi les milliers de livres grecs dont se sont ainsi augmentées les bibliothèques pu-

¹ En ce moment même, un autre savant grec vient de faire imprimer en français, à Paris, un ouvrage intitulé *Topographie et plan stratégique de l'Iliade* (1866, in-8°). On pourra consulter encore, comme té-

moignage des mêmes efforts : 1° l'*Étude économique de la Grèce moderne*, par un Français, M. C. Lecoate (Paris, 1847); 2° *Aperçu sur l'avenir de la Grèce*, par un Grec, M. Coronéos (Paris, 1857).

bliques et les bibliothèques des particuliers, il est facile d'en conclure que le nombre et l'activité des lecteurs du grec se sont accrus dans la même proportion.

La presse et la librairie françaises secondent, comme on va le voir, cet accroissement, et leurs efforts pour le soutenir sont inséparables de ceux mêmes des savants dont nous allons rapidement apprécier les travaux, en les ramenant, autant qu'il est possible, à cinq classes principales :

- 1° Dictionnaires, grammaires et livres divers de philologie;
- 2° Editions de textes;
- 3° Traductions;
- 4° Livres de critique et d'histoire littéraire;
- 5° Collections de mémoires, revues et journaux.

I.

DICTIONNAIRES, GRAMMAIRES ET LIVRES DIVERS DE PHILOLOGIE.

Au premier rang se place, dans cette classe d'ouvrages, l'édition nouvelle du *Thesaurus linguae graecae* d'Henri Estienne, jadis projetée par M. Firmin Didot père, exécutée par ses fils Ambroise et Hyacinthe Firmin Didot, d'après un plan qu'approuva l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Neuf volumes in-folio, au lieu de quatre, que formait l'édition originale (1572), marquent déjà par leur seul nombre le riche accroissement de la lexicographie grecque durant les trois siècles qui nous séparent aujourd'hui du célèbre philologue. Mais ce luxe aurait peu de valeur, si la critique n'avait pas sévèrement épuré, habilement coordonné tant de richesses. Le principal auteur de l'entreprise, M. Ambroise Firmin Didot, helléniste lui-même, en avait confié l'exécution aux plus habiles maîtres de l'Europe savante, MM. Hase, L. Dindorf et G. Dindorf, auxquels se sont associés plusieurs hellénistes français et étrangers, quelques-uns pour une très-large part de collaboration, comme

M. Boissonade, qui a fourni près de quinze mille additions, comme M. Dübner, qui a revu toutes les épreuves et ramené, autant qu'il était possible, toutes les citations à l'uniformité. Ce monument d'un labeur immense, achevé enfin après trente-six ans d'efforts, fera certainement époque dans les annales de la science comme dans celles de la typographie. Il dépasse de beaucoup par l'abondance et la judicieuse proportion des matières la réimpression, d'ailleurs méritoire, du *Thesaurus*, que le libraire Valpy avait publiée en Angleterre de 1816 à 1828. Malgré quelques imperfections, qui ne seront pas toutes corrigées par un supplément déjà mis sous presse; malgré des défauts inévitables dans une rédaction collective, où manque toujours, plus ou moins, l'unité, le nouveau *Thesaurus* porte vraiment l'empreinte de la pensée toute française qui l'a produit, et à ce titre il comptera non-seulement comme un éminent service rendu aux lettres grecques, mais comme un digne hommage à la mémoire d'Henri Estienne, dont il continue justement de porter le nom.

Bien que de tels livres ne circulent pas facilement, même parmi le public le plus intéressé à s'en servir, néanmoins le nouveau *Thesaurus* a déjà contribué au perfectionnement d'autres livres, notamment de plusieurs dictionnaires à l'usage de nos classes, parmi lesquels nous citerons celui de M. Planche, corrigé et complété par M. Pillou, et surtout celui de M. Alexandre, publié pour la première fois avant même que parût la première livraison du *Thesaurus* Firmin Didot, sans cesse amélioré depuis, et dont les nombreuses réimpressions attestent le légitime succès.

Entre les dictionnaires français-grecs se distingue, par une érudition abondante et originale, celui de M. Courtaud-Divernésse (1859), ouvrage plus utile peut-être aux professeurs qu'aux écoliers, même dans l'abrégé que l'auteur en a fait pour l'usage de ceux-ci, mais dont les défauts sont peu sensibles quand on le consulte avec quelque connaissance de l'histoire littéraire et qu'on apprécie la valeur relative des innombrables exemples empruntés

par le lexicographe à des écrivains de date et d'autorité très-diverses.

Le dictionnaire des *Synonymes grecs* par M. Pillon (1847) pèche par le défaut contraire, celui d'une excessive sobriété; mais on n'y saurait méconnaître l'utilité de témoignages et d'exemples habilement choisis pour former le goût des jeunes hellénistes.

Si la grammaire a fait moins de progrès que la lexicographie, peut-être devons-nous voir la cause de cette infériorité dans l'habitude qui domine en France de régler administrativement le choix des livres classiques. C'est ainsi qu'un livre, excellent pour le temps où il parut, après une longue interruption de l'étude des langues anciennes (1813), la *Méthode pour étudier la langue grecque* de J. L. Burnouf, adopté par l'administration et consacré par un long usage, a été reproduit, d'année en année, depuis la première édition, sans changement notable, malgré des critiques souvent renouvelées (notamment par M. Courtaud-Divernèresse en 1854, et à plusieurs reprises, vers le même temps, par M. Dübner), et qu'il n'a reçu qu'en 1859, quinze ans après la mort de l'auteur, d'importantes améliorations. Dans l'intervalle, MM. Gail fils et Longueville nous avaient donné une estimable traduction de la grande grammaire grecque de Matthiæ, ouvrage classique en Allemagne; MM. Courtaud-Divernèresse, Maunoury, Congnet, Dübner, d'autres encore que nous ne pouvons nommer tous, avaient tenté, avec des succès inégaux, de soutenir contre la *Méthode* de Burnouf une lutte difficile. M. Theil n'y avait pas mieux réussi, tout en choisissant parmi les manuels allemands celui qui semble le mieux répondre et à l'état actuel de la science et aux besoins de notre enseignement secondaire, la Grammaire de R. Kühner (1846).

Il ne s'est pas trouvé non plus jusqu'ici un helléniste français pour nous doter d'un ouvrage original que l'on puisse comparer aux grandes grammaires de Buttmann, de Matthiæ, de R. Kühner, qui font l'honneur de l'érudition allemande. Mais plusieurs parties de la grammaire grecque ont été traitées, chez nous, en

des livres spéciaux, où l'on peut reconnaître que ni le savoir ni la méthode ne manquent aux philologues français pour rivaliser avec nos voisins. Tels sont les traités d'accentuation grecque par M. de Siuner (1843), par MM. Egger et Galuski (1844), et surtout celui de M. Longueville (1849), qui doit moins que les deux premiers aux ouvrages allemands sur le même sujet. Telle est la prosodie grecque, rédigée d'après l'ouvrage allemand de Passow, par MM. Longueville et Conguet (1848). M. Ad. Regnier a publié, en 1840, un excellent traité *De la formation des mots grecs*, pour servir d'introduction aux Racines grecques de Port-Royal; il l'a remanié et développé depuis en un volume in-8° (1855), où la comparaison des autres idiomes indo-européens éclaire singulièrement l'organisme de la langue grecque et en fonde l'étymologie sur les principes les plus solides.

C'est ici le lieu de remarquer l'importance croissante que prend, dans la théorie des langues classiques, leur comparaison soit entre elles, soit avec les idiomes de la même famille. Ces rapprochements, soumis aujourd'hui par la critique à une méthode sévère, doivent désormais prendre place même dans l'enseignement secondaire. Une tentative a été faite en ce genre (et elle n'a pas manqué de succès) par M. Egger, dans ses *Notions élémentaires de grammaire comparée* (1^{re} édition, 1853; — 6^e édition, 1865); M. E. Pessonneaux a soutenu avec ce manuel une concurrence qui pouvait être utile, mais qui n'a pu durer, l'Université ayant bientôt encouragé le retour de ses professeurs à ce qu'il nous est permis d'appeler les anciennes routines¹. Vers le même temps, M. Giguet, dans le même esprit d'innovation dont s'était inspiré M. Egger, essayait de *simplifier* la grammaire grecque (1856) à l'aide de procédés empruntés à la grammaire du sanscrit. Plus récemment

¹ Au moment d'imprimer ce Rapport, j'aime à constater que M. A. Bailly, ancien élève de l'École normale supérieure, met sous presse un nouveau lexique des

Racines grecques et latines, où cette partie de la doctrine sera exposée d'après les derniers travaux des maîtres, tels que Bopp, Eug. Burnouf et Schleicher.

(1864) M. Sommer, dont nous avons à regretter la mort prématurée, renouvelait cet effort d'amélioration des méthodes dans ses *Premières notions de grammaire générale*, destinées à relier par des principes communs les grammaires rédigées par lui sur un plan uniforme pour le grec, le latin et le français, et aussi les grammaires des principales langues de l'Europe moderne rédigées, sous sa direction, par divers collaborateurs. C'est là une réforme qui peut n'être pas mûre encore, mais qui certainement ne tardera pas à l'être, comme on le verra surtout dans le Rapport qui termine la série précédente¹. Pour n'en donner ici qu'un petit nombre de preuves, la thèse soutenue en 1847 par M. L. Benkew sur l'accentuation dans les langues indo-européennes, celle de M. Ditandy sur le nom substantif (1856), les deux mémoires de M. Obry, disciple d'Eugène Burnouf, sur la conjugaison grecque et sur le participe passé, mémoires insérés au recueil de l'Académie d'Amiens, suffisent à montrer quel profit la grammaire grecque, même élémentaire, peut tirer de telles comparaisons.

Au reste, elle peut gagner beaucoup encore à l'étude, trop longtemps négligée, des grammairiens grecs : c'est ce que prouve le mémoire de M. Egger (1854) sur Apollonius Dyscole. Beaucoup de préjugés et d'erreurs auraient disparu de nos livres classiques, si nous connaissions mieux les doctrines des Grecs sur leur propre langue : c'est une matière sur laquelle les recherches sont loin d'être épuisées, quoique l'Allemagne les poursuive, depuis quelques années surtout, avec beaucoup d'ardeur.

Letronne, ce critique éminent, a ouvert aussi une voie presque nouvelle à la philologie par son ingénieux mémoire sur les noms propres grecs, qui parut pour la première fois, en 1846, dans les *Annales de l'Institut archéologique de Rome* (section française), et qui a été reproduit, avec des additions, dans le tome XVIII^e du recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

¹ Cette série est celle des *Études orientales*.

Le mémoire sur la grécité du Nouveau Testament, inséré naguère au même recueil par M. Berger de Xivrey, prouve ce que comporte encore de considérations neuves et intéressantes un sujet déjà traité dans de fort gros livres.

II.

ÉDITIONS DE TEXTES.

Les textes inédits, soit qu'on les publie séparément, soit qu'on les réunisse en un de ces recueils ordinairement appelés *Anecdota*, ont droit à la première mention.

L'infatigable M. Boissonade, qui s'est éteint, il y a quelques années, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, avait à peine achevé sa collection d'*Anecdota græca*, en cinq volumes in-8° (1829-1833), qu'il s'est remis à l'œuvre et qu'il a publié, sous le titre d'*Anecdota nova* (1844), un volume de textes appartenant à la littérature byzantine, puis les œuvres, aussi inédites en partie, du sophiste Choricus de Gaza (1846), et les déclamations du polygraphe Pachymère (1848), augmentées d'une recension nouvelle et plus complète des *Faceties* d'Iliéroclès. Mais une fortune plus digne de son talent lui était réservée après tant de peines et de savoir dépensés pour des auteurs de bas étage. La mission confiée en 1840 par M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, au grec Minoïde Mynas, pour la recherche des manuscrits d'auteurs grecs dans les bibliothèques de l'Orient, avait obtenu un véritable succès. Mynas rapporta plusieurs ouvrages depuis longtemps désirés ou à peine soupçonnés même des hellénistes de profession, entre autres, le Recueil des fables en vers de Babrius. M. Boissonade fut à bon droit chargé de procurer une édition de ce recueil (1844), et, bien que le texte de Babrius ait été, depuis, fort amélioré par d'autres philologues (Dübner, Lachmann, etc.), le travail de notre compatriote restera comme un monument durable de son savoir et de son goût délicat. Nous

avons maintenant une idée de ce que pouvait être la fable ésopique sous la main d'un bon versificateur grec, qui, parfois, se trouve rivaliser avec Phèdre et même avec notre inimitable La Fontaine. Aussi les fables métriques de Babrius, ont-elles bien vite pris rang parmi les livres en usage dans nos classes.

Parmi les autres acquisitions dues à Minoïde Mynas, la *Dialectique* de Galien a été publiée par M. Mynas lui-même. Puis M. E. Miller, déjà connu comme éditeur par un *Supplément aux petits géographes grecs* (1840), par la publication d'un *Éloge de la chevelure* (1840), qu'un sophiste anonyme avait composé en réponse à l'*Éloge de la calvitie* de Synesius, enfin par la publication d'une rédaction en prose des fables d'Ésope (1841) antérieure à celle du célèbre Planude, a fait imprimer à Oxford, en 1851, les *Philosophumena* connus sous le nom d'Origène, ouvrage de controverse religieuse destiné à soulever d'instructives disputes parmi les historiens de la philosophie et de l'Église, et dont une seconde édition, avec préface critique, traduction latine, commentaire et table alphabétique, fut donnée en 1860 par l'abbé M. P. Cruice. M. Miller devait bientôt ajouter à ses titres en publiant l'édition la plus complète des poèmes, presque tous inédits, du versificateur byzantin Manuel Philé (1855-1857). De retour de deux voyages en Orient et en Italie, il va prochainement donner au public les fruits de cette double exploration. Un Rapport à l'Empereur et diverses communications, qu'on peut lire dans les Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, font apprécier le nombre et l'importance des textes nouveaux découverts par M. Miller, et qu'il fait imprimer, en ce moment, aux frais de l'État, à l'Imprimerie impériale, sous le titre de *Mélanges de littérature grecque*.

M. Ch. Daremberg, profitant pour une part des heureuses découvertes de Mynas, nous a donné, en 1858, la *Gymnastique* de Philostrate, opuscule très-précieux pour l'histoire de l'éducation chez les Grecs du temps de l'empire, et aussi pour celle de la médecine. Il a fait plus encore œuvre de médecin érudit en publiant,

de 1851 à 1862, quatre volumes de la compilation d'Oribase, en collaboration avec M. Bussemaker. Ces volumes, sortis, comme plusieurs de ceux qu'on vient d'énumérer, des presses de l'Imprimerie impériale, sont un beau spécimen de la collection des médecins grecs, pour laquelle M. Daremberg réunit depuis vingt ans de nombreux matériaux.

Les textes conservés sur les papyrus d'Herculanum ont tenté aussi le zèle de nos hellénistes. D'après les *fac-simile*, souvent informes, qu'un éditeur anglais avait publiés des fragments de Philodème (Oxford, 1824-1825), M. E. Gros a essayé, en 1840, de restituer, puis de traduire en latin et d'interpréter ce qui nous reste de la *Rhétorique* de cet auteur. Il s'est trouvé que juste en même temps M. Spengel publiait en Allemagne un essai semblable de restitution. Ça été néanmoins un honneur pour M. Gros de s'être dévoué à une tâche si délicate et si laborieuse et d'y avoir réussi en quelque mesure.

C'est encore à titre de documents presque inédits que nous citerons les fragments du *Traité des lois* de Gémiste Pléthon, publiés par M. C. Alexandre, en 1858, avec une traduction française de M. Pellissier, et avec des commentaires qui nous font mieux apprécier l'œuvre du célèbre platonicien et la réforme tentée par cet esprit original en plein *xv^e* siècle.

Les œuvres inédites du platonicien Proclus, jadis publiées pour la première fois par M. Cousin et par M. Creuzer, viennent d'être réunies en un volume, après une savante révision, par les soins et aux frais de M. Cousin. L'illustre philosophe, qui vient de nous être enlevé, a voulu, dans sa vieillesse, rendre un hommage d'érudit au philosophie alexandrin dont les écrits avaient été jadis une des inspirations, une des passions de sa jeunesse.

A ce volume se rattachent, par le sujet comme par les dates, les extraits du traité de Damascius *Sur les premiers principes*, qu'a fait récemment imprimer M. E. Ruelle. Ces *Extraits* n'achèvent pas encore la publication de l'ouvrage de Damascius, dont M. Kopp n'avait

donné, en 1826, que la première partie, et dont notre Bibliothèque impériale possède seule un manuscrit complet. Puisse le jeune éditeur trouver bientôt les moyens de mener à bonne fin une publication sur laquelle, comme on le voit, la France a quelque droit!

D'autres parties de la littérature grecque se sont également enrichies par des publications de textes inédits : 1° les fragments du rhéteur Longin, par quelques Extraits de la *Rhétorique*, dans l'édition donnée par M. Egger, en 1837; 2° l'*Anthologie*, par le *Supplément* qu'a publié, en 1853, le docteur Piccolos, savant hellène, depuis longtemps naturalisé dans notre pays, dont il pratiquait la langue comme la sienne propre et dont il a contribué à populariser en Orient la littérature par de bonnes traductions de quelques-uns de nos chefs-d'œuvre; 3° la collection des historiens byzantins, à laquelle M. Brunet de Presle ajoutait, en 1853, le texte de Michel Attaliote, et, en 1855, ce qui manquait aux *Annales* de Nicéphore Grégoras.

C'est ici le lieu de rappeler que l'Académie des inscriptions et belles-lettres continue activement la publication de ses *Notices et extraits des manuscrits*, commencée en 1787. Dans les années où se renferme notre Rapport, ce recueil a livré au public, entre autres morceaux intéressants : 1° les *Extraits des manuscrits relatifs à la musique*, traduits et commentés par M. J. H. Vincent, dont l'érudition spéciale a jeté de nouvelles lumières sur un sujet fort négligé chez nous depuis les travaux de l'académicien Burette. Ce travail a provoqué d'instructives controverses entre l'éditeur et MM. J. P. Rossignol (*Dissertation sur le vers dochmiacque*, 1846) et B. Jullien (*Thèses de métrique et de musique anciennes*, réunies en un volume, en 1861); on y doit rattacher encore le livre récent de M. Tiron sur la *Musique grecque, le plain-chant et la tonalité moderne* (1866, Imprimerie impériale); 2° les *Extraits de médecine hippocratique* recueillis par M. E. Miller, et qui bientôt s'augmenteront d'extraits du même genre par les soins du docteur Daremberg; 3° une *Rhétorique* anonyme, publiée, en 1841, par M. Séguier de Saint-Brisson, et que déjà

M. Spengel a réimprimée en Allemagne; 4^e la collection des *Papyrus grecs du Musée du Louvre et de la Bibliothèque impériale*, jadis préparée pour l'impression par feu Letronne, publiée après sa mort (1848), sous la direction de M. Hase, par M. Brunet de Presle, aidé de M. Egger, avec introductions, notes sommaires, tables alphabétiques, et enrichie d'un précieux atlas de *fac-simile*. Le monde savant peut enfin jouir, après une longue attente, des richesses historiques de cette collection, si heureusement formée dans nos dépôts publics par la munificence du gouvernement français, et dont les documents, répartis sur une période de plus de huit siècles, éclairent d'une lumière nouvelle l'histoire de l'Égypte sous la domination des Grecs et sous celle des Romains.

Nos bibliothèques départementales, généralement pauvres en manuscrits grecs, ont pourtant fourni leur part à la moisson des textes nouveaux. Quelques *Exercices oratoires*, extraits d'un manuscrit de la bibliothèque de Bourges, ont été publiés, en 1863, par M. E. Couguy.

C'est une bibliothèque étrangère, et l'une des moins explorées, celle de l'Escorial, qui a fourni une partie des textes de Manuel Philé, mis au jour par M. E. Miller. Mais nous lui sommes plus redevables encore pour d'importants morceaux de Nicolas de Damas, jadis signalés par M. Miller, en France, par M. Feder, en Allemagne, que M. C. Müller a publiés dans la Bibliothèque grecque de Firmin Didot (1849), et qu'a réimprimés, bientôt après, le docteur Piccolos, avec d'utiles corrections et avec une bonne traduction de M. Alfred Firmin Didot (1850).

On n'oubliera pas non plus le zèle que déploie, depuis quelques années, une de nos corporations religieuses pour renouer des traditions trop longtemps interrompues : sous le titre de *Spicilegium Solesmense*, les Bénédictins de Solesmes, en publiant, de 1852 à 1858, quatre volumes in-4^e de textes, surtout grecs, relatifs à la théologie chrétienne, ont donné un exemple honorable et qui mérite de trouver des imitateurs. Il est remarquable que, parmi ces

publications, plusieurs textes grecs sont représentés seulement par la traduction qui en avait jadis été faite en syriaque (Apologie de Méliton pour les chrétiens, fragments publiés par M. Renan), ou en copte (fragments des conciles de Nicée et d'Éphèse, publiés par feu C. Lenormant); il y a là l'indice d'une nouvelle mine, qui nous a déjà rendu, par les soins de divers savants étrangers, bien des pages, que l'on pouvait croire perdues, de l'antiquité païenne comme de l'antiquité chrétienne. On voit que sur tous les points s'élargit et s'enrichit le domaine de ces études.

Au premier rang des éditions de textes déjà connus se place la belle collection commencée, en 1837, par M. A. Firmin Didot, sous le titre de *Bibliothèque des auteurs grecs*, avec traduction latine en regard du texte, et dont le LIII^e volume, contenant les œuvres de Théophraste, a paru en 1866. Homère, Hésiode et les autres poètes de cette école, les tragiques et les comiques, les orateurs attiques et les principaux historiens, les géographes, les romanciers, les philosophes depuis Platon et ses maîtres jusqu'aux néoplatoniciens, les polygraphes comme Élien et Athénée, la Bible enfin (texte des Septante), et un choix des œuvres de saint Jean Chrysostome, chaque ouvrage avec de bonnes tables alphabétiques et quelquefois avec les anciens scholiastes, composent ce beau recueil, dont les diverses parties ne sauraient être appréciées en détail dans le présent Rapport. Nous signalerons seulement, pour l'importance des travaux de révision critique dont ils ont été l'objet : le Strabon publié par MM. C. Müller et Dübner; les deux premières parties des *Geographi graeci minores*, par M. C. Müller, ces trois volumes accompagnés de nombreuses cartes; le volume qui contient les poètes bucoliques et les poètes didactiques; le premier tome des *Fragmenta philosophorum*, de M. Mullach; les scholies sur Aristophaue, plus complètes et plus correctes qu'en aucune autre édition, avec un excellent index historique, le tout dû aux soins de M. Dübner; les œuvres complètes de Plutarque, revues

d'après une collation de tous les manuscrits de la Bibliothèque impériale qu'avait soigneusement faite le grec Kontos, au commencement de ce siècle, et qui, jusqu'à présent, était demeurée inédite et sans usage; le recueil en un volume des fragments des poètes comiques, où M. Bothe a heureusement résumé, non sans amélioration notable, l'immense travail de Meineke et de ses continuateurs; les quatre volumes où M. C. Müller a rassemblé en bon ordre et commenté les fragments de plus de 500 historiens grecs dont les écrits sont perdus, véritable trésor de matériaux jusque-là dispersés, auquel va s'ajouter prochainement un volume supplémentaire comprenant, entre autres morceaux, des fragments d'historiens grecs, contenus dans des traductions orientales dont nous avons plus haut signalé l'importance en ces sortes de recherches. Le volume qui renferme l'*Anabase* d'Arrien a pour appendice le roman historique du faux Callisthène sur Alexandre le Grand, dont des extraits seulement avaient été publiés par M. Berger de Xivrey dans ses *Traditions tévotologiques* (1836), et dans le tome XIII des *Notices et extraits des manuscrits*.

Le recueil des orateurs attiques et des sophistes est aussi remarquable à ce titre qu'il nous offre, plus nombreux qu'en aucune autre édition, les fragments des œuvres oratoires dont nous n'avons plus le texte complet : c'est là que sont réunis pour la première fois les discours d'Hypéride, si inopinément rendus à la lumière d'après des papyrus découverts depuis 1848 dans les nécropoles de l'Égypte, et publiés pour la première fois, en Angleterre, par MM. Harris et Babington, puis, en Allemagne, par MM. Boeckh, Schneidewin et autres savants. Au reste, ce second volume des *Oratores attici* était à peine achevé en France par M. C. Müller, que déjà l'Angleterre nous envoyait encore (1856) de nouvelles pages, et de fort belles, du même orateur. Deux hellénistes français se sont aussitôt mis à l'œuvre pour nous faire jouir de ces pages (Oraison funèbre de Léosthène et de ses soldats morts dans la guerre Lamiaque) : M. Dehèque, qui les a publiées en grec et en français dans le for-

mat même de la Bibliothèque F. Didot (1858), et M. Galliaux, qui les a également traduites et qui en a sans cesse amélioré le texte dans trois éditions successives (1858, 1861, 1866). Quelques fragments encore d'Hypéride (Discours contre Desmosthène, dans l'affaire d'Harpalus), fragments qui proviennent des mêmes trouvailles, ont été récemment achetés, des mains d'un propriétaire athénien, par M. Michel Charles, de l'Institut de France. Lus et interprétés par M. Egger, ils paraîtront prochainement dans un volume, qui est sous presse, des Mémoires de l'Académie des inscriptions.

D'autres auteurs, dans la Bibliothèque Didot, ont été ainsi accrues, ou le seront prochainement, par l'adjonction de textes inédits.

Par une exception que justifiait l'autorité du commentateur, l'Anthologie grecque figure dans cette collection avec les notes jadis recueillies en vue d'une édition nouvelle par M. Boissonade; en les préparant pour l'impression, après la mort du célèbre helléniste, M. Dübner les a revues et complétées à l'aide des meilleurs travaux de la critique étrangère.

Le nom de M. Dübner revient, on le voit, bien souvent, et il reviendra encore dans la revue que nous esquissons des travaux philologiques accomplis en France depuis trente ans. Ce nous est l'occasion de remarquer, non sans regret pour notre nation, que les savants qui ont procuré tant d'éditions pour M. Didot sont tous, ou presque tous, des Allemands. Cela s'explique, selon nous, non par quelque indifférence notable de nos compatriotes pour les études grecques (les faits réunis dans ce Rapport le montrent assez), mais par le tour particulier que prend d'ordinaire chez nous l'éducation des hellénistes: même dans notre École normale supérieure, la philologie proprement dite est presque toujours primée par la critique littéraire; les questions de goût passent avant celles de critique verbale et de grammaire. Nous préparons des humanistes habiles à expliquer les textes d'élite et à en faire aimer les beautés, rarement des philologues capables des fonctions d'édi-

teur, pour lesquelles, au contraire, l'Allemagne entretient et renouvelle sans cesse une véritable armée de travailleurs toujours prêts à l'œuvre. Ceux de nos hellénistes qui connaissent les manuscrits et les vieilles éditions, qui savent les interroger, instituer et justifier méthodiquement la recension d'un texte, ceux-là même ne le font pas, d'ordinaire, avec la rigueur ni surtout avec la promptitude qu'y met un philologue formé dans les écoles allemandes.

Même aptitude chez les savants d'outre-Rhin pour les compilations comme celles que MM. Bothe, C. Müller et Mullach ont fournies à la Bibliothèque Firmin Didot.

Voilà comment il se fait que, sans parti pris à l'origine, M. Didot se trouve n'avoir guère eu pour collaborateurs que des étrangers, dont le plus actif, il est vrai, M. F. Dübner, est depuis longtemps naturalisé en France. Mais, d'un autre côté, il faut le dire, si l'Allemagne ne manque pas de collections d'auteurs grecs, avec ou sans commentaires, aucun philologue n'y a conçu, aucun libraire n'y aurait réalisé une entreprise comparable à celle que nous venons d'apprécier. Il y fallait une maison puissamment organisée, une volonté forte et vraiment passionnée pour les grandes choses; il y fallait l'appui d'un gouvernement ami des entreprises généreuses et difficiles : c'est ce que la France a donné; le monde savant lui doit encore pour cela quelque reconnaissance.

La littérature chrétienne ne compte jusqu'ici que trois ou quatre volumes dans la Bibliothèque grecque de F. Didot. Un estimable libraire de Paris, M. Gaume, a reproduit, dans le même format, avec d'utiles améliorations, le saint Jean Chrysostome et le saint Basile des Bénédictins de Saint-Maur; mais il n'a pas été plus loin. L'entreprise d'une patrologie grecque devait s'accomplir, quelques années plus tard, par le dévouement de l'abbé Migne, et cela sur un plan si vaste, avec une si remarquable célérité, qu'à ces avantages le courageux éditeur a sacrifié quelques-unes des qualités d'une publication vraiment philologique.

Mettre à la portée du plus grand nombre des acheteurs, prêtres

ou laïques, tous les textes grecs, latins et français de la littérature ecclésiastique, tous les instruments de l'érudition en matière de dogme et d'histoire religieuse, est assurément une pensée louable, et ce qui ne l'est pas moins, c'est de l'avoir réalisée avec les seules ressources de l'industrie privée. Pour ne parler ici que des 107 volumes des Pères grecs, des annalistes et des controversistes byzantins, qui font partie du vaste recueil publié par l'abbé Migne, on doit reconnaître qu'ils ont fait circuler parmi les lecteurs studieux beaucoup d'ouvrages dont il n'existait que des éditions rares ou d'un luxe trop dispendieux. Ils ont ainsi secondé un retour très-actif aux fortes études chez le clergé français; mais beaucoup de ces réimpressions sont exécutées avec négligence, et plus séduisantes par leur bas prix que par la facilité d'y faire de longues lectures ou des recherches de véritable critique. Toutefois quelques ouvrages, dans la Patrologie Migne, se distinguent, soit, comme l'Origène, par le travail critique dont le texte a été l'objet, soit, comme le Photius, par la réunion vraiment utile de textes jusqu'ici dispersés en des éditions spéciales.

Après les grandes collections, nous allons mentionner un certain nombre de publications particulières, qui prouvent que depuis vingt-cinq ans la philologie française a produit des livres où s'est exercé avec succès l'art de constituer un texte et de l'interpréter.

En 1840, à propos du *Supplément aux petits géographes grecs* de M. Miller, feu M. Letronne appliquait à la restitution du petit poème géographique de Scymnus de Chio toutes les ressources de son esprit sagace et de son ingénieuse érudition. Vingt ans plus tard, M. Charles Thurot, héritier d'un nom que son père et son oncle ont honoré comme hellénistes, nous a donné sur la *Politique*, la *Dialectique* et la *Rhétorique* d'Aristote une série d'études où la vraie leçon de nombreux passages de ces écrits est rétablie et démontrée avec un rare talent. En 1863, le docteur Piccolos publiait, de l'*Histoire des animaux*, une recension qui atteste à la fois l'expérience du médecin et celle du philologue; en 1865, la veille

même de sa mort, il achevait une élégante recension de la *Pastorale* de Longus.

Plus complet encore est le travail de M. G. Alexandre sur les *Oracles sibyllins* (1841-1856). Collection de tous ces textes, revus et corrigés d'après les variantes des manuscrits ou par d'heureuses conjectures, traduction en vers d'une latinité exacte et élégante, dissertations où l'histoire des Sibylles et de leurs oracles est discutée à fond : tout fait de ces deux volumes un modèle d'érudition et de bonne critique. Les *Études* de M. Th. H. Martin sur le *Timée* de Platon (1841) renferment, avec le texte et la traduction de ce célèbre dialogue, un ensemble de recherches approfondies sur toutes les questions qu'il soulève : l'auteur a jeté là les bases d'un livre important, dont il a, depuis, rédigé et publié plusieurs chapitres, *l'Histoire des sciences physiques dans l'antiquité*.

L'édition, grecque-française, avec commentaire, des *Caractères* de Théophraste, par M. Stiévenart (1842), appartient à la même classe d'ouvrages conçus et rédigés conformément aux vrais principes de la philologie. Nous pouvons citer aussi avec honneur la nouvelle recension (1858-1867) des tragédies d'Eschyle, par M. H. Weil, savant d'origine allemande, depuis longtemps adopté par la France, où il enseigne les lettres anciennes dans une chaire de faculté. Il est seulement regrettable que cette œuvre de critique pénétrante et de bon goût n'ait pas trouvé d'éditeur dans notre pays, et que l'habile philologue ait dû la faire imprimer en Allemagne. Heureusement, voici que M. Weil vient d'obtenir le concours d'une librairie française, celle de MM. Hachette et C^{ie}, pour sa nouvelle édition des tragédies d'Euripide, dont un spécimen (*l'Hippolyte*) figure à l'Exposition universelle. La même librairie, par un choix judicieux, a confié à M. Tournier, docteur ès lettres, le soin de publier les tragédies de Sophocle : trois de ces tragédies (*l'Ajaj*, *l'Électre* et le *Philoctète*) figurent également à l'Exposition et offrent aux connaisseurs un spécimen aussi recommandable par les qualités d'une saine philologie que par la beauté de l'exécution typographique.

C'est aussi sur la collation des manuscrits, et de manuscrits dont plusieurs n'avaient pas encore été consultés, que se fonde l'édition nouvelle de Dion Cassius, avec notes et traduction française, par M. E. Gros, qui, antérieurement, avait traduit, pour la première fois, en français les Mémoires de critique de Denys d'Halicarnasse. Un peu incertaine d'abord dans ses procédés, la science de M. Gros s'affermait de volume en volume (1845-1855), quand la mort a interrompu le laborieux auteur au commencement du volume V^e. La continuation de l'ouvrage a été confiée à M. Val. Boissée, qui l'a déjà conduite heureusement jusqu'au VIII^e (1866) et qui promet de l'achever avec le X^e volume.

On ne nous accusera peut-être pas d'annexion indiscrete, si nous rattachons à ces divers travaux les *Études critiques sur le Traité du sublime et sur les écrits de Longin* (1854), par M. Vaucher, de Genève. Ce volume renferme assurément le recueil le plus complet des textes publiés sous le nom du célèbre rhéteur Longin; le paradoxe même que soutient M. Vaucher, en proposant, sur des raisons spéciales, d'attribuer à Plutarque le *Traité du sublime*, contribuerait à donner au livre du philologue genevois une physionomie toute française, si son langage ne sentait un peu ce que l'on appelait autrefois le style réfugié.

Ayant passé la frontière pour signaler, en Suisse, les travaux d'un helléniste ami de la France, dont il a toujours parlé la langue, nous ne rentrerons pas dans notre pays sans signaler encore, parmi les publications genevoises, le *Lexicon Thucydideum* de M. Bétant (1843-1847), produit d'une exacte analyse du texte de Thucydide, qui donne une autorité particulière à la traduction française et publiée en France de cet historien par le même auteur (Collection Hachette, 1863).

Quelques publications spécialement destinées à l'usage des classes ont pris un rang distingué dans l'estime des savants. Tel est le recueil des harangues d'Hérodote et de Thucydide (1819-1848), par M. Longueville, auquel on ne peut guère reprocher que l'excès

même de qualités excellentes, je veux dire des discussions trop prolifiques et trop scrupuleuses, d'où l'auteur ne dégage pas assez nettement la solution des nombreuses difficultés que lui présente le texte grec. C'est aussi le défaut d'une savante édition des deux harangues de Démosthène et d'Eschine *Sur la Couronne*, par M. Landois (1843-1844). Mais en ce genre d'éditions nous devons nous borner à des indications très-sommaires. En effet, il y a, depuis 1830 ou environ, une vive émulation entre les libraires éditeurs de livres classiques pour renouveler le fonds, qui avait fort vieilli, des ouvrages mis au service des professeurs et des élèves. La plus ancienne librairie classique de Paris, celle des Delalain, héritière des Barbou, tout encombrée qu'elle était d'impressions surannées, a senti ce besoin de rénovation et essayé d'y satisfaire. C'est elle, par exemple, qui a publié les savantes études de Longueville sur les harangues d'Hérodote et de Thucydide, puis le *Conciones grec*, mieux approprié aux écoliers, par M. Pilon. Elle a maintenant son édition de Pindare, son *Choix des Pères grecs, des tragiques grecs, des comédies d'Aristophane*, brièvement et utilement annotés par des professeurs de nos établissements universitaires. Mêmes efforts, souvent heureux, chez le libraire Belin, pour soutenir une concurrence chaque jour plus difficile ; chez le libraire A. Durand, pour contribuer par d'utiles publications à l'avancement des lettres classiques. Entre autres éditions, la librairie Hachette a publié plusieurs tragédies de Sophocle revues et annotées par M. de Sinner; les odes de Pindare avec une estimable traduction de M. Sommer; un choix de morceaux des Pères grecs par M. de Sinner; plusieurs pièces d'Euripide annotées par MM. Fix, Le Bas et Regnier; les *Nuées* d'Aristophane, par M. de Sinner; l'*Iliade* annotée par M. Quicherat, et l'*Odyssée* par M. Sommer, etc. Chez MM. Dezobry et Magdeleine ont été publiées les éditions des *Mémoires de Xénophon sur Socrate*, par M. Th. H. Martin; de cinq tragédies de Sophocle, par M. Ad. Berger; de plusieurs biographies de Plutarque, par MM. Galuski, Grégoire, Legentil; chez M. Lecoffre, l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Anabase*

de Xénophon, les *Philippiques* de Démosthène, ainsi que le choix classique des *Dialogues* de Lucien, par M. Dübner. Cette dernière publication a été même accompagnée d'une polémique que nous ne pouvons analyser ici, mais d'où ressort pour nos professeurs une leçon importante, c'est que les textes les plus élémentaires doivent être tenus, par des révisions successives, au courant des progrès de la critique.

Parmi d'utiles innovations en ce genre, nous n'omettrons pas de noter qu'on a essayé d'associer l'enseignement de l'histoire grecque à celui de la langue grecque, en préparant pour les élèves des extraits des historiens, rangés selon l'ordre des temps et des matières. Tel est le petit recueil de M. Pessonneaux intitulé *Attica* (1850), heureuse imitation d'un recueil allemand de M. Jacobs, qu'avait précédé la grande compilation d'Eichhorn (4 vol. 1811-1812).

III.

TRADUCTIONS.

Dans ce qui précède on a eu déjà l'occasion de citer plusieurs traductions fort estimables. Il en reste bien d'autres à mentionner, même sans tenir compte des nombreux travaux en ce genre que la librairie suscite souvent avec plus d'ardeur que de prudence, tantôt par esprit de concurrence purement commerciale, tantôt par simple oubli des conditions que doit remplir un bon traducteur.

Les traductions les plus méritoires sont assurément celles qui font passer pour la première fois en français quelque ouvrage considérable, et cela surtout quand le texte grec est publié en regard de la traduction. Tel est le haut mérite que l'on s'accorde à reconnaître dans l'*Hippocrate grec-français* de M. Littré (1839 et années suivantes), qui a de beaucoup surpassé toutes les éditions antérieures et les traductions partielles du grand recueil hippocra-

tique. Nous y rattacherons les œuvres choisies d'Hippocrate et de Galien (1854-1856), par le docteur Ch. Daremberg, disciple de M. Littré; la *Chirurgie* de Paul d'Égine, par le docteur R. Briau (1856); et nous n'en séparerons pas une monographie du docteur Daremberg sur la médecine et la chirurgie homériques (1865), car ce mémoire a pour objet de guider les traducteurs d'Homère dans la traduction de tous les termes de la langue homérique qui se rapportent à ces deux sciences.

La traduction complète, souvent éloquente, mais inégalement originale, de Platon, par M. V. Cousin, attendait une réimpression que préparait l'habile écrivain, lorsqu'elle a provoqué le zèle d'un concurrent estimable : un jeune professeur, M. A. Saisset, nous a donné Platon en français sous un format commode (6 vol. in-12), et qui répond mieux aux besoins du plus grand nombre des lecteurs.

L'immense labeur d'une traduction des œuvres d'Aristote, commencé, il y a trente ans, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, est encore loin de sa fin; mais quinze volumes déjà publiés, quelques-uns avec le texte grec, sont le gage d'une volonté qui ne pliera pas sous le poids de ses promesses; la réimpression de plusieurs volumes prouve que le public les a reçus avec faveur et que le nom d'Aristote n'a rien perdu de sa légitime autorité parmi les esprits sérieux.

A côté du travail de M. Barthélemy Saint-Hilaire ont paru : la *Métaphysique* d'Aristote, traduite intégralement, pour la première fois, par MM. Pierron et Zévort (1841); puis une traduction nouvelle de la *Poétique* (1849), par M. Egger, autour de laquelle le traducteur a réuni, avec des notes, quelques dissertations d'histoire littéraire et un *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*; la traduction de la *Rhétorique* par M. Bonafous (1856), bien supérieure à celles de Cassandre, de M. Gros et de M. Mynas, qui l'avaient précédée.

Un ancien professeur de philosophie dans nos lycées, M. Bouillet, connu par d'autres travaux, a honoré la fin de sa carrière en

traduisant les *Ennéades* de Plotin (3 vol. in-8°, 1857-1861), et en les éclairant, autant qu'il est possible, par un ample et judicieux commentaire.

Les épreuves du doctorat ès lettres ont suscité aussi quelques versions d'auteurs grecs qui n'avaient pas encore passé dans notre langue. Ainsi M. Caffiaux était amené, par ses recherches sur l'oraison funèbre (1861), à traduire un ouvrage du sophiste Choricus; M. Petit, par ses recherches sur Libanius, à traduire l'autobiographie de cet auteur; M. E. Monnier, par des études historiques sur le même sujet, à nous donner tout un volume de discours choisis de ce célèbre sophiste, texte grec soigneusement revu, avec une traduction en regard (1866).

Parmi les ouvrages en vers, l'*Anthologie*, recueil d'environ cinq mille petites pièces de toute date et de tout caractère, n'avait pas encore été traduite, dans son ensemble, en français. M. Herbert avait tenté naguère (1842) cette œuvre laborieuse, sans pouvoir la mener à bonne fin; il n'y a peut-être pas renoncé, mais il est devancé maintenant, auprès du public, par M. Dehèque, qui vient de nous donner (1863), en deux volumes, la traduction française (et quelquefois, quand le français se refuse à reproduire les impuretés de l'original, une traduction latine) de toutes les pièces dont se compose cet intéressant recueil. M. Dehèque y avait en quelque sorte préludé par une version, également en prose, avec commentaire, de l'*Alexandra* de Lycophron (1853), long poème énigmatique, où sont à dessein réunies par l'auteur toutes les difficultés qui pouvaient mettre à la torture ses futurs interprètes. Un autre poète, Nonnus, l'auteur des *Dionysiaques*, en quarante-huit chants, a tenté le courage de M. de Marcellus, qui l'a mis tout entier en notre langue, et l'a publié, avec le texte en regard, dans la Bibliothèque Firmin Didot (1856).

Les historiens grecs de l'empire byzantin et les Pères de l'Église grecque ne sont guère connus, dans leur ensemble, par des versions dignes de confiance. Il y a là beaucoup à faire pour le zèle

qui saura se dévouer. L'exemple du moins est donné dans la traduction de Procope, que nous devons à M. Isambert (1856); dans celle de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, par M. Séguier de Saint-Brissou (1846); dans celle du traité de Némésius sur la *Nature de l'homme*, par M. Thibault (1844). On estime aussi la traduction des *Évangiles apocryphes*, par M. G. Brunet (1849).

Beaucoup d'autres versions en prose des auteurs grecs pourraient être rappelées ici, parmi lesquelles nous signalerons seulement: celle de Pindare, par M. Boissonade, qui vient d'être publiée, d'après le manuscrit inédit du célèbre helléniste, par son fils M. Boissonade et par M. Egger (Grenoble et Paris, 1867); celles d'Aristophane et d'Euripide par M. Artaud, plusieurs fois améliorées dans des réimpressions qui en attestent la popularité; la traduction d'Aristophane par M. Poyard, qui s'inspire plus heureusement que celle de M. Artaud du génie du comique Athénien. Celles d'Homère par M. Giguet et par M. Pessonneaux, la dernière surtout, témoignent d'un effort honorable pour reproduire en français la couleur du style particulier à la vieille épopée grecque, sans tomber dans l'abus d'exactitude presque matérielle dont ne se défend pas M. Leconte de Lisle, auteur de la plus récente traduction de l'*Iliade* (1866). Le même éloge s'applique à la traduction d'Hérodote par M. Giguet et aux *Récits* extraits d'Hérodote par M. Bouchot (1860). La réimpression de la plus ancienne version française de cet historien, celle de Pierre Saljat, par M. E. Talbot (1863), nous rend un service plus grand peut-être, si l'on songe que jamais notre langue n'a été plus naturellement propre qu'au temps d'Amyot et de Montaigne à reproduire les beautés naïves du père de l'histoire. La traduction de Polybe par M. Bouchot, publiée en 1847, était la première complète de cet auteur; elle devra s'accroître de plusieurs pages récemment retrouvées du texte original et qui ont pris place dans le dernier tirage du Polybe Firmin Didot. Celles de Thucydide par M. Zévort (1861), de Xénophon (1859), de Lucien (1857), de Julien (1863)

par M. Talbot, des romanciers grecs (1855) par M. Zévort, des *Entretiens d'Épictète*, d'Arrien; par M. Courdaveaux (1862), sont généralement en progrès sur les traductions antérieures, sans pourtant les faire toujours oublier. Celle de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, de Philostrate, et des *Lettres* attribuées au même Apollonius (qu'on n'avait pas encore mises en français), par M. Chassang (1862), se recommande, en outre, par une curieuse étude sur l'œuvre de Philostrate et sur le rôle religieux du thaumaturge, son héros. La traduction complète de Démosthène et d'Eschine par M. Stiévenart laisse voir aujourd'hui plus d'imperfections qu'il ne parut en 1842, lors de sa publication; mais elle garde le mérite d'avoir, pour la première fois, répandu parmi les lecteurs français quelques-uns des résultats de la critique allemande et anglaise, dans l'interprétation des discours, si variés et souvent si obscurs, du grand orateur athénien.

Une mention particulière est due à l'*Antidosis* d'Isocrate, traduite avec le plus délicat atticisme par feu A. Cartelier, publiée après sa mort, avec le texte grec, d'excellentes notes et une exquise appréciation du caractère et du talent d'Isocrate, par M. E. Havet, qui, dès 1843, montrait, dans une thèse sur la *Rhétorique* d'Aristote, avec quelle finesse et quelle élévation il analyse et juge les théories de l'éloquence antique.

Il est juste aussi de rendre hommage à un ancien ministre des rois de France, le duc A. G. de Clermont-Tonnerre, devenu helléniste par admiration pour les chefs-d'œuvre littéraires et pour la belle morale des philosophes de l'école socratique, qui a consacré les loisirs d'une retraite noblement volontaire et d'une verte vieillesse à traduire toutes les œuvres d'Isocrate, et qui les a fait imprimer en une belle édition grecque-française (1862-1864), croyant ainsi servir encore son pays comme citoyen et comme publiciste.

La même inspiration a heureusement guidé et soutenu un magistrat français, habile orateur, habile écrivain, M. Plougoulm, dans la traduction des discours politiques de Démosthène (1861-

1863). On regrette que la mort l'ait empêché d'étendre aux discours judiciaires de Démosthène le travail consciencieux qu'il avait si bien commencé. Son gendre, M. Rodolphe Dareste, vient de publier, dans la *Revue historique du droit français et étranger*, une traduction nouvelle de trois plaidoyers civils de Démosthène, traduction à laquelle sa science de jurisconsulte a donné le mérite d'une exactitude et d'une clarté que n'avaient pu atteindre les précédents traducteurs. L'infatigable éditeur du *Thesaurus* d'H. Estienne et de la *Bibliothèque des auteurs grecs* concourt aussi comme helléniste à répandre chez nous le goût de ces lectures; il publiait en 1833, et il réimprime eu ce moment, après la plus scrupuleuse révision, un Thucydide grec-français, avec commentaire et notice préliminaire. La notice sur Thucydide qu'il en a extraite, par avance, pour l'insérer dans la *Nouvelle biographie générale*, témoigne combien M. Didot tient à honneur de continuer les traditions de son père, élégant interprète de Théocrite, et celles de Coray, qui fut, au commencement de ce siècle, le véritable rénovateur des études grecques dans sa patrie et un de leurs plus actifs promoteurs en France. Il vient aussi de nous donner (1864) des poésies anacréontiques une charmante édition, en grec et en français, précédée d'une notice fort instructive sur Anacréon.

Difficiles toujours et rarement heureux en notre langue, les essais de traduction en vers sont d'autant plus estimables quand ils ont réussi. On a remarqué naguère, à ce titre, le Callimaque de M. A. de Wailly, les *Choéphores* et le *Prométhée* d'Eschyle, par M. Puech (1836-1838). Un rare talent de poète s'unit, surtout dans ces deux dernières traductions, à une vive intelligence du texte grec. L'œuvre interrompue de feu M. Puech a été récemment reprise par M. Mesnard (1863), qui nous a rendu avec bonheur les principales beautés de l'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides*. M. E. Fallex s'est montré aussi interprète fort habile du *Plutus* d'Aristophane et de morceaux choisis dans les autres comédies du même auteur (1849, 1859, 1865). Il faut réunir bien des qualités pour

traduire ainsi des poètes dont les beautés sont, comme disait Boileau, fort engagées dans leur langue ; il est même prudent de ne tenter une pareille lutte que sur des morceaux d'élite. Ceux-là n'y ont guère eu qu'un succès médiocre qui ont voulu embrasser l'œuvre tout entière d'un Aristophane ou d'un Sophocle, si réduite qu'elle soit pour nous aujourd'hui par les ravages du temps.

Plusieurs tentatives en ce genre ont été faites, soit par des professeurs, comme les traductions de Sophocle par M. Guiard et par M. Faguet, soit par des hommes du monde, comme celle des chefs-d'œuvre de la *Grèce tragique* par M. L. Halévy, et celle d'Aristophane par M. Fleury (1865). Elles ne pourraient être toutes mentionnées ici. Pour les tragiques du moins, elles sont toutes appréciées avec la plus judicieuse bienveillance dans le beau livre de M. Patin (*Études sur les tragiques grecs*, 3^e édition, 1865, 4 vol. in-12), dont trois réimpressions successives attestent le légitime succès. Là l'histoire du théâtre tragique chez les Grecs est racontée, tous les monuments qui nous en restent sont scrupuleusement appréciés, avec une abondance d'analyses, de citations et de comparaisons, qui assure à ce livre une autorité durable et vraiment classique.

IV.

LIVRES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Nous ne saurions passer plus naturellement à cette quatrième partie de notre sujet que par la mention d'un ouvrage si honorable pour la France. C'est en effet la plus complète application qu'on ait faite chez nous des principes nouveaux de la critique, posés avec tant d'éclat, il y a cinquante ans, dans les mémorables leçons de G. Schlegel et de M. Villemain. On y rattachera tout de suite le seul volume publié par C. Magnin de ses *Origines du théâtre* (1838) et quelques pages excellentes des *Causeries et méditations* du même

auteur (1843); puis le premier volume d'une *Histoire de la comédie* (1864) de M. Édél. Du Méril, dont les travaux, aussi savants que divers, touchent à tant de matières d'érudition. Plusieurs mémoires de critique et d'histoire littéraire sont déjà signalés dans les précédents articles de ce Rapport; d'autres ne peuvent l'être que très-sommairement, parce qu'ils traitent moins de littérature proprement dite que des sciences physiques ou de la philosophie. Tels sont les nombreux mémoires de chronologie technique et de physique ancienne publiés par M. Th. H. Martin; les deux ouvrages de M. Jules Simon (1845) et de M. E. Vacherot (1846-1851), sur la philosophie alexandrine, auxquels se rattachent diverses thèses fort importantes de nos docteurs : sur Proclus, par M. Berger; sur Parménide, par M. Riaux; sur Anaxagoras, par M. Zévort; plusieurs autres sur Platon et Aristote, sur le stoïcisme et les principaux philosophes de cette école, etc. Nous devons nous arrêter aux publications spécialement littéraires.

L'utile mais très-imparfaite compilation de Schoell (1823-1825) nous laisse encore à désirer une bonne histoire de la littérature grecque. Au moins un estimable abrégé de cette histoire a été publié en 1850 et réimprimé en 1857, avec de notables améliorations, par M. A. Pierron, traducteur d'Eschyle et des biographies de Plutarque : c'est un volume assez court, qui renferme pourtant les notions les plus indispensables, avec des jugements souvent originaux sur les principaux auteurs. D'ailleurs, durant la période où nous nous renfermons, se sont multipliées, surtout sous forme de thèses pour le doctorat, les dissertations spéciales qui fourniront, au besoin, les plus utiles matériaux à un futur historien des lettres grecques. Telles sont, pour les citer rapidement et sans pouvoir les caractériser en détail, celles de M. Havet sur les poèmes homériques en général (1843), de M. Hignard sur les hymnes homériques (1864), de M. L. Ménard sur la poésie religieuse chez les Grecs (1860), de M. Thionville sur Callimaque et sur la théorie des *Toriques* dans Aristote (1856), de M. Émile Burnouf et de M. Ch.

Lévêque sur la théorie du Beau dans Platon (1850-1852), sujet que M. Ch. Lévêque a traité de nouveau, avec plus de développement, dans un grand ouvrage sur le Beau (1860) couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; celle de M. Fr. Meunier sur la Vie d'Homère attribuée à Hérodote (1857); celles de M. Albert Desjardins (1862) et V. Cucheval (1863) sur les plaidoyers civils de Démosthène; celles de M. Lapaume sur la vie d'Euripide et sur les poèmes homériques (1850), de M. Étienne (1849) et de M. Martha (1854) sur Dion Chrysostome, la dernière refondue plus tard dans un volume du même auteur sur les Moralistes du temps de l'empire (1862); celles de feu H. Rigault (1856) sur Lucien et sur la Querelle des anciens et des modernes, de M. Abel Desjardins sur l'empereur Julien (1845), de M. Petit et de M. E. Monnier sur Libanius (1866), de M. Val. Parisot sur Porphyre et sur Jean Cantacuzène (1845), de M. Gebhart sur le sentiment poétique de la nature chez les Grecs (1860), sujet traité aussi dans une thèse par M. V. de Laprade, qui l'a depuis étendu à toute la littérature ancienne avant le christianisme (1866); l'excellente dissertation de M. Th. H. Martin sur Oppien (Paris, 1863); les mémoires de M. Artaud sur Épicharme et sur Ménandre (1863); les *Études morales et littéraires sur Homère*, par M. A. Vidal (2^e éd. 1863, in-12); l'ouvrage, plus original, qu'un homme du monde, M. Delorme, grand amateur et connaisseur de grec, a écrit sous ce titre un peu étrange : *Les Hommes d'Homère* (1861); l'*Histoire de la sagesse et du goût jusqu'à Socrate*, par M. A. Morel (1864); le mémoire de M. Rossignol intitulé *Virgile et Constantin le Grand*, qui contient d'importantes recherches sur la poésie bucolique (1844); les *Mémoires de littérature ancienne* de M. Egger (1862); les *Essais de critique et d'histoire* de M. Léo Joubert (1863).

Parmi les ouvrages des maîtres, nous rappellerons d'abord l'*Essai* de M. Villemain sur *l'éloquence chrétienne au 1^{er} siècle* (éditions de 1849 et de 1854); l'*Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique*, par le même auteur (1858); plusieurs chapitres du *Cours*

de littérature dramatique de M. Saint-Marc Girardin (4 vol. in-12, 1845-1861); la *Critique sous l'empire*, ou choix des meilleurs articles de critique de M. Boissonade, réimprimés, en 1863, par les soins de son fils M. G. Boissonade et de M. Colincaup, en deux volumes in-8°.

L'*Histoire de la littérature grecque jusqu'au siècle d'Alexandre le Grand*, par Otfried Müller, enfin traduite en français par M. Hillebrand (Paris, 1865), a pris pour nous, dans cette publication, un surcroît d'importance par les notes qu'y a ajoutées le traducteur et par l'*Introduction* où M. Hillebrand raconte l'histoire des travaux du célèbre philologue, de ses maîtres et de ses rivaux.

V.

COLLECTIONS ACADÉMIQUES, REVUES ET JOURNAUX.

Il faut se borner ici à des indications sommaires, le caractère propre des recueils dont nous allons parler étant de s'ouvrir à des mémoires et monographies dont la seule énumération dépasserait facilement les limites que nous nous sommes imposées. D'ailleurs, plusieurs de ces mémoires se trouvent cités en leur lieu, selon l'ordre des matières, dans les pages qui précèdent.

L'Académie des inscriptions figurera en tête de notre énumération pour ses trois recueils : 1° *Mémoires*, 2° *Mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Académie*, 3° *Notices et extraits des manuscrits* (déjà appréciés plus haut). Elle publie en outre, depuis neuf ans, un *Compte rendu* de ses séances particulières, rédigé jusqu'en 1864 par M. Ern. Desjardins, depuis 1865 par M. Am. Tardieu, publication qui élargit utilement ses rapports avec les sociétés savantes en France et à l'étranger.

Quelques collections académiques de la province renferment aussi des mémoires relatifs à la langue et à la littérature grecque,

par exemple celle de Toulouse, où M. Hamel a publié ses études sur *les voyelles modales dans la conjugaison grecque*, sur Euripide et sur Thucydide; celle de Caen, qui, dans ces dernières années, a imprimé divers travaux de MM. Gandar, Th. H. Martin et Egger; celle de Dijon, que M. Stiévenart a longtemps enrichie de dissertations intéressantes sur divers sujets de littérature classique; celle d'Amiens, où M. Obry a fait imprimer ses deux dissertations sur la conjugaison et sur le participe passé. Nous omettons peut-être ici, sans le vouloir, bien des noms qui mériteraient d'être signalés. Mais il faut reconnaître, en général, que les travaux de philologie grecque composés en province y trouvent difficilement des presses bien pourvues pour en procurer l'impression. Sauf quelques exceptions honorables, nos imprimeurs provinciaux abandonnent trop facilement à leurs confrères parisiens le privilège d'exécuter toute publication où le grec entre pour quelque part. On ne peut voir sans un vif regret combien la typographie allemande l'emporte sur la nôtre à cet égard.

Au reste, depuis quatre ans, une sorte de recueil central pour les travaux scientifiques de la province se trouve fondé par suite de l'institution des réunions et des concours annuels des sociétés provinciales à Paris. Déjà les actes de ces séances, imprimés par les soins du Ministère de l'instruction publique, contiennent des mémoires de littérature grecque, comme celui de M. Tivier sur la *Poétique* d'Aristote, et celui de M. Roux sur les *Tribunaux à Athènes* et les *Guepes* d'Aristophane.

Le *Journal des Savants* reste un peu en retard de critique envers les grandes publications philologiques de notre temps. Il a néanmoins donné depuis vingt-cinq ans beaucoup d'importants articles de M. Letronne, de M. Hase, de M. Patin, de M. Beulé, de M. Miller, de M. Rossignol, de M. Egger, sur des matières de littérature et d'histoire grecques. Il s'est même ouvert à de véritables mémoires de M. Letronne et de M. Rossignol.

La *Revue archéologique*, fondée en 1844, admet depuis quelques

années plus librement qu'autrefois les mémoires de pure érudition littéraire ou historique. M. Th. H. Martin y a discuté des problèmes de chronologie grecque et égyptienne; M. E. Ruelle y a publié ses *Extraits de Damascius*, etc. Mais elle regrette toujours la précieuse collaboration de feu Letronne, dont les seuls articles, réunis après sa mort (1848), forment un volume singulièrement apprécié des érudits.

Nous ajouterons à cette liste :

1° Le *Journal général de l'instruction publique*, fondé en 1831, où les hellénistes de l'Université, tels que MM. Th. H. Martin, Rossignol, Egger, ont fait souvent insérer de véritables mémoires, dont quelques-uns, comme le travail de M. H. Martin sur l'aspiration dans la langue grecque, ont été tirés à part et livrés au commerce (1860);

2° La *Revue de l'instruction publique*, fondée en 1840, et qui suit à cet égard les mêmes traditions;

3° Les grandes *Biographies*, comme celle de Michaud, récemment réimprimée, et la *Nouvelle biographie générale* de M. F. Didot, où l'on remarque d'excellents articles de M. Chassang, de M. Hoefer, de M. Didot, de M. Noël des Vergers, etc.

4° Les encyclopédies, comme l'*Encyclopédie moderne*, publiée sous la direction de M. L. Renier, par la librairie Firmin Didot; l'*Encyclopédie des gens du monde*, publiée sous la direction de M. Schnitzler, par la librairie Treuttel et Würtz (1833-1845).

Parmi les recueils qui n'ont pas survécu aux vicissitudes de la publicité savante, la *Revue de philologie* (1845) et la *Revue de bibliographie analytique* de MM. Miller et Aubenas (1840-1844), sont toutes deux utiles à consulter encore aujourd'hui pour un grand nombre d'articles d'une valeur durable.

Une nouvelle *Revue critique* vient d'être fondée par quatre jeunes érudits, MM. P. Meyer, C. Morel, G. Paris et Zotenberg.

De même que les Bénédictins sont revenus, dans le *Spicilegium Solesmense*, aux études qui jadis ont illustré l'ordre de Saint-Benoît,

de même les Pères Jésuites essayent un semblable retour à la critique d'érudition, dans la revue qu'ils ont intitulée : *Études historiques, religieuses et littéraires*. En général, il n'y a pas un recueil périodique, depuis trente ans, qui ne se soit ouvert plus ou moins libéralement à des articles sur divers sujets d'antiquité grecque. C'est dans la *Revue des Deux-Mondes* que M. G. Magnin publiait, en 1839 et 1840, ses recherches sur la *Mise en scène chez les Anciens*, et M. Sainte-Beuve a donné au même recueil la primeur de ses ingénieuses études sur Méléagre et sur Apollonius de Rhodes. C'est dans la *Revue contemporaine* que M. Chassang a esquissé l'histoire du caractère d'Hélène chez les poètes et les artistes grecs; dans le *Correspondant* que M. C. Lenormant a examiné les renseignements historiques fournis par le célèbre livre des *Philosophumena*, et qu'il a rendu compte de la représentation du *Philoctète* de Sophocle à l'évêché d'Orléans; en 1863 et 1864, la *Revue germanique et française* publiait une étude sur la condition des femmes au temps d'Homère, par M. de Sault. On pourrait multiplier ces témoignages de l'intérêt que prend le public aux travaux dont nous avons à rendre compte.

Nous en donnerons pour dernière preuve la tentative plusieurs fois renouvelée, en ce moment reprise avec un plein succès, d'une *Revue des cours littéraires*, qui comprend les cours de littérature grecque et qui va demander, même aux professeurs des Universités allemandes et anglaises, le résumé de leurs leçons.

Un travail comme celui qu'on vient de lire ne peut éviter le tort de quelques omissions involontaires. Nous espérons néanmoins avoir justifié ce que nous disions en commençant, à savoir : que les études de langue et de littérature grecques, dans notre pays, bien loin de se ralentir, ont fait, depuis un quart de siècle, de très-notables progrès.

P. S. Ce rapport était sous presse quand s'est formée, à Paris, une *Association pour l'encouragement des études grecques en France*.

Quatre ou cinq cents adhésions recueillies en quelques semaines dans tous les rangs de la société française et même à l'étranger, et l'appui loyalement accordé par le Ministre de l'instruction publique à une œuvre commencée par l'initiative personnelle d'un petit nombre d'hommes du monde et de professeurs, semblent montrer un heureux mouvement des esprits vers ces nobles études dans la patrie des H. Estienne, des Brunck et des Boissonade. Tout nous fait espérer que ce mouvement ne se ralentira pas.

RAPPORT
SUR
L'ÉTUDE DES LETTRES LATINES
ET
DE L'HISTOIRE ROMAINE EN FRANCE.

I.

PHILOLOGIE LATINE.

(Éditions d'auteurs, grammaires, dictionnaires, traductions.)

Depuis l'époque où Dacier, dans son Rapport à l'Empereur, se plaignait du déclin de la philologie grecque et romaine, la situation ne s'est pas fort améliorée, au moins pour la philologie latine. La faveur publique n'est pas revenue à ces modestes et utiles travaux, et on manque d'encouragements pour les entreprendre. La tradition savante des Scaliger, des Casaubon, des Dacier (l'ancien), interrompue au xviii^e siècle, où l'attention générale était fixée sur d'autres sujets, ne s'est malheureusement pas renouée de nos jours. Nous n'avons pris qu'une part trop petite et peu digne de nous au mouvement dont l'Allemagne est le théâtre depuis quelques années, et qui a renouvelé la critique des textes classiques par l'étude plus intelligente des manuscrits, en essayant, au lieu de les entasser sans choix, de les classer, de se rendre compte de leur valeur et

de l'âge auquel remonte la recension qu'ils reproduisent. Il est bien fâcheux qu'on n'ait pas compris davantage en France que la critique littéraire qui n'est pas précédée par l'établissement sérieux des textes manque de base, qu'en se dispensant de ces études préliminaires, elle s'expose aux plus étranges erreurs, et qu'enfin les jugements des humanistes ne peuvent pas se séparer du travail des philologues.

Ce n'est pas qu'on n'ait publié chez nous, depuis vingt-cinq ans, beaucoup de bonnes éditions classiques. En cela, la concurrence acharnée des principaux libraires de Paris a tourné au profit de l'enseignement public. On a pu mettre entre les mains des élèves beaucoup d'excellents livres, bien préférables à ceux dont on s'était servi jusque-là dans l'Université. Tel est, pour n'en citer qu'un exemple, le *Conciones* de M. Julien Girard (libr. Dezobry et Magdeleine), pourvu de bonnes notes historiques, et où l'on a fait entrer quelques fragments de l'éloquence de Caton et des Gracques, qui donnent lieu à des comparaisons intéressantes avec les discours de Tacite et de Tite-Live. On pourrait citer bon nombre de travaux semblables qui font honneur à ceux qui les ont entrepris. Malheureusement, si ces éditions sont profitables, et par là atteignent le but où elles tendent, on ne peut pas dire qu'elles soient savantes; l'éditeur n'est guère occupé que du côté littéraire ou historique; il fait ressortir les beautés de son auteur; il en rend l'intelligence plus facile par des notices sur les personnages dont il parle ou sur les faits auxquels il fait allusion; quant au texte lui-même, il se contente de le prendre dans quelque édition ancienne et autorisée, sans jamais revenir aux manuscrits pour le rendre meilleur, et même sans profiter des travaux récents dont il a été l'objet à l'étranger. Ce n'est pas ainsi qu'on agit en Allemagne. L'éditeur Teubner a fait récemment un appel aux philologues les plus illustres de son pays, et ils n'ont pas dédaigné de collaborer tous à une Bibliothèque grecque et latine destinée aux étudiants. Cette Bibliothèque, malgré son prix modique, est remarquable par l'excel-

lence des textes, qui ont été soumis à une révision sévère et intelligente, et dont la plupart font autorité dans la science.

Non-seulement on peut se plaindre que les textes de nos classes ne soient pas établis avec assez de soin, mais hors des classes aussi nous manquons d'éditions savantes. Depuis la publication de la Bibliothèque latine de Lemaire, qui a pris fin en 1833, et dans laquelle se trouvaient beaucoup de reproductions exactes d'anciennes éditions et quelques éditions nouvelles, comme le *Salluste* de J. L. Burnouf, nous n'avons fait en ce genre presque aucun effort sérieux. M. Dübner a reproduit, en l'améliorant en quelques endroits, la collection des *Fragments des orateurs romains* de Meyer; mais l'utilité de cette reproduction a fort diminué par la publication que l'auteur lui-même a faite, en 1842, à Zurich, d'une seconde édition de son ouvrage, bien plus complète que la première. M. Egger a publié, dans un format commode, le *De lingua latina* de Varron, et un *Festus*, tous deux d'après les excellentes éditions d'Ottfried Müller. Mais l'œuvre la plus importante en ce genre a été la publication intitulée *Latini sermonis vetustioris reliquiae selectae* (Paris, 1843). Ce recueil, entrepris par M. Egger sous le patronage de M. Villemain, contient les fragments les plus intéressants qui nous restent de la vieille littérature latine. Il en donne une connaissance suffisante aux professeurs qui ne pourraient se procurer qu'à grand-peine et à grand prix tous les ouvrages où ces précieux débris sont disséminés. Les divers morceaux qu'il contient sont choisis avec goût et précédés d'introductions savantes qui en font ressortir le caractère et l'importance. Il serait bien à souhaiter qu'une édition nouvelle permît à l'auteur de profiter des travaux récents dont ces vieux textes ont été l'objet de la part de MM. Ritschl, Valilen, Otto Ribbeck, etc.

Un jeune professeur de l'Université, M. Benoist, a manifesté récemment des aptitudes philologiques qu'il importe d'autant plus d'encourager qu'elles sont plus rares chez nous; il s'est occupé du texte de Plaute. Ce texte a été, on peut le dire, renouvelé par la

découverte du célèbre palimpseste de l'Ambrosienne. M. Ritschl, qui avait le premier signalé l'importance de ce palimpseste, avait entrepris de donner, en se servant des leçons qu'il contient, une édition nouvelle de Plaute, qu'il a malheureusement interrompue au grand détriment des lettres latines. M. Benoist, à qui un voyage en Italie avait permis de visiter les bibliothèques et d'étudier les manuscrits, a marché sur les traces de M. Ritschl; il a successivement publié la *Cistellaria* (Lyon, Perrin, 1863), une édition classique du *Rudens* (Paris, Durand, 1864), et une lettre à M. Egger sur divers passages de l'*Aulularia* (Lyon, Perrin, 1865). Dans ces différents travaux, non-seulement il a essayé d'établir un texte probable par la comparaison des manuscrits, mais il a voulu mieux scander et mieux diviser les vers de Plaute. Après Herman et Ritschl, il a cherché la mesure véritable des dialogues et des *Cantica*; il l'a fait avec une grande modération, en changeant le moins possible au texte des manuscrits, et seulement quand il y avait nécessité.

En parlant de la métrique ancienne, nous ne devons pas oublier le *Traité de versification latine* de M. L. Quicherat. Ce livre, qui a paru pour la première fois en 1826, mais qui se réimprime presque tous les ans, quoique destiné à des écoliers, peut servir même en dehors des classes. Il prouve d'une façon manifeste que les ouvrages élémentaires ne perdent rien à être traités d'une manière scientifique. Il a beaucoup contribué, depuis quarante ans, à répandre dans les collèges et dans le public des opinions plus exactes sur la versification des poètes latins, et, par cette liaison intime qui existe chez eux entre les mètres et les idées, il a aidé à les mieux comprendre.

On peut rattacher aussi à l'étude de la métrique ancienne un excellent livre de MM. Weil et Bendæw sur l'*Accentuation latine* (Paris, Durand, 1855). Sans doute l'étude de l'accent latin soulève moins de problèmes intéressants que celle de l'accent grec; elle a cependant un grand intérêt encore; et, en suivant les phases

par lesquelles l'accent a passé chez les Romains, MM. Weil et Benlœw se sont presque trouvés faire l'histoire de la langue latine. L'importance particulière que leur travail a pour nous, c'est qu'en conduisant cette histoire jusqu'aux derniers siècles de l'empire d'Occident, ils nous préparent à mieux comprendre comment se sont formées les langues romanes et particulièrement la nôtre; car c'est un fait assuré que l'accent latin a joué le principal rôle dans cette formation.

Le livre de MM. Weil et Benlœw, qui touche à la grammaire autant qu'à la métrique, nous amène naturellement à dire un mot des travaux les plus récents dont la grammaire latine a été l'objet chez nous. Ils sont fort peu nombreux.

Depuis la publication de la *Méthode* de M. J. L. Burnouf (Paris, Delalain, 1841), ouvrage qui reproduisait, en l'améliorant, le plan de la *Méthode grecque* du même auteur, publiée près de trente ans auparavant, la grammaire latine n'a guère été étudiée scientifiquement chez nous. On est généralement revenu à la vieille grammaire de Lhomond, et les travaux des professeurs n'ont plus consisté qu'à corriger les erreurs trop évidentes de cet ancien auteur, et à le mettre, autant qu'on le pouvait, au courant des opinions et des théories nouvelles. Parmi ceux qui y ont le mieux réussi, il convient de citer MM. Moncourt et Guérard, dans leur *Grammaire latine d'après Lhomond* (Paris, Dezobry et Magdeleine, 1854).

Nous sommes plus riches en lexicographie qu'en grammaire. Les dictionnaires de M. Quicherat jouissent chez nous d'une faveur légitime. Parmi eux on doit surtout citer le *Thesaurus poeticus*, qu'on réimprime depuis 1835 pour les besoins de nos classes. Cet ouvrage, fait sur les textes, et pour lequel l'auteur a dépouillé tous les poètes latins depuis Livius Andronicus jusqu'à Fortunat, est le premier répertoire complet qu'il y ait eu en Europe de la langue poétique des Romains. Quoiqu'il soit fait spécialement pour les écoliers, il est utile à tout le monde. En même temps qu'il a débarrassé nos classes d'une foule de routines et rendu plus profitable

l'exercice des vers latins, il aide ceux qui veulent connaître la littérature latine à mieux pénétrer dans l'intimité des poètes en rendant plus familières leurs habitudes de langage et leur vocabulaire.

Si dans son *Thesaurus* M. Quicherat s'adresse à tout le monde, il songe surtout aux savants dans son livre intitulé *Addenda lexicis latinis* (Paris, Hachette, 1862). C'est assurément rendre service à la science que de réunir des mots omis jusqu'ici par les lexicographes, et qui ont été cependant employés par des écrivains latins autorisés. Sans doute l'œuvre n'a pas pu être achevée du premier coup, et il est probable, par exemple, que l'étude attentive des inscriptions latines donnerait lieu à un supplément fort intéressant, qui ferait surtout connaître la langue populaire. Mais c'est beaucoup d'avoir le premier conçu l'idée et donné le cadre d'un ouvrage qui manquait à la science.

Un autre service, et non moins important, rendu à la philologie latine, est la publication en France et en français, par un de nos plus laborieux professeurs, M. N. Theil, du grand *Dictionnaire de la langue latine* de Freund (3 vol. in-4°, 1858-1865), avec des additions considérables, soit du traducteur, soit de l'auteur lui-même. MM. Firmin Didot, avec leur dévouement éprouvé à l'étude approfondie des lettres antiques, ont voulu faire, de ce *Trésor latin*, autant qu'il était en eux, le pendant du *Trésor de la langue grecque* de H. Estienne, reproduit et si fort amélioré par leurs soins.

En rangeant les traductions à côté de la philologie proprement dite, j'indique que je ne veux m'occuper ici que de celles qui ont véritablement une valeur scientifique, c'est-à-dire qui peuvent être regardées comme un commentaire de l'auteur qu'elles traduisent. Sans doute elles sont toutes utiles, car elles popularisent les écrivains d'une langue qui malheureusement devient de plus en plus étrangère au plus grand nombre. Mais celles-là surtout méritent une estime particulière qui ont été précédés d'une étude approfondie du texte, qui ne veulent y rien laisser d'obscur, et où, en un mot, l'auteur, avant d'accomplir son œuvre de littérateur, a com-

mencé par faire un travail de philologue. C'est dans cette classe qu'il faut ranger la traduction de Tacite de J. L. Burnouf, qu'on ne cesse pas de réimprimer sous un format commode et populaire; celle des *Devoirs* de Cicéron du même auteur, publiée après sa mort (Paris, Delalain, 1855) par ses amis et ses élèves, sur des notes de son cours; celle des comédies de Plaute par M. Naudet, écrite de verve, mais qui révèle une intelligence si minutieuse du texte du poète; celle d'Horace par M. Patin, fruit d'un long enseignement à la faculté des lettres de Paris; celle de la *République* de Cicéron par M. Villemain, entreprise au moment même où M. Mai en publiait pour la première fois les précieux fragments retrouvés par lui dans le palimpseste du Vatican, et qui a conservé de ces circonstances une vivacité singulière (on l'a récemment réimprimée, Paris, 1858); celle des satiriques latins par M. Despois, une des plus agréables et des plus animées qu'on puisse lire, car l'auteur a su y faire passer toutes les passions du texte; enfin celle de Pline l'ancien par M. Littré, qui, en traduisant un naturaliste, a su mettre à profit tout ensemble son talent de philologue et ses vastes connaissances dans les sciences naturelles. On ne saurait oublier ici tout ce qui avait été fait antérieurement par Victor Le Clerc et par quelques-uns de ses collaborateurs dans les *Œuvres complètes* de Cicéron, éditées, traduites par lui ou sous sa surveillance, et qui ont été le point de départ d'une direction nouvelle et plus sérieuse de nos études latines.

La liste serait trop longue si l'on voulait être complet. Presque toute la littérature latine a été traduite de nouveau dans ces dernières années, et elle l'a été avec plus de précision, plus d'exactitude, plus de souci du texte; mais, au lieu de se perdre dans une énumération fastidieuse, il vaut mieux signaler d'une façon spéciale deux de ces traductions qui ont un caractère encore plus scientifique que les autres. C'est d'abord celle des *Sentences* de Varron par M. Chappuis (Paris, Durand, 1856). M. Devit les avait déjà publiées d'après un manuscrit conservé à la bibliothèque de Padoue;

M. Chappuis les a fort améliorées à l'aide de différents manuscrits, surtout de celui d'Arras; il les a traduites avec soin, et a joint à cette traduction une étude des sources où il avait puisé, et la fameuse liste des ouvrages de Varron tirée d'une lettre de saint Jérôme. C'est ensuite la traduction des *Satires* de Lucilius par M. Corpet (Paris, Panckouke, 1845). M. Corpet a montré beaucoup de sagacité pour tirer un sens raisonnable de ces fragments mutilés. Il lui a fallu souvent, pour pouvoir interpréter le texte, commencer par le refaire. Ses conjectures sont, en général, sobres et ingénieuses, et le dernier éditeur de Lucilius en Allemagne, M. Gerlach, a profité de son travail, en lui rendant la justice qui lui était due.

Les traductions d'auteurs latins, même celles qui demandent le plus de connaissances philologiques, sont cependant avant tout une œuvre de littérateur; l'étude qu'on vient d'en faire conduit donc naturellement à la seconde partie de ce travail, dans laquelle on s'occupera des ouvrages qui traitent de l'histoire de la littérature latine.

II.

LITTÉRATURE LATINE.

Les études littéraires semblent être bien plus dans notre goût et dans notre talent que les recherches scientifiques; aussi l'histoire de la littérature romaine a-t-elle donné naissance chez nous à beaucoup plus de travaux importants que la philologie latine. Cependant il est remarquable que ces travaux soient moins nombreux que ceux dont la littérature grecque a été l'objet dans le même temps. Malgré les affinités des lettres romaines avec les nôtres, quoiqu'en lisant les grands auteurs du siècle d'Auguste un Français se retrouve presque chez lui, le goût particulier de nos écrivains les porte plus naturellement vers les chefs-d'œuvre de la Grèce. Peut-être trouve-t-on ces études plus intéressantes parce

qu'elles sont plus nouvelles, et pense-t-on qu'après quatre siècles qu'on s'occupe de Virgile et de Cicéron tout a été dit sur eux. Heureusement, diverses causes, dont il faut successivement s'occuper, ont empêché qu'on ne désertât l'étude de la littérature latine et lui ont conservé des fidèles : ce sont, 1° l'enseignement de nos facultés; 2° l'importance qu'ont prise les épreuves du doctorat; 3° les exemples et les encouragements des diverses académies.

L'enseignement de la littérature latine n'a jamais cessé d'être florissant dans nos facultés des lettres. Seulement il s'est renouvelé comme tout le reste, et il lui a fallu s'accommoder au goût nouveau du public; d'uniquement littéraire qu'il avait été jusqu'ici, il est souvent devenu historique. Au lieu de se contenter d'expliquer et de commenter l'écrivain, de l'étudier seulement en lui-même, on l'a remplacé dans son temps; on a voulu mieux connaître les incidents de sa vie, les circonstances au milieu desquelles il avait grandi, les gens qui l'avaient entouré, et les influences qui avaient pu modifier son talent. On a cherché à savoir ce qu'il avait reçu de son époque et ce qu'il lui avait donné. Cette méthode nouvelle, que M. Villemain avait appliquée avec tant d'éclat à l'étude de la littérature française, a rajeuni l'enseignement de la littérature latine. Les cours ont été plus régulièrement suivis, et plusieurs d'entre eux ont attiré la foule. Parmi les professeurs que la faveur publique a le plus constamment entourés et qui ont le plus servi à conserver chez nous le goût des lettres latines, il faut citer M. Patin. Pendant plus de trente ans, il a enseigné l'histoire de la poésie latine à la Sorbonne, et il est resté beaucoup de traces de ce long enseignement dans les savants ouvrages qu'il a publiés. Ses *Mélanges de littérature ancienne et moderne* (Paris, Hachette, 1840) contiennent quelques-unes des leçons écrites qu'il avait coutume de lire à l'ouverture de ses cours; il a résumé dans la préface de sa *Traduction d'Horace* (Paris, Charpentier, 1860), et dans les appendices qui l'accompagnent, les leçons qu'il a si longtemps consacrées à son poète favori. Dans sa longue collaboration au *Journal des Savants*,

en rendant compte des principaux ouvrages qui paraissaient en France et à l'étranger sur la poésie latine, il a exposé le résultat de ses travaux personnels sur Nævius, Ennius, Lucilius, les deux Varron, et sur le théâtre tragique et comique de Rome. Ses cours sont devenus des articles, et les articles pourraient facilement devenir des livres.

On ne peut pas parler de l'importance qu'ont prise chez nous, et surtout à la faculté de Paris, les épreuves du doctorat ès lettres, sans rappeler le souvenir du savant illustre auquel on en est redevable, et que la France a récemment perdu. Bien que, dans ses dernières années, M. Victor Le Clerc se fût livré à de nouvelles études auxquelles son nom restera surtout attaché, par ses plus anciens travaux, par ses premiers succès, il appartenait à la littérature latine. Son édition de Cicéron, si répandue en France, si commode à consulter, et dont les notes contiennent tant d'érudition de détail, lui ouvrit les portes de l'Institut. Plus tard il y lut son *Mémoire sur les grandes annales*, où il essayait de défendre la vérité historique des récits de Tite-Live sur les premiers temps de l'histoire romaine, et celui qu'il intitula d'un titre qui en fit la fortune, *Des journaux chez les Romains*, ouvrage savant et curieux que les progrès récents de l'épigraphie ont permis de compléter. Quoique éloigné de la littérature latine par d'autres travaux auxquels il avait consacré les restes de sa vie, M. Le Clerc la servait encore en excitant le zèle des jeunes professeurs pour elle, et en aidant libéralement de ses conseils ceux qu'il avait décidés à l'étudier. C'est certainement à son initiative qu'est dû le grand nombre de thèses dont la littérature latine est le sujet; il serait inutile de les énumérer toutes. Leur nombre est devenu beaucoup plus considérable depuis 1840, et naturellement les candidats ont été amenés à traiter des sujets d'histoire et de littérature romaine dans celle qui devait être écrite en latin. Citons seulement, pour montrer l'extrême variété de ces travaux, les thèses de M. Boissier sur Plaute et sur les tragédies d'Attius, celles de MM. Benoist et

Dubief sur Plaute encore; celles de MM. Faguet et Benoît sur Cicéron; celles de M. Souppé sur l'épopée latine et sur Fronton; celle de M. Deltour sur Salluste; celle de M. Hignard sur Lucrèce; celles de M. Nicolas sur Cassius de Parme et Cornelius Gallus; celle de M. Lacroix sur Ovide; celle de M. Speckert sur Velleius Paterculus; celle de M. Crouslé sur Sénèque; celle de M. Fabre sur Anlu-Gelle; celle de M. Petit sur Macrobe; celle de M. Morin sur Synnaque; celle de M. Fr. Michel sur Virgile au moyen âge; celle de M. Vissac sur les poètes latins du xvi^e siècle, etc. etc. Parmi tous ces ouvrages, qui ont rendu de grands services à la littérature latine, il faut faire une mention spéciale de la thèse de M. Rabasté sur la *langue osque*, premier essai en ce genre qui ait été tenté en France, et de celle de M. Bréal sur *Hercule et Cacus*, qui est une tentative pour revenir aux études de mythologie comparée, qui, depuis la publication du grand ouvrage de M. Guigniaut, semblaient avoir sommeillé chez nous.

Parmi les diverses classes de l'Institut, l'Académie des inscriptions est celle à laquelle revient plus naturellement la tâche d'étudier la littérature latine et de la faire mieux connaître. Elle n'a pas manqué à ce devoir. Quoique dans ses Mémoires elle fasse une part de plus en plus large à des sciences relativement nouvelles, l'archéologie de l'art et l'archéologie historique, l'épigraphie surtout, les langues et les littératures orientales, et que l'importance des études littéraires grecques et latines n'y soit plus la même qu'autrefois, elles y tiennent cependant encore une place honorable. Parmi les travaux qui concernent la littérature latine depuis 1840, on remarque les derniers mémoires de M. Dureau de la Malle sur l'économie politique des Romains, qui donnent beaucoup de renseignements utiles pour l'intelligence de Varron et de Virgile; une très-importante étude de M. Ravaisson sur le stoïcisme, où, comme on le pense bien, il est souvent question de Sénèque; le travail de M. Jourdain sur Boèce, et ceux de M. Naudet sur *L'administration des postes dans l'empire romain* et

sur *La noblesse et les récompenses d'honneur chez les Romains*. Il est impossible de prononcer le nom de M. Naudet sans rappeler qu'une grande partie de cette longue vie, toute consacrée à la science, appartient aux lettres latines, et surtout à Plaute, qu'il a traduit, commenté, édité plusieurs fois avec amour, comme nous l'avons dit déjà.

La littérature latine est aussi quelquefois représentée dans les sujets de prix que propose l'Académie des inscriptions; c'est à la suite d'un concours de ce genre que M. Boissier a publié son *Étude sur la vie et les ouvrages de Varron* (Paris, Hachette, 1861), que l'Académie avait couronnée, et dans laquelle il a voulu résumer les études faites de nos jours en Allemagne sur ce personnage multiple et curieux.

L'Académie des sciences morales et politiques, quoique ordinairement tournée vers d'autres études, a quelquefois aussi, dans ses concours, appelé l'attention des savants sur des sujets qui touchent à la littérature latine. C'est ainsi qu'elle a couronné le mémoire de M. Arthur Desjardins qu'il vient de publier sous ce titre : *Les devoirs, essai sur la morale de Cicéron*.

Mais c'est surtout à l'Académie française que revient une large part dans ces encouragements donnés aux études latines. Se rappelant les services que la langue latine a rendus à la prose française naissante, qui s'est modelée sur elle, et l'intimité dans laquelle nos grands écrivains du *xvii^e* siècle vivaient avec ceux du siècle d'Auguste, elle n'a pas cru que ce fût tout à fait sortir de notre littérature que de s'occuper de celle de Rome. En agissant ainsi, elle obéissait sans doute aux inspirations de son secrétaire perpétuel, héritier des anciennes traditions, et qui, dans son admiration et dans son étude, ne sépare pas l'époque de Bossuet de celle de Cicéron. M. Villemain a souvent employé son talent à faire mieux connaître et mieux goûter les grands écrivains de Rome. Sans parler des notices qu'il leur a consacrées dans divers recueils, et qui ont été réunies en volume, son beau livre de *L'éloquence chrétienne*

au 11^e siècle, plusieurs fois réimprimé depuis 1840, s'occupe des Pères de l'église d'Occident, qui furent les derniers grands orateurs de Rome et les héritiers directs de Cicéron et de Sénèque.

En 1855, l'Académie française avait mis au concours un *Essai sur Tite-Live*; le prix fut remporté par M. Taine, dont l'ouvrage a atteint, en 1860, sa seconde édition (Paris, Hachette, 1860). Ce livre intéressant, début d'un jeune écrivain qui depuis a fait connaître son nom par d'autres travaux, le contient déjà tout entier. On y trouve une science étendue et légèrement portée, beaucoup de verve et d'éclat, un esprit systématique et une originalité qui n'est pas sans recherche. Il y développe déjà cette opinion plus que contestable, qu'on peut employer dans la critique les méthodes des sciences exactes, qu'un talent peut être exprimé par une formule, et qu'il y a en nous une faculté maîtresse dont l'action uniforme imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus.

Grâce aux libéralités de M. de Monthyon, l'Académie française possède un autre moyen d'encourager les lettres, qui n'est pas moins efficace que ses concours. Elle peut récompenser tous les ans les ouvrages qui lui paraissent les plus distingués ou les plus utiles; elle a souvent honoré de son choix des livres qui ont pour sujet la littérature latine. C'est ainsi qu'elle a récompensé plusieurs fois des traductions estimables: en 1841, celle des *Confessions de saint Augustin* par M. Moreau; en 1847, celle de Tacite par M. Louandre; en 1856, celle de la *Cité de Dieu* par M. Saisset. Elle a couronné, en 1854, le livre de M. Amédée Fleury sur *Saint Paul et Sénèque*, auquel M. Aubertin a répondu, en 1857, par sa thèse intitulée *Étude sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul* (Paris, Berlin). M. Aubertin, par l'étude des faits, par la critique du style, par la comparaison des doctrines, y démontre la vanité de cette ancienne fable, imaginée aux premiers temps du christianisme, exploitée par les faussaires et acceptée de tout le monde à l'époque de saint Jérôme et de saint Augustin. L'Académie, en 1865, a donné

un de ses prix à l'excellent livre de M. Martha : *Les moralistes sous l'empire romain* (Paris, Hachette, 1865). Dans cet ouvrage, M. Martha entreprend de montrer le caractère pratique et positif de la morale antique; il y fait voir que ce n'était pas seulement un enseignement d'école, qu'elle aspirait à régler les actions et à prendre dans la vie la place que la religion y laissait libre. Ce livre, qui est parvenu vite à sa seconde édition, méritait, aussi bien par la perfection du style que par la gravité des pensées, les couronnes de l'Académie française. En 1866, elle a fait le même honneur à l'ouvrage de M. Boissier sur *Cicéron et ses amis* (Paris, Hachette, 1865). M. Boissier, qui s'était déjà occupé des lettres de Cicéron dans son mémoire intitulé *Recherches sur la manière dont furent recueillies et publiées les lettres de Cicéron* (Paris, 1863), s'en est servi pour étudier de plus près le caractère du grand orateur romain, pour le replacer au milieu de sa famille et de ses amis, pour répondre aux reproches passionnés dont sa vie publique et sa vie privée ont été récemment l'objet.

Presque tous les ouvrages importants écrits depuis vingt-cinq ans sur la littérature latine peuvent se rattacher à l'une des trois catégories que nous venons d'indiquer : ils sont le fruit d'un enseignement public, ou bien ils ont été composés soit pour les épreuves du doctorat, soit pour les concours académiques. Dans le petit nombre de ceux qui échappent à cette classification, il faut placer d'abord les livres de quelques jurisconsultes qui se servent de la littérature latine pour expliquer des questions obscures de droit romain, ou qui, au moyen du droit, éclairent certains passages des auteurs. Tel est, pour n'en citer qu'un exemple, le livre de M. Henriot intitulé *Mœurs juridiques et judiciaires de l'ancienne Rome d'après les poètes latins* (Paris, Didot, 1866). On peut placer dans la même catégorie le *Barreau romain* de M. Grellet-Dumazeau, dont une seconde édition a été publiée en 1859. Nous ne devons pas non plus oublier de mentionner quelques ouvrages importants composés vers la même époque, ou à une époque voisine, et que le public a bien accueillis : l'*Histoire de la vie et des ouvrages d'Horace* de M. Wal-

kenaër, ouvrage un peu long, qui manque peut-être de la grâce et de la finesse que commandait le sujet, mais où abondent les détails curieux et les informations savantes; le *Virgile* de M. Sainte-Beuve, qui n'est guère qu'une esquisse, mais pleine de ces qualités charmantes que l'auteur porte partout avec lui; enfin *Les poètes latins de la décadence*, dont M. Nisard a donné récemment une seconde édition, revue avec soin et augmentée de quelques morceaux sur les historiens latins.

L'abondance du sujet force ici d'être incomplet; pour éviter de tomber dans l'aridité d'une nomenclature, il faut bien se résoudre à passer sous silence quelques ouvrages moins importants.

III.

HISTOIRE ROMAINE.

L'histoire romaine a été étudiée depuis vingt-cinq ans dans son ensemble et dans ses détails avec beaucoup de talent et d'éclat. Les travaux de Niebuhr, qui semblaient devoir tout détruire, ont au contraire tout renouvelé. Les textes ont été étudiés avec plus de critique; l'archéologie, l'épigraphie, la grammaire comparée ont apporté sur les origines et les premières institutions de Rome beaucoup de documents nouveaux. L'expérience que nous avons faite des révolutions a aidé à mieux comprendre les agitations de la vie publique dans l'antiquité. C'est ainsi qu'on a publié sur ce sujet des livres à la fois plus savants et plus vivants. Quelques-uns d'entre eux ont vivement ému l'opinion publique, et elle s'est étonnée de prendre un intérêt si vif au récit d'événements si lointains.

Je vais énumérer rapidement les plus importants de ces ouvrages en suivant l'ordre des temps qu'ils racontent.

Parmi ceux qui comprennent toute l'histoire de Rome, au moins jusqu'à la fin de la république, il faut citer d'abord l'*Histoire romaine* de M. Michelet, qu'il a récemment réimprimée. Ce livre,

quoique déjà ancien, est resté l'un des plus beaux et des plus intéressants de l'illustre écrivain. Malgré la surprise que cause d'abord sa façon de présenter les faits et le tour romanesque qu'il leur donne, quand on les regarde de près et en détail, on est tout étonné de voir que ce qu'on serait tenté de prendre pour une sorte de divination et pour un coup d'œil pénétrant et rapide est le résultat d'une étude consciencieuse et réfléchie. *L'Histoire romaine* de M. Duruy (Paris, Hachette, 1848) est d'une composition plus régulière et plus suivie; elle donne moins à l'imagination, elle montre davantage les sources, et pourtant elle n'intéresse guère moins le lecteur par la façon dramatique de présenter les événements. *L'Histoire romaine à Rome* de M. Ampère (Paris, 1861), ouvrage de patience et d'amour, est un des exemples les plus curieux de cette sorte de fascination que Rome avec ses grands souvenirs exerce sur ceux qui l'ont quelque temps habitée. M. Ampère s'est proposé d'expliquer les événements de l'histoire romaine par les lieux mêmes où ils se sont accomplis et par les monuments qui les rappellent. C'est un travail sérieux, savant, complet jusqu'à la minutie, surtout pour les origines et les premières légendes de Rome, dont il essaye de défendre l'authenticité. Quel que soit le succès de la tentative de M. Ampère, elle montrera une fois de plus tout ce que les monuments bien étudiés peuvent donner de lumières pour l'intelligence des faits et la connaissance des hommes.

Un grand nombre d'ouvrages ont été composés pour élucider quelques points de détail ou quelques époques particulières de l'histoire de Rome. Tel est le livre si intéressant et si complet de M. Noël Desvergers sur *L'Étrurie et les Étrusques* (Paris, Didot, 1864). L'auteur de ce livre a essayé de se rendre compte de ce qu'était ce peuple mystérieux dont la langue est une énigme qui défie la sagacité des philologues les plus exercés, dont l'origine était déjà un sujet de contestation parmi les historiens de l'antiquité. Appelant l'archéologie au secours de l'histoire, il a voulu, lui aussi, suppléer par l'étude des monuments à la rareté des textes. Les fouilles qu'il

a entreprises dans les maremmes lui ont fait découvrir des peintures importantes dont il a tiré un grand parti pour mieux connaître le peuple auquel Rome doit tant. M. Maury, dans un savant mémoire lu à l'Académie des inscriptions, a étudié le véritable caractère des événements qui portèrent Servius Tullius au trône et les éléments dont se composait la population de Rome naissante. C'est aussi des origines de Rome et de sa constitution primitive que s'est occupé M. Bellot dans son *Histoire des chevaliers romains* (Paris, Durand, 1866). Il y emploie toutes les ressources d'une érudition étendue et minutieuse à soutenir une des hypothèses les plus attaquées de Niebuhr. Une thèse déjà ancienne de M. Macé *Sur les lois agraires* (1846) sera encore consultée avec fruit, malgré les progrès récents qu'a faits cette question par une meilleure publication du texte des lois agraires qui nous restent. M. Mérimée a étudié à part et raconté avec un grand agrément de narration deux épisodes importants de l'histoire romaine, la guerre sociale et la conjuration de Catilina (*Études sur l'histoire romaine*, Paris, Magen, 1844). Le second volume de l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* de M. Wallon (Paris, 1847) est consacré à Rome. Il montre avec une érudition sûre comment l'esclavage y était organisé, quelles en étaient les sources et quelles en furent les conséquences. On ne peut douter, après l'avoir lu, qu'il n'ait été une des causes principales d'affaiblissement et de ruine pour l'Italie.

Mais c'est surtout l'époque de César et la révolution qui détruisit la république qui a été le sujet de nombreux travaux. L'intérêt dramatique des événements, le bonheur que nous avons eu de conserver les lettres de Cicéron, qui nous les font suivre presque jour par jour, et les récits admirables du vainqueur, enfin une certaine ressemblance qu'on entrevoit entre ce temps et le nôtre, ont attiré vers lui les esprits curieux, et ces curieux n'ont pas toujours été de simples littérateurs. On a remarqué que depuis trois siècles les écrits de César ont eu pour admirateurs, quelquefois

même pour commentateurs, ceux qui, placés à la tête de grandes nations, se sentaient rapprochés de lui par la position et le talent. C'est le spectacle qu'un souverain a donné encore une fois à l'Europe. Les deux volumes publiés de l'*Histoire de César*, si remarquables en eux-mêmes par l'étendue des recherches, la hauteur des vues politiques, et, surtout dans le récit de la guerre des Gaules, par la précision savante des détails, le sont peut-être encore davantage par le noble exemple qu'ils donnent de travaux si sérieux entrepris dans une si haute fortune, et par la considération qui en rejaillira sur nos modestes études. Il est permis de se féliciter, au nom des lettres latines, que leur importance se trouve ainsi consacrée, et que l'attention publique, trop souvent indifférente, ait été ramenée vers elle avec tant d'éclat. Comme on devait s'y attendre, l'*Histoire de César* a suscité un très-grand nombre d'écrits sur cette époque si discutée. Beaucoup ne survivront pas aux circonstances qui les ont fait naître; quelques-uns ont plus d'importance et auront plus de durée : tel est l'ouvrage de M. de Saulcy sur les *Campagnes de Jules César dans la Gaule* (Paris, 1862), où sont traitées plusieurs des questions que soulève la lecture des *Commentaires*.

L'histoire de l'empire, esquissée d'une façon générale par M. Zeller (*Les empereurs romains*, Paris, 1863), a été traitée plus en détail dans un grand nombre d'ouvrages restreints et spéciaux. C'est d'abord la *Rome au siècle d'Auguste*, de M. Dezobry, dont une édition nouvelle a paru en 1846. Ce livre nous décrit l'état intellectuel et politique, les coutumes et les idées, la façon de vivre et d'agir dans l'empire romain à son début. Malgré sa forme un peu artificielle et romanesque, imitée du jeune *Anacharsis*, et que M. Friedländer, dans son *Tableau des mœurs romaines sous l'empire*, a bien fait de ne pas suivre, le livre de M. Dezobry n'en est pas moins une compilation bien faite et sera consulté avec profit. L'*Examen critique des historiens de la vie d'Auguste*, par M. Egger (Paris, 1844), nous apprend ce qu'était devenue la liberté d'écrire à la fin du règne du premier des empereurs, quels écrits il avait

laissés sur lui-même, et la confiance que nous devons avoir dans les principaux historiens de cette époque, Suétone, Tacite, Dion Cassius; ce livre est la meilleure introduction à l'étude sérieuse de l'empire. On en peut dire autant de *l'État du monde romain vers la fondation de l'empire*, par M. Duruy (Paris, 1853), qui montre quelle était la condition des peuples sujets, alliés ou ennemis de Rome, à l'époque de la bataille d'Actium, et en quel état l'empire a pris le monde. Cette première étude est la plus nécessaire si l'on veut savoir ce qu'il en a fait. *La vie de Marc-Aurèle*, par M. Noël Desvergers, appartient autant à l'archéologie qu'à l'histoire, par la place que l'auteur y a faite à l'épigraphie. Les *Antonins* de M. Franz de Champagny sont la suite des *Césars* du même auteur. On trouve dans ce livre des études consciencieuses et une certaine chaleur de style, mais on a quelque peine à pardonner à l'auteur d'être resté froid devant la grande figure de Marc-Aurèle. La décadence de l'empire a été racontée dans deux bons ouvrages, les *Récits de l'histoire romaine au 5^e siècle*, de M. Amédée Thierry (Paris, 1860), et *L'église et l'empire romain au 15^e siècle*, de M. Albert de Broglie. Ce livre raconte avec un grand talent d'exposition et une grande sûreté de critique la dernière lutte de l'empire et du christianisme sous Constantin et Julien, et, en nous montrant le triomphe définitif de l'église, il nous fait arriver jusqu'à la ruine de l'empire.

Nous n'avons pu présenter qu'un résumé rapide. Le grand nombre même des écrits que nous avons dû mentionner, et qui ne nous a pas permis d'accorder à chacun d'eux la place et l'importance qu'il méritait, prouve qu'après tout les études latines sont loin d'être abandonnées. Jamais peut-être on n'avait publié en aussi peu d'années un aussi grand nombre d'ouvrages concernant la littérature et l'histoire romaines. Plusieurs de ces ouvrages ont obtenu un succès légitime, et ce succès ne s'est pas toujours renfermé dans un cercle restreint de gens de goût et d'études. Le public lui-même les a lus et applaudis. La philologie seule est encore un peu trop délaissée; nous laissons trop facilement prendre à d'autres, dans ce

domaine scientifique, une place que nous avons occupée jadis avec succès. Mais là même un progrès se manifeste; il est facile de voir à certains indices que le goût des études philologiques tend à se ranimer¹. On peut croire que le succès qu'obtient en ce moment l'archéologie leur sera utile et ramènera vers elles les esprits curieux et les vrais amis de l'antiquité. Il est donc permis de dire qu'en ce moment la situation des études latines parmi nous est généralement satisfaisante.

¹ C'est ainsi que la maison Hachette, à qui nous sommes déjà redevables de la publication des grands écrivains de la France, a récemment entrepris de nous donner aussi une Collection d'éditions savante des principaux auteurs grecs et

latins. Depuis que ce Rapport est composé, M. Benoist a fait paraître pour cette Collection le premier volume des *Œuvres de Virgile*, travail de conscience et d'érudition qui rendra les plus grands services aux élèves et aux maîtres de nos écoles.

RAPPORT SUR LES ÉTUDES
RELATIVES
A L'HISTOIRE DU MOYEN ÂGE
DEPUIS VINGT-CINQ ANS.

Dans les vingt-cinq dernières années, l'histoire du moyen âge a été étudiée en France, d'après les documents authentiques, avec une ardeur et un succès qui rappellent les plus belles époques du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, le Comité historique, l'École des chartes, la Société de l'histoire de France et plusieurs sociétés savantes ont contribué à répandre le goût des recherches sérieuses et l'emploi des bonnes méthodes.

Héritière des traditions bénédictines, l'Académie des inscriptions a poursuivi la publication des grands recueils dont la composition lui a été confiée par le Gouvernement. Elle a fait paraître, en 1855 et en 1865, deux nouveaux volumes du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. Ces deux volumes (t. XXI et XXII) sont consacrés à la période comprise entre les années 1226 et 1328. Ils renferment la suite des chroniques générales, dont les unes étaient jusqu'alors restées inédites et dont les autres n'avaient point été imprimées avec une correction suffisante. M. de Wailly, principal éditeur de ces deux volumes, revenant au plan primitif des bénédictins, a cru nécessaire de joindre aux

Travaux
de l'Académie
des
inscriptions.

chroniques proprement dites différents documents officiels, à l'aide desquels le témoignage des chroniqueurs peut être complété et contrôlé. Il a commencé la publication de cette série de documents par un choix de comptes dans lesquels les historiens étudieront avec fruit l'état des finances royales au ^{xiii}^e siècle. On y trouve aussi les renseignements les plus variés sur l'état de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des arts, sur les mœurs des différentes classes de la société, et sur la vie des princes qui ont gouverné la France au ^{xiii}^e et au commencement du ^{xiv}^e siècle. Beaucoup des détails contenus dans les comptes réunis par M. de Wailly ont d'autant plus d'importance qu'ils se rapportent à la personne de saint Louis, et qu'en nous initiant à toutes les actions de ce grand roi ils nous font comprendre la respectueuse admiration qu'il inspira à ses contemporains. Les comptes offrent, entre autres avantages, celui de fixer la chronologie des événements auxquels ils font allusion, et beaucoup des incertitudes qui régnaient dans nos annales du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle se sont dissipées depuis l'impression des tomes XXI et XXII du *Recueil des historiens*. C'est aussi pour atteindre ce but que M. de Wailly a déchiffré et interprété les tablettes de cire sur lesquelles ont été notées les dépenses domestiques de saint Louis, de Philippe le Hardi et de Philippe le Bel, tablettes dont les feuillets, partagés entre les Archives de l'empire, le Cabinet des manuscrits et les bibliothèques de Reims, de Genève et de Florence, n'avaient donné lieu, jusqu'à ces derniers temps, qu'à des travaux fort imparfaits, puisqu'on ignorait que la suite la plus considérable, celle du Trésor des chartes, se rapportait au règne de saint Louis. Les tablettes nous ont conservé la mention des différents séjours des rois : la connaissance des lieux où se trouvait la cour à un moment donné est indispensable pour résoudre des problèmes que la critique a souvent à se poser. Aussi l'édition que M. de Wailly a donnée des tablettes royales est un précieux instrument dont les érudits feront souvent usage. Malheureusement, les débris que le temps a épar-

gnés s'appliquent à bien peu d'années; mais la plupart des lacunes ont été, jusqu'à un certain point, comblées par le relevé que M. de Wailly a fait des dates des chartes royales conservées aux Archives de l'empire et à la Bibliothèque impériale, relevé que des recherches ultérieures pourront augmenter, mais qui déjà nous offre un itinéraire fort satisfaisant pour les règnes de saint Louis et de Philippe le Hardi, et à peu près complet pour ceux de Philippe le Bel, de Louis X, de Philippe le Long et de Charles le Bel.

Le tome XXIII du *Recueil des historiens*, dont les cent premières pages sont déjà imprimées, portera sur la même période que les trois précédents. Il renfermera la suite des chroniques générales, le commencement des chroniques provinciales et un nouveau choix de documents administratifs. Il s'ouvrira par un ouvrage dont la destinée est bien étrange. La *Chronique* de Primat, d'où dérivent plus ou moins directement les récits de la plupart de nos anciennes chroniques pour les règnes de saint Louis et de Philippe le Hardi, était complètement inconnue jusqu'au jour où M. Paul Meyer la remarqua dans un manuscrit du Musée britannique, déjà signalé par Casley en 1734. A la vérité, le manuscrit de Londres ne contient pas le texte latin original de la *Chronique* de Primat, mais seulement la traduction française de la dernière partie de cette chronique, que Jean du Vignay, au xiv^e siècle, ajouta, sous forme de supplément, à sa version du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais. Sans doute nous aurons toujours à regretter de ne point posséder en entier et dans sa rédaction primitive l'ouvrage de Primat; mais ce sera déjà beaucoup de pouvoir, avec la mauvaise traduction de Jean du Vignay, remonter au témoignage d'un auteur original à qui Guillaume de Nangis a fait de perpétuels emprunts. Dans le tome XXIII du *Recueil*, la *Chronique* de Primat sera suivie de plusieurs Vies anciennes de saint Louis et de chroniques ou fragments de chroniques du xiii^e et du xiv^e siècle qui ont été composées en Normandie. Le volume se complétera par des rôles de service militaire antérieurs à l'avènement de Philippe de Valois.

L'histoire des croisades est tellement liée à l'histoire générale de la France, qu'à côté du recueil commencé par D. Bouquet en 1738 il faut nécessairement placer le *Recueil des historiens des croisades*, dont la première idée, visiblement inspirée par la publication de Bongars, appartient aux Bénédictins, mais dont l'exécution est entièrement due à l'Académie des inscriptions. Le plan adopté par cette compagnie, et dont le principal auteur est M. le comte Beugnot, comprend tous les textes qui peuvent jeter quelque lumière sur les efforts tentés par les chrétiens depuis le x^e siècle pour arracher les lieux saints à la domination des infidèles. Jusqu'à présent l'Académie a fait paraître cinq volumes in-folio : les deux premiers, préparés par M. Beugnot, sous la rubrique de *Lois*, contiennent les Assises de Jérusalem (1841 et 1843); les trois autres, publiés en 1844, 1859 et 1866, par les soins de MM. Le Bas, Langlois, Wallon et A. Regnier, commencent la série des historiens occidentaux. Les éditeurs ont mis en tête de la collection, comme pour servir d'introduction, la grande histoire de Guillaume de Tyr, dont le texte latin, accompagné de l'ancienne traduction française, remplit les deux parties du tome I^{er}. Le tome II a été réservé en entier aux continuateurs de Guillaume de Tyr, dont plusieurs étaient restés inédits. On a réuni dans le tome III les principaux historiens de la première croisade; Tuebœuf, Raymond d'Agiles, Foucher de Chartres, Raoul de Caen et Robert le Moine.

Le tome IV, qui est sous presse, contiendra la suite des récits de la première croisade.

L'Académie a terminé, ou pen s'en faut, trois autres volumes du *Recueil des historiens des croisades* : le tome I^{er} des *Historiens arabes*, préparé par M. Reinaud, avec la collaboration de M. Defrémery; le tome I^{er} des *Historiens arméniens*, par M. Dulaurier, et le tome I^{er} des *Historiens grecs*, par MM. Hase, Alexandre et Miller. Il ne reste plus guère à imprimer que les introductions et les tables de ces trois volumes, qui mettront à la portée des historiens des textes moins

connus que les chroniques latines et françaises, bien qu'ils ne soient pas moins utiles pour arriver à la découverte de la vérité.

A la collection des historiens de la France se rattachent encore plusieurs recueils diplomatiques commencés au XVIII^e siècle et dont l'Académie s'est fait un devoir de continuer la publication. Ce sont, en suivant l'ordre des dates, le *Recueil des ordonnances des rois de la troisième race*, la *Table des chartes et diplômes imprimés relatifs à l'histoire de France*, et la *Collection générale des chartes* relatives à la même histoire pour la période antérieure à l'avènement de Philippe Auguste.

Le *Recueil des ordonnances*, commencé en 1723 par Eusèbe de Laurière, et auquel ont successivement travaillé Secousse, Villevault, Bréquigny, Pastoret et Pardessus, s'est terminé en 1849 par la publication du tome XXI. On trouve dans cette collection les ordonnances et les principaux actes tenant lieu d'ordonnances qui ont été expédiés par la chancellerie royale depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XII inclusivement. L'usage de cette vaste compilation est devenu fort commode, depuis que l'Académie y a joint une table générale, dans laquelle sont classées chronologiquement toutes les pièces recueillies par les éditeurs.

Ce fut en 1769 que parut le premier volume des tables dressées sous la direction de Feudrix de Bréquigny, et qui avaient pour but de résumer et de classer chronologiquement tous les actes relatifs à notre histoire dont le texte était disséminé dans plusieurs centaines de volumes publiés depuis deux siècles et demi en France et à l'étranger. Deux autres volumes, distribués en 1775 et en 1783, conduisirent le travail jusqu'à l'année 1179. La Révolution l'interrompit. Mais les dépouillements étaient terminés et le manuscrit n'avait plus besoin que d'une dernière révision pour être mis sous presse. L'Académie des inscriptions a cru remplir un devoir en votant l'impression du travail laissé par Bréquigny; elle a confié cette tâche à MM. Pardessus et Laboulaye, qui ont fait paraître, de 1836 à 1863, les tomes IV-VII, répondant aux années 1180-1302. Cette

publication est avant tout un hommage rendu à la mémoire d'un des plus laborieux académiciens du dernier siècle; un jour ou l'autre, elle sera complétée par des tables où figureront les innombrables documents mis au jour depuis 1770 ou environ, époque à laquelle s'arrêtent les relevés de Bréquigny.

Les tables qui viennent d'être mentionnées avaient été dressées pour faciliter les recherches des savants chargés de réunir en un corps les actes relatifs à l'histoire de France, depuis l'époque la plus ancienne jusqu'aux temps modernes, immense entreprise qui reçut un commencement d'exécution sous le règne de Louis XVI. Trois volumes avaient été menés à bonne fin par Bréquigny et par La Porte du Theil, quand la Révolution força les éditeurs de suspendre leurs travaux : l'un de ces volumes offrait la réunion à peu près complète des actes mérovingiens; les deux autres étaient un ample supplément aux anciennes éditions des lettres d'Innocent III. La plupart des exemplaires de ces trois volumes furent détruits avant d'arriver dans les bibliothèques où leur place était marquée, et l'Académie des inscriptions, quand elle reprit l'idée de former une collection générale des chartes de la France, se trouva dans la nécessité de réimprimer les actes mérovingiens. C'est ce que fit, en 1843 et en 1849, M. Pardessus, qui put ajouter d'utiles suppléments à la première édition. La suite du recueil, qui s'arrêtera à l'année 1180, se prépare, conformément au plan proposé par M. Guérard, et adopté par l'Académie en 1847 : environ 35,000 pièces ont déjà été transcrites à Paris, dans les départements et à l'étranger.

On devrait parler ici de l'*Histoire littéraire de la France*, si cet ouvrage ne rentrait pas spécialement dans un autre chapitre du Rapport. C'est donc simplement pour mémoire qu'on rappelle ici le titre d'un ouvrage justement célèbre, dont la congrégation de Saint-Maur avait publié les douze premiers volumes, et que l'Académie a conduit jusqu'au tome XXIV.

Le *Gallia christiana* appartient à la même famille que l'*Histoire*

littéraire. Il avait subi le sort de tous les grands ouvrages d'érudition commencés au xviii^e siècle, et, moins heureux que la plupart des autres, il n'avait pas été mis sur la liste des livres que l'Institut devait achever. Cette déplorable lacune a été comblée dans ces dernières années. M. Hauréau, répondant à un appel de l'Académie des inscriptions, a suivi de point en point le plan sur lequel avaient été rédigés les treize premiers volumes du *Gallia christiana*. En moins de quinze ans, il a mis au jour le tome XIV (*Province ecclésiastique de Tours*), les trois premières livraisons du tome XV (*Province ecclésiastique de Besançon*) et les deux premières livraisons du tome XVI (*Province ecclésiastique de Liège*). Quand les deux ou trois livraisons appartenant à ces deux volumes auront paru, il ne restera plus qu'à écrire l'histoire de la province d'Utrecht et qu'à dresser une table générale, pour avoir entièrement rempli le programme que Denys de Sainte-Marthe avait fait agréer en 1710 à l'assemblée générale du clergé, et pour avoir élevé à notre histoire ecclésiastique un monument que tous les États de l'Europe nous envient.

Un dernier ouvrage d'érudition entrepris sous l'ancien régime, et qu'il était réservé à la seconde moitié du xix^e siècle de voir se terminer, c'est l'*Histoire de l'Université de Paris*. Du Boulay en avait donné, de 1665 à 1673, les six premiers volumes, qui conduisaient le lecteur jusqu'à l'année 1600. Pour mener le récit jusqu'aux derniers jours de l'institution, M. Charles Jourdain a écrit l'histoire du xviii^e et du xix^e siècle, sans s'astreindre aux méthodes suivies par son devancier, et qui toutes ne s'accordaient pas avec les exigences de la critique moderne. Non content de tracer un tableau exact et impartial des événements qui constituent les annales de l'Université de Paris pour les deux derniers siècles, il est revenu sur l'époque antérieure, dans un recueil diplomatique qu'il a intitulé *Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam Universitatis Parisiensis*. Là sont soigneusement analysés, et quelquefois publiés en entier, tous les documents qui touchent à l'histoire des établissements d'instruction publique à Paris, depuis la fin du xii^e siècle jusqu'en

1600, soit que ces documents aient été employés par Du Boulay, soit qu'ils aient échappé aux recherches de ce savant.

On a cru devoir mentionner ici la continuation de *l'Histoire de l'Université*, quoiqu'elle ait été faite par M. Jourdain en son nom personnel; mais il eût été difficile de la séparer des autres travaux du même genre, et d'ailleurs l'Académie des inscriptions l'a en quelque sorte adoptée le jour où elle a fait entrer l'auteur dans son sein.

On ne parle ici que des grands recueils dont la publication est dirigée par l'Académie des inscriptions. L'occasion se présentera de mentionner ailleurs différents travaux qu'elle a publiés, soit dans ses Mémoires, soit dans les Notices et extraits des manuscrits.

Trouvés
du
Comité historique
établi
près du ministère
de
l'instruction
publique.

L'Académie des inscriptions ne pouvait pas à elle seule satisfaire l'avidité curieuse du XIX^e siècle en matière historique. Elle ne pouvait ni devenir le centre des explorations auxquelles tous nos dépôts publics et particuliers devaient être soumis, ni prendre en main toutes les publications que réclamaient les amis de notre histoire. Un Comité spécial, établi près du ministère de l'instruction publique, pouvait seul remplir cette double mission. C'est ce qu'avait compris M. Guizot quand, par un arrêté du 18 juillet 1834, il créa « un Comité chargé de concourir, sous la présidence du ministre, à la direction et à la surveillance des recherches et publications qui devaient être faites sur les documents inédits relatifs à l'histoire de France. » Ce Comité, malgré les nombreuses transformations qu'il a subies, a conservé jusqu'à présent le caractère qui lui avait été assigné par le fondateur. Il a toujours examiné les pièces historiques que les correspondants du ministère ont communiquées à l'administration, et choisi les morceaux dignes de figurer dans la collection des documents inédits. Mais les attributions qu'il avait primitivement reçues ont été singulièrement agrandies par deux ministres, MM. Fortoul et Rouland, qui l'ont chargé de résumer et de centraliser les travaux accomplis dans les départements par toutes les sociétés savantes.

On peut, en quelque sorte, suivre jour par jour les travaux du Comité, depuis l'origine jusqu'à présent, dans les *Bulletins* et les *Revue*s qu'il a fait paraître, et dont l'ensemble forme une trentaine de volumes in-octavo. Il faut y ajouter quatre volumes de *Mélanges*, in-4°, publiés par les soins de M. Champollion-Figeac, et dans lesquels sont insérées les communications d'un grand nombre de correspondants. Laissant de côté la philologie, la littérature, la philosophie, le droit, l'archéologie et les sciences, nous indiquerons en peu de mots le contingent que le Comité a fourni à l'histoire du moyen âge dans la partie de la collection des *Documents inédits* spécialement consacrée aux monuments écrits.

Il faut citer en première ligne les *Éléments de paléographie*, que M. de Wailly a composés pour l'instruction des personnes qui devaient prendre part aux travaux organisés par le Gouvernement en 1834. Ce livre, qui s'annonçait comme un résumé des traités des Bénédictins, n'a pas seulement tenu les promesses du programme : outre le mérite d'avoir éclairci et coordonné des notions souvent fort confuses, l'auteur a celui d'avoir rectifié ses devanciers sur des points essentiels et d'avoir assis sur sa véritable base l'étude des sceaux, qui a pris une si large et si légitime extension.

Un service du même ordre a été rendu par M. Guérard, qui a su montrer l'intérêt de nos anciens cartulaires, et a mis en relief les données qu'ils fournissent sur l'état des terres et des personnes et sur les vicissitudes des institutions civiles et religieuses. Grâce à l'initiative et à l'exemple de cet homme remarquable entre tous par l'étendue de ses connaissances et la solidité de sa critique, les cartulaires ont obtenu une des premières places dans la collection des *Documents inédits*. Treize volumes leur ont été jusqu'à présent affectés, savoir : deux pour Saint-Père de Chartres, un pour Saint-Bertin¹ et pour la Trinité de Rouen, quatre pour Notre-Dame de Paris, deux pour Saint-Victor de Marseille, deux pour Savigny et

¹ Un supplément au cartulaire de Saint-Bertin, préparé par M. Morard, vient d'être publié.

pour Aisnay, un pour Beaulieu en Limousin et un pour Redon en Bretagne. Un quatorzième volume, actuellement sous presse, renfermera les cartulaires de saint Hugues, évêque de Grenoble.

Les cartulaires publiés par M. Guérard et par ses disciples se rapportent exclusivement à des établissements ecclésiastiques, et portent en grande partie sur l'époque carlovingienne et sur les commencements de l'époque capétienne. C'est en passant, et comme au hasard, qu'on y saisit çà et là quelques traces de ces institutions municipales qui ont exercé une si grande influence sur le développement de la civilisation et sur la formation de la société moderne. Le Comité reconnut donc, dès ses premières séances, la nécessité d'un recueil spécial dans lequel viendraient se ranger les principaux actes de toutes nos anciennes communes. Un historien qui par ses travaux antérieurs avait acquis une immense popularité, M. Augustin Thierry, voulut bien accepter la direction de l'entreprise; il traça les grandes lignes de l'édifice qu'il s'agissait de construire, désigna les pièces qu'il fallait exhumer des archives et annonça l'emploi qu'il se proposait d'en faire. Le zèle enthousiaste du directeur se communiqua aux auxiliaires qu'il rencontra sur tous les points de la France, et rien n'est comparable à l'activité avec laquelle, pendant plus de dix ans, les savants recherchèrent, analysèrent et transcrivirent les documents réclamés par M. Augustin Thierry. Le public ne jouit pas malheureusement de tous les résultats de cet immense travail. On n'a encore publié que trois volumes relatifs à la ville d'Amiens et à l'Amiénois; un quatrième, qui est aujourd'hui sous presse, renfermera les chartes d'Abbeville et des petites communes du Ponthieu. Mais nous avons déjà un remarquable résumé de notre histoire municipale dans les introductions que M. Thierry a jointes à ses deux premiers volumes, et qui ne seront pas ses moindres titres de gloire.

C'est aussi le désir de connaître à fond les institutions d'une de nos plus vieilles cités, qui a décidé M. Varin à former la compilation qu'il a intitulée *Archives administratives et législatives de la ville*

de Reims, et à laquelle on ne peut reprocher que son extrême étendue.

Divers documents administratifs et judiciaires, dans lesquels se reflète si merveilleusement la vie de nos pères, ont fourni au Comité des travaux historiques la matière de publications non moins utiles et non moins curieuses que les cartulaires et les actes municipaux : tels sont, par ordre de dates, les *Olim*, dans lesquels on suit les progrès de l'autorité royale, en même temps qu'on assiste à toutes les sessions du parlement depuis le milieu du xiii^e siècle jusqu'au règne de Philippe le Loug; le livre d'Étienne Boileau, véritable code de police industrielle et commerciale que la ville de Paris considère à bon droit comme un de ses plus précieux monuments; le rôle de la taille levée à Paris sous Philippe le Bel; les actes du procès des templiers; les procès-verbaux du conseil de régence de Charles VIII, et le journal des États généraux de Tours en 1484.

Les rapports de la France avec les pays étrangers ne pouvaient pas être négligés; mais les documents relatifs à cet ordre de faits sont assez rares pour le moyen âge, et nous n'avons à mentionner ici que le recueil des privilèges accordés à la couronne de France par les souverains pontifes, les extraits des archives de Florence qui remontent au xiv^e siècle, et un choix fait parmi les copies que Bréquigny avait rapportées d'Angleterre.

Les anciennes chroniques ont de bonne heure attiré l'attention des érudits qui mettaient en lumière les monuments originaux de notre histoire. La mine qu'ils ont fouillée avec tant de persévérance n'était cependant pas épuisée, et la collection des *Documents inédits* s'est enrichie de cinq chroniques qu'il importait de ne pas laisser dans l'ombre : la *Chronique des ducs de Normandie*, par Benoît, indispensable complément du *Roman de Rou*; l'*Histoire de la croisade contre les Albigeois*; l'*Histoire de la guerre de Navarre* sous le règne de Philippe le Hardi; la *Chronique en vers de Bertrand du Guesclin*, et la *Chronique du règne de Charles VI*, par un religieux de Saint-Denis.

Les rapports que le Gouvernement a établis entre le Comité et les sociétés savantes des départements ont donné naissance à deux nouveaux genres de publications : un recueil de mémoires que divers savants ont lus dans les réunions annuelles de la Sorbonne, et, ce qui est plus important, une collection de dictionnaires topographiques, dont l'ensemble finira par nous donner la nomenclature ancienne et moderne de tous les lieux habités de la France. Six de ces dictionnaires ont déjà paru; deux sont à la veille d'être distribués, et la copie d'une dizaine est déposée dans les cartons du ministère.

École
des chartes.

Pour assurer le succès des entreprises qui viennent d'être rappelées, il fallait qu'à Paris et dans les départements nos bibliothèques et nos archives fussent mises en ordre et pourvues d'inventaires. Il fallait, avant tout, former des jeunes gens au déchiffrement, à l'intelligence et à la critique des textes que nous a laissés le moyen âge. De là les développements qu'a pris, surtout depuis 1847, l'École des chartes. Le nombre des chaires a été augmenté, les programmes de l'enseignement se sont étendus, des facilités nouvelles ont été données aux élèves pour s'habituer aux travaux d'érudition et se préparer au classement et à la conservation des dépôts publics. Les résultats ont justifié les espérances que le Gouvernement avait fondées sur cette institution. Les cours de l'École des chartes ont fait refleurir en France l'étude de la paléographie et de la diplomatique; ils ont inspiré des recherches nouvelles et approfondies sur les points les plus obscurs de notre histoire. Ils ont été le germe d'excellentes dissertations, dont beaucoup sont réunies dans le recueil intitulé *Bibliothèque de l'École des chartes*, et de plusieurs ouvrages considérables qui seront cités dans différents paragraphes de ce rapport.

Les Archives.

C'est surtout dans le service des Archives que l'École des chartes a fourni le moyen d'apporter de notables améliorations. A cet égard, les progrès accomplis depuis une vingtaine d'années sont vraiment dignes de fixer quelques instants l'attention.

L'ouvrage de M. Bordier, intitulé *Les Archives de la France*, a fait connaître, au moins d'une façon sommaire, l'origine et la composition de toutes les séries contenues dans les Archives de l'empire. De grandes publications ont été entreprises pour mettre à la portée des savants chacun des documents contenus dans les séries les plus anciennes et les plus précieuses de cet immense dépôt. Sous l'administration de M. Letronne, la plupart des papyrus mérovingiens ont été reproduits en *fac-simile*; sous celle de M. le marquis de Laborde, de zélés archivistes ont inventorié, dans les moindres détails, plusieurs portions de la section historique, de la section domaniale et de la section judiciaire¹.

M. Teulet a donné l'exemple, en classant par ordre chronologique les documents contenus dans les cartons du Trésor des chartes, et en publiant, ou du moins en analysant chacun de ces documents, de manière à former un véritable cartulaire de la couronne de France, principalement du ^x^e au ^{xiv}^e siècle; la mort l'a frappé au moment où il terminait son second volume, qui va jusqu'au milieu du règne de saint Louis. On continue ce beau recueil, qui, comparable à celui de Rymer pour l'abondance et la variété des matières, lui est bien supérieur par la correction du texte et par l'exactitude de la chronologie.

M. Jules Tardif, qu'une thèse sur les notes tyroniennes a placé au premier rang des paléographes, a été chargé du catalogue de la série connue sous la dénomination de *Monuments historiques* ou *Cartons des rois*. Dans le volume qu'il a composé, on remarque principalement des diplômes mérovingiens et carlovingiens, la plupart connus depuis longtemps, mais qu'il n'était pas superflu de revoir sur les originaux.

M. Huillard-Bréholles a pris pour sujet de travail les titres de la maison de Bourbon, qui intéressent plusieurs grandes provinces

¹ On annonce aussi la prochaine publication d'un inventaire général dans lequel seront sommairement passés en revue tous

les fonds dont se composent les Archives de l'Empire.

et qui touchent par une foule de points à l'histoire générale de la France, du *xii^e* au commencement du *xvi^e* siècle.

M. Boutaric a commencé un inventaire des actes du parlement, dans lequel il ne s'est pas borné à classer chronologiquement les notices des *Olim*; il y a ajouté beaucoup de pièces recueillies de différents côtés, et qui ont jeté un jour nouveau sur la composition et la compétence de la cour du roi avant le milieu du *xiii^e* siècle. Le premier volume de M. Boutaric contient encore un aperçu général sur les archives du parlement, par M. Grûn, et un essai de restitution d'un registre perdu des *Olim*, par M. Léopold Delisle. Le second volume, qui vient de paraître, s'arrête à l'année 1328 et renferme l'analyse de plusieurs milliers d'arrêts inédits.

Les sceaux des Archives de l'empire, dont le moulage, commencé par feu M. Lallemand, sous la direction de M. de Wailly, a été terminé, ou peu s'en faut, par M. Demay, ont été décrits par M. Douet d'Arcq dans un catalogue qui n'est pas moins utile à l'historien qu'à l'archéologue, et dont les deux premiers volumes sont entre les mains du public. Cette incomparable collection, qui s'accroît de jour en jour par des moulages recueillis dans les départements, ne formera pas la partie la moins curieuse du musée auquel le nom de M. le marquis de Laborde restera attaché¹.

Les archives des départements ont été explorées avec autant de zèle et d'activité que les Archives de l'empire. Ce fut en 1839 que le Gouvernement commença à s'occuper sérieusement de ces précieux dépôts. Des mesures efficaces furent prises pour en assurer la conservation et pour en faire apprécier le contenu. Une commission instituée près du ministère de l'intérieur fit paraître, en 1847, un catalogue des cartulaires qui avaient été reconnus dans les archives de chaque département, et l'année suivante un tableau

¹ Les pièces dont se compose le Musée des Archives de l'Empire sont décrites en détail dans un catalogue raisonné, orné

d'un grand nombre de dessins, dont les premières livraisons ont été récemment publiées.

sommaire des fonds déposés dans ces mêmes archives. Plus récemment, le ministre de l'intérieur a prescrit de rédiger, d'après un plan uniforme¹, des inventaires sommaires qui s'exécutent avec beaucoup d'activité dans toutes les préfectures et dans beaucoup de mairies et d'hôpitaux. L'empressement que la plupart des conseils généraux ont mis à voter les fonds nécessaires pour l'impression des inventaires, montre que l'intérêt des anciennes archives est universellement compris de nos jours.

Des archives passons aux bibliothèques, en commençant par le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Le nombre des documents que peuvent y consulter les amis de notre histoire s'y est considérablement accru depuis une vingtaine d'années, moins par suite des acquisitions, qui de jour en jour deviennent plus difficiles, que par suite des classements nouveaux qui ont mis en lumière des milliers de pièces jusqu'alors laissées de côté. En même temps se préparent des catalogues ou des inventaires dont le public apprécie déjà l'utilité. Les manuscrits français de l'ancien fonds, que M. P. Paris avait commencé à analyser, sont l'objet d'un nouveau catalogue qui est imprimé jusqu'au n° 3040, et les manuscrits latins entrés à la Bibliothèque depuis l'impression du catalogue de 1740 sont enregistrés dans un inventaire dont la *Bibliothèque de l'École des chartes* a publié plusieurs parties.

Les bibliothèques des départements ont aussi attiré la sollicitude du Gouvernement. Un catalogue général des manuscrits qui y sont déposés se publie sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Les trois volumes qui en ont paru font connaître les manuscrits d'Autun, de Laon, d'Alby, de Montpellier, de Troyes, de Saint-Omer, d'Épinal, de Saint-Mihiel et de Schelestadt. Le tome IV, qui est sous presse depuis plusieurs années, contiendra ceux d'Arras et probablement d'Avranches

¹ Ce plan, qui dans l'origine laissait beaucoup à désirer, vient de recevoir des modifications importantes, que récla-

maient depuis longtemps les archivistes les plus compétents.

Les
Bibliothèques.

Plusieurs villes, fières des collections qu'elles possèdent, ont devancé la publication ministérielle, et nous ont donné des catalogues particuliers auxquels l'Europe savante a fait un bon accueil. Tels sont les catalogues de Rennes, par Maillet; d'Angers, par M. Lemarchant; de Chartres; d'Orléans, par Septier; de Bourges, par M. le baron de Girardot; d'Amiens, par M. Garnier; de Douai, par M. Duthilleul; d'Arras, par M. Caron; de Boulogne, par M. Gérard; de Lille et de Cambrai, par M. Leglay¹; de Valenciennes, par M. Mangeart; de Lyon, par Delandine; de Carpentras, par M. Lambert. On ne s'en tient plus à de simples catalogues, et les peintures ou les ornements des manuscrits sont étudiés dans de longues monographies, comme celle de M. Fleury sur les manuscrits de Laon et de Soissons et celle de M. Durieux sur les manuscrits de Cambrai.

Manuscrits
scientifiques.

Les sources de notre histoire ne sont pas seulement dans les dépôts français : souvent il faut les aller découvrir dans les archives et les bibliothèques de l'étranger. Aussi peu d'années se passent-elles sans que des missions soient données à quelques savants, pour rechercher et transcrire les documents dont il nous importe de nous procurer des copies. Les principaux résultats de ces missions, depuis une vingtaine d'années, sont consignés dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires* (1^{re} série, t. I-VI, années 1850-1857; 2^e série, t. I-III, années 1864-1866).

Après avoir passé en revue les moyens employés par le Gouvernement pour encourager et développer chez nous l'étude de l'histoire du moyen âge, il convient de constater ici ce qu'a fait de son côté la société particulière fondée en 1834 sous le titre de « Société de l'histoire de France, pour la publication des documents originaux de l'histoire de France. »

Société
de l'histoire
de
France.

Cette association, que le zèle du secrétaire, M. Jules Desnoyers, et de plusieurs autres membres du bureau, a rendue si florissante,

¹ Un supplément au catalogue des manuscrits de Cambrai a été publié par M. Paul Faber.

a mis au jour : 1° vingt-sept *Annuaire*s, dont la réunion forme un excellent manuel de chronologie appliquée à l'histoire de France; 2° des bulletins périodiques remplis de pièces inédites, de nouvelles littéraires et d'articles bibliographiques; 3° plus de cent beaux volumes in-8°, renfermant les uns les ouvrages de nos anciens historiens, revus sur les manuscrits et accompagnés de notices, de notes, de tables, de sommaires et quelquefois de traduction; les autres de mémoires ou documents qui n'avaient point encore été livrés au public. Pour nous en tenir au moyen âge, citons les œuvres complètes de Grégoire de Tours, par MM. Tarranne, Guadet et Bordier; celles d'Eginhard, par M. Teulet; la *Chronique* de Richer, par M. Guadet; l'*Histoire de l'établissement des Normands en Sicile*, par M. Champollion-Figeac; les *Miracles de saint Benoit*, par M. de Certain; les *Rouleaux des morts*, par M. Delisle; l'*Histoire d'Orderic Vital*, par M. Le Prévost; une *Chronique des ducs de Normandie*, par M. Francisque Michel; les *Chroniques d'Anjou*, par MM. Salmon et Marchegay; *Villehardouin*, par M. P. Paris; la *Vie de saint Louis*, de Le Nain de Tillemont; la *Chronique* de Guillaume de Naugis, par M. Géraud; les *Coutumes* de Philippe de Beaumanoir, par M. Beugnot; la *Chronique des quatre premiers Valois*, par M. Siméon Luce; les *Comptes de l'argenterie* et les *Comptes de l'hôtel*, par M. Douet d'Arcq; la *Chronique* de Monstrelet, par le même; celle de Mathieu d'Escouchy, par M. Du Fresne de Beaucourt; le *Procès de Jeanne d'Arc*, par M. Jules Quicherat; les *Œuvres historiques* de Thomas Basin, par le même; les *Chroniques* de Jean de Wavrin, les *Mémoires* de Pierre de Fenin et ceux de Philippe de Commines, par M^{lle} Dupont.

Il eût été difficile de ne pas présenter en un seul groupe les grandes publications de l'Institut, des ministères, de l'École des chartes et de la Société de l'histoire de France¹. Il reste à passer

¹ Nous aurions dû parler ici de la Société française d'archéologie, fondée et dirigée avec tant de zèle, de dévouement

et de succès, par M. de Caumont, si les travaux de cette association n'avaient point avant tout un caractère archéologique.

en revue des travaux dus pour la plupart à l'initiative des savants de Paris et des départements. Cette partie du rapport sera nécessairement fort incomplète. Un volume ne suffirait pas pour un simple énoncé du titre des livres et mémoires qu'on a imprimés en France depuis vingt-cinq ans, et qui ont, disons-le sans crainte, renouvelé de fond en comble l'étude de notre histoire depuis l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Ici nous devons nous borner au moyen âge et ne mentionner que les travaux qui ont exercé une véritable influence sur le progrès des études historiques, et ceux dont les auteurs ont épuisé les matières qu'ils ont traitées. Encore faudra-t-il souvent nous borner à des exemples qui pourrout à bon droit sembler entachés d'arbitraire. Pour mettre un peu d'ordre dans cette énumération, nous parlerons d'abord des travaux relatifs à l'histoire de France en général (géographie, institutions et annales), puis à l'histoire des provinces, enfin à l'histoire étrangère.

Géographie
de la France.

A aucune époque la curiosité publique ne s'est autant préoccupée qu'aujourd'hui des questions de géographie comparée. Le Comité historique a répondu à un vœu général en entreprenant, avec le concours des sociétés savantes, un relevé complet de tous les noms anciens sous lesquels ont été successivement connues les rivières, les montagnes, les régions et jusqu'aux moindres localités de la France. Un pareil travail soulève un grand nombre de questions, dont beaucoup ont été abordées et plusieurs définitivement résolues par les recherches de MM. Guérard, Le Prévost, Desnoyers, Jacobs, Aug. Bernard, Giraud et Deloche. La connaissance des anciennes formes et des transformations qu'elles ont subies pour arriver jusqu'à nous commence à être le sujet d'études vraiment sérieuses et critiques, qui ne tarderont pas à nous donner des notions précises sur les langues qui ont été anciennement parlées dans notre pays. Les tentatives de MM. Houzé, Quicherat et d'Arbois de Jubainville ont déjà porté leurs fruits, et bientôt on n'entendra plus parler de ces ridicules étymologies qui ne reposaient

ni sur la connaissance des formes primitives, ni sur les principes de la science du langage.

Les institutions de l'époque mérovingienne et de l'époque carlovingienne ont été étudiées à fond par M. Guérard, dans les *Prolégomènes* dont il a enrichi ses éditions du *Polyptyque d'Irminon* et du *Polyptyque de Saint-Remi de Reims*. Le même savant a donné un commentaire lumineux sur un des textes les plus difficiles de la législation de Charlemagne, le capitulaire *de Villis*, qui touche à tant de points de l'économie sociale, politique et domestique des premiers temps du moyen âge.

Institutions
de la France.

L'état de la société sous les deux premières races et les formes administratives qui furent alors en usage sont encore bien mis en lumière dans le volume que M. Pardessus a consacré à la loi saxonique, et dans le recueil général des formules que nous devons à M. de Rozière, recueil déjà fort précieux en lui-même par le soin que l'éditeur a mis à rassembler et à établir les textes, mais dont l'importance sera bientôt doublée par l'introduction et par les tables qui nous sont promises depuis plusieurs années.

L'abondance des renseignements que nous avons à partir du XI^e siècle n'a pas encore permis de traiter l'ensemble des institutions de cette époque; la carrière à parcourir est si vaste, qu'il a fallu et qu'il faudra longtemps encore la partager en petites sections, pour ne pas s'exposer à n'obtenir que des résultats superficiels et provisoires. Plusieurs savants ont étudié un genre d'institutions bien déterminé; d'autres se sont renfermés dans une province, dans une ville ou dans une église.

Il sera question plus loin des travaux de cette seconde espèce. Parmi les autres, nous devons citer ici, en commençant par les maîtres que la mort nous a enlevés, les études sur la condition des personnes et l'état des terres dont M. Guérard a fait précéder le *Cartulaire de Saint-Père*, les considérations du même auteur sur le rôle de l'église au moyen âge (en tête du *Cartulaire de Notre-Dame*), l'*Essai* de M. Augustin Thierry sur la formation et les pro-

grès du tiers état, et le tableau si clair et si complet que le même historien a tracé de l'ancienne France municipale.

M. Boutaric a fait faire un grand pas à l'étude des institutions politiques, administratives et judiciaires du *xiii^e* siècle et du *xiv^e* siècle, par la publication du livre intitulé *La France sous Philippe le Bel*. Cet ouvrage fait connaître dans les détails les plus intimes le gouvernement de la France à une époque qui, tout en appartenant au moyen âge, peut être déjà considérée comme l'aurore des temps modernes. Le même auteur a traité d'après la même méthode les institutions du règne de saint Louis, en prenant pour base de ses études les archives d'Alphonse, comte de Poitiers, qui nous sont parvenues dans un merveilleux état de conservation. Espérons que ce nouvel ouvrage de M. Boutaric, auquel l'Académie des inscriptions a donné un prix, ne tardera pas à être mis au jour.

Parmi les travaux que les institutions religieuses ont inspirés, le livre de M. d'Arbois de Jubainville, *sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes au *xiii^e* et au *xiiii^e* siècle*, et le mémoire de M. Gréa *sur les archidiacres*, se distinguent par la rigueur de la méthode avec laquelle ils ont été composés. Celui de M. d'Arbois est en grande partie rédigé d'après des documents inédits, notamment le cartulaire de Clairvaux. — Les travaux entrepris pour démontrer la haute antiquité des églises de France ont fait découvrir des textes importants, encore bien qu'ils n'aient pas toute la portée qu'on a voulu leur attribuer dans des polémiques trop passionnées pour être impartiales.

Nos anciennes institutions militaires ont été l'objet de deux travaux importants : dans le premier, que nous devons à l'infatigable activité de M. Boutaric, le sujet est traité d'une manière générale et souvent avec des aperçus nouveaux; l'autre est une modeste préface d'une soixantaine de pages, dans laquelle M. l'abbé Lebeurier a complètement analysé l'organisation du ban et de l'arrière-ban. Mentionnons encore les recherches de M. Yanoski sur les anciennes milices bourgeoises de la France.

L'histoire économique de notre système monétaire depuis le xiv^e siècle a été exposée par M. de Wailly, dans deux mémoires aussi remarquables par l'abondance des matériaux employés que par la certitude des résultats acquis. Les tableaux qui remplissent presque en entier le second de ces mémoires donnent le moyen de déterminer la valeur intrinsèque de toutes les sommes énoncées dans les documents français depuis le temps de saint Louis jusqu'à l'établissement du système décimal. Il resterait à fixer le chiffre d'après lequel peut être évalué le pouvoir de l'argent pendant la même période, problème difficile et complexe, dont M. Leber a mis l'importance en relief, sans réussir à trouver une solution satisfaisante.

L'état de l'agriculture, de l'industrie, des arts et du commerce au moyen âge a donné lieu à beaucoup de monographies, dont l'indication se trouvera plus loin au chapitre de l'histoire locale. Comme ayant un caractère général, il faut citer ici les *Recherches* de M. Francisque Michel sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent, livre dans lequel l'auteur a rassemblé et mis en ordre une énorme quantité de textes; *l'Histoire de la soie*, par M. Pariset, qui à une parfaite connaissance des procédés de fabrication joint l'expérience des travaux d'érudition et de critique; enfin les documents que M. le marquis de Laborde avait préparés pour servir de preuves à ses études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le xv^e siècle, et qui, par eux-mêmes et sans commentaires, ont suffi pour faire revivre à nos yeux les splendeurs de la cour des ducs de Bourgogne et des ducs d'Orléans.

L'histoire de France proprement dite, et surtout la critique des sources de l'histoire de France, tiennent une large place dans les grandes collections dont il a été question au commencement de ce rapport. Il reste cependant à mentionner ici plusieurs publications particulières dans lesquelles sont consignés des résultats nouveaux et définitifs.

M. Rabanis a fait justice des théories qui avaient pour base la fameuse charte d'Alaon.

Annales
de la France.

M. Olleris, à qui nous devons une édition complète des œuvres de Gerbert, a fait comprendre le rôle que cet illustre prélat a joué dans le monde religieux, politique et littéraire, à la fin du ^x^e siècle et au commencement du ^x^e.

M. Léopold Delisle, dans son *Catalogue des actes de Philippe Auguste*, a classé et analysé plus de deux mille pièces, la plupart inédites, sur lesquelles se trouve solidement établie la chronologie d'un des plus grands règnes de notre histoire.

M. Paul Meyer a expliqué les contradictions qu'on rencontre dans une des principales relations des guerres religieuses du commencement du ^{xiii}^e siècle. Contrairement à l'opinion de Fauriel, il a démontré que la chanson de la croisade albigeoise a été composée par deux auteurs, et qu'à la différence des sentiments dont chaque partie est animée correspond une différence non moins visible dans la versification et dans la langue. C'était ce qu'avait déjà entrevu M. Guibal, sans avoir pu l'établir par des raisons philologiques qui sont maintenant hors de toute discussion.

On doit au même savant la découverte d'un texte important pour l'histoire de saint Louis et de Philippe le Hardi, la *Chronique* de Prinat, dont nous avons parlé plus haut.

Un autre progrès non moins notable dans l'étude des sources de l'histoire de saint Louis s'est récemment accompli sous nos yeux. Il a porté, non pas sur un ouvrage jusqu'alors oublié dans les manuscrits, mais sur une des compositions du moyen âge qui depuis longtemps jouit à bon droit d'une immense popularité. Jusqu'an milieu du ^{xviii}^e siècle, l'*Histoire de saint Louis*, par le sire de Joinville, n'était connue que par des éditions tout à fait défectueuses. Ce fut seulement en 1761 que le véritable texte de cette histoire fut publié d'après un manuscrit du ^{xiv}^e siècle, récemment entré à la Bibliothèque du roi. Ce même manuscrit a servi de base à toutes les réimpressions de Joinville qui ont été faites en France depuis un siècle. Les éditeurs l'ont suivi avec une aveugle confiance, et ont à peine cité en passant un autre manuscrit que Sainte-Palaye

avait acheté à Lucques, en 1744, pour la Bibliothèque du roi. Le dédain des éditeurs pour cet autre exemplaire s'explique assez facilement : le manuscrit de Lucques est incomplet et porte à chaque page les traces d'un remaniement opéré au xvi^e siècle. Quand M. de Wailly s'occupait à rapprocher du français moderne la langue de Joinville, il eut plusieurs fois l'occasion de remarquer que le manuscrit de Lucques offrait des leçons préférables à celles du manuscrit du xiv^e siècle. Il poursuivit ses vérifications avec d'autant plus de zèle qu'un amateur de Reims, feu M. Brissart-Binet, lui avait communiqué un manuscrit du xvi^e siècle, renfermant sans lacune le même texte que le manuscrit de Lucques. La collation attentive des trois exemplaires donna des résultats aussi précieux qu'inattendus. M. de Wailly constata que le manuscrit du xiv^e siècle est une copie altérée et rajeunie du texte offert, en 1309, à Louis le Hutin, tandis que le manuscrit de Lucques et celui de M. Brissart-Binet renferment un remaniement du texte primitif conservé au château de Joinville, remaniement dans lequel on peut encore saisir beaucoup de traits originaux qui ont disparu sous la plume du copiste du xiv^e siècle. C'est ainsi que le nouvel éditeur a pu rétablir dans leur pureté première beaucoup de passages de l'*Histoire de saint Louis*, et restituer des mots et même des membres de phrase qui manquaient dans toutes les éditions antérieures.

Nous sommes bien moins avancés pour l'histoire du xiv^e siècle que pour celle du xiii^e. Ce n'est pas qu'elle n'ait été, depuis quelques années, l'objet de découvertes intéressantes : ainsi M. Paul Meyer a comblé une lacune regrettable en signalant un manuscrit de la bibliothèque de Châlons qui renferme la *Chronique* de Jean le Bel; mais nous attendons toujours une édition critique du plus grand chroniqueur de cette époque. Espérons que la Société de l'histoire de France ne tardera pas à nous donner un bon texte de Froissart¹, et que M. Lacabane produira au grand jour les docu-

¹ La Société de l'histoire de France a chargé M. Luce de préparer une édition

de Froissart, dont le premier volume paraîtra certainement en 1868.

ments officiels qu'il réunit depuis si longtemps pour fixer la chronologie des événements de la première période de la guerre de cent ans et pour montrer la part qui revient à l'imagination dans les récits du plus célèbre de nos chroniqueurs. Plusieurs dissertations de M. Lacabane, insérées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la thèse de M. Siméon Luce sur la Jacquerie, les recherches de M. Léopold Delisle sur la trahison de Godefroi de Harcourt et le mémoire de M. Bertrand sur les campagnes du comte de Derby, peuvent déjà donner une idée des immenses ressources que les anciennes pièces d'archives fourniront pour éclairer les annales de la France au *xiv^e* siècle. Des documents d'une certaine étendue se rapportant à la même période ont été publiés pour la première fois dans ces dernières années : les pièces sur la captivité du roi Jean, recueillies par M. le duc d'Aumale; le procès-verbal de la délivrance des places du Poitou, de la Saintonge, de l'Angoumois, du Limousin, du Périgord, du Quercy et du Rouergue, qui furent cédées à Édouard III en vertu du traité de Brétigny, tiré d'un manuscrit du Musée britannique par M. Bardonnnet; le compte des aides levées en 1369 et 1370 dans la vicomté et le diocèse de Paris, publié avec une savante introduction par M. Dessales, pour la Société des bibliophiles français; le premier registre criminel du Châtelet, publié pour la même Société par M. Duplès-Agier.

Plusieurs savants ont rivalisé de zèle pour étudier le *xv^e* siècle, et en particulier les règnes de Charles VII et de Louis XI. Les travaux de M. Quicherat, de M. Vallet de Viriville, de M. du Fresnoy de Beaucourt et de M^{lle} Dupont, ont projeté une lumière nouvelle sur les derniers temps du moyen âge français. Le premier de ces savants a eu la gloire de réunir et d'interpréter tous les témoignages contemporains qui nous sont parvenus sur la mission de Jeanne d'Arc, témoignages que M. Wallon a mis en œuvre avec autant de critique que d'éloquence.

Les croisades sont à bon droit considérées comme une partie essentielle de notre histoire. De là l'entraînement avec lequel tant

de nos compatriotes se portent vers l'histoire des guerres saintes et des établissements formés par les croisés en Orient. Nous avons déjà parlé de la grande collection entreprise par l'Académie des inscriptions. Il faut y joindre un mémoire de M. le comte Beugnot sur le régime des terres dans les principautés de la Syrie; l'*Histoire de Chypre sous la domination des Lusignans*, par M. de Mas-Latrie: une classification méthodique des continuateurs de Guillaume de Tyr, par le même savant; le *Cartulaire du Saint-Sépulchre de Jérusalem*, par M. de Rozière; les *Recherches* de M. Paul Riant *sur les rapports des Scandinaves avec la Terre sainte*; la thèse du même auteur sur le poème de Haimar le Moine, et enfin l'édition des *Lignages d'outre-mer* de Du Cange que M. Guillaume Rey achève en ce moment pour le ministère de l'instruction publique.

Le mouvement historique dont nous essayons d'indiquer la portée s'est manifesté par les efforts qui ont été tentés, sur presque tous les points du territoire, pour arracher à l'oubli les souvenirs qui constituent l'histoire des provinces, des diocèses, des villes, des châteaux, des abbayes, des églises et des moindres villages. C'est ici que notre tâche devient difficile; au milieu d'un très-grand nombre d'ouvrages, nous devons choisir ceux qui se distinguent par la profondeur des recherches, la sûreté des méthodes et l'importance des résultats.

Histoire locale.

La ville de Paris ne recule devant aucun sacrifice pour bien faire connaître son passé : elle a inauguré la série de volumes dont elle a décidé la publication par le travail de M. Berty sur la topographie de chacun des anciens quartiers. M. Berty, qui était aussi bon paléographe qu'habile architecte, a refait, d'après l'examen des lieux et encore plus d'après l'étude des textes, le plan de l'ancien Paris, rue par rue et maison par maison. Le volume qu'il a fait paraître en 1866 renferme le commencement d'une histoire détaillée des quartiers du Louvre et des Tuileries. La mort si re-

Paris.

grettable de l'auteur n'arrêtera pas la publication de cette gigantesque monographie¹.

L'ouvrage que l'abbé Lebeuf avait composé au siècle dernier sur la ville et le diocèse de Paris a conservé toute sa valeur. Le libraire Durand en a entrepris une seconde édition, à laquelle les notes additionnelles de M. Cocheris ajouteront de l'intérêt. Les trois premiers volumes ont paru en 1863, en 1865 et en 1867. — La munificence de M. le duc de Luynes a fourni à la Société archéologique de Rambouillet le moyen de publier plusieurs volumes de documents, qui peuvent soutenir la comparaison avec les meilleurs volumes de la collection publiée par le ministère de l'instruction publique : les *Chartes du prieuré de Moulineux et de la châtellenie de Poigny*, par M. Moutié; le *Cartulaire des Vaux-de-Cernay*, par MM. Merlet et Moutié, et le *Cartulaire de Notre-Dame de la Roche*, par M. Moutié.

Picardie.

La Société des antiquaires de Picardie a travaillé sans relâche à perfectionner l'histoire de la province qu'elle a prise pour sujet de ses recherches. On lui doit, entre autres publications utiles, l'*Introduction* de D. Grenier à l'*histoire de Picardie*, le *Recueil des anciennes coutumes du bailliage d'Amiens*, par M. Bouthors; la *Collection des chartes des comtes de Beaumont-sur-Oise*, par M. Douet d'Arcq, le *Cartulaire d'Ourscamp*, par M. Peigné-Delacourt; un *Catalogue des manuscrits de Paris relatifs à la Picardie*, par M. Cocheris.

A côté des publications de la Société des antiquaires de Picardie peuvent prendre place les ouvrages de M. Dusevel sur Amiens, de M. Louandre sur Abbeville, de M. Grave sur les différents cantons du département de l'Oise, de M. Desjardins sur la cathé-

¹ En dehors de la Topographie du Vieux Paris, l'Administration municipale est à la veille de faire paraître : 1° le premier volume d'un *Recueil des Historiens originaires de la ville de Paris*, préparé par M. Le Roux de Lincy et par M. Tisserant;

2° les *Recherches* de M. Franklin sur les bibliothèques des couvents et des collèges de Paris. Elle a fait mettre sous presse depuis plusieurs mois l'*Histoire du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, par M. Léopold Delisle.

drale de Beauvais, de M. de Beauvillé sur Montdidier, de M. Melleville sur Laon et sur les communes du département de l'Aisne, de M. Prioux sur Saint-Yved de Braine et de M. Gomart sur Saint-Quentin.

M. Tailliar a étudié les institutions municipales de la plupart des villes du Nord. M. Leglay a fait connaître les principaux fonds d'archives, au classement desquels il a consacré tant d'années de sa vie laborieuse. M. de Conssemaker a analysé les chartes des anciens établissements compris dans le territoire actuel de l'arrondissement de Dunkerque, et a fait publier par la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille l'inventaire détaillé de la partie des archives de la chambre des comptes de Lille antérieure à l'année 1270. M. Guesmon a formé un cartulaire municipal d'Arras, qui n'attend plus qu'une introduction et des notes pour être livré au monde savant. M. de Godefroy nous a donné une édition critique de la *Chronique* de Lambert d'Ardres.

Flandre, Artois
et
Roubaix.

La Société des antiquaires de Normandie, qui donna il y a bientôt cinquante ans le signal de la renaissance des études historiques et archéologiques en province, s'est toujours maintenue au rang que lui avait assuré dans l'origine la collaboration de MM. de Gerville, Le Prévost, de Caumont et Deville. En dehors des nombreuses dissertations qu'elle a publiées sur l'histoire, les institutions et les monuments de la province, elle a mis au jour des documents fort étendus et fort importants sur les sources de l'histoire du moyen âge. Pour le x^e et le x^e siècle, elle a provoqué des recherches approfondies sur l'ouvrage de Dudon de Saint-Quentin, recherches qui ont abouti à un excellent travail publié en 1865 dans le tome XXIII des *Mémoires* de la Société. Ce travail, qui a pour auteur M. Jules Lair, comprend un bon texte de Dudon, établi sur les meilleurs manuscrits de France et d'Angleterre, et une longue et substantielle dissertation sur la vie et les travaux de l'historien, sur le degré de confiance qui doit lui être accordé, sur l'état de la Normandie dans les temps qui ont précédé et suivi

Normandie.

l'établissement de Rollon. Pour le ^{xii}^e siècle, la Société des antiquaires a réimprimé, d'après Stapleton et Duffus-Hardy, des documents qui permettent d'étudier en détail l'administration des derniers ducs indépendants; elle y a joint un fragment considérable du rôle de l'Échiquier de 1184, découvert en 1851 aux Archives de l'empire. La suite naturelle de ces documents est un recueil d'environ douze cents pièces, intitulé *Cartulaire normand de Philippe Auguste, Louis VIII, saint Louis et Philippe le Hardi*, qui remplit la deuxième partie du tome XVI, et dans lequel on suit pas à pas les actes de l'autorité royale en Normandie pendant les quatre-vingts années qui s'écoulèrent après la réunion de cette province à la couronne. — La Société des antiquaires a accordé une attention particulière à cette période du ^{xv}^e siècle pendant laquelle le duché de Normandie fut soumis à peu près complètement à la domination anglaise. Elle a recueilli avec une louable persévérance les actes du gouvernement des rois Henri V et Henri VI, tels que les rôles de chancellerie publiés une première fois par Duffus-Hardy, les rôles du même genre dont Bréquigny a rapporté de Londres une copie à peu près complète, et des documents possédés par la Bibliothèque impériale, dans lesquels sont enregistrés les noms des seigneurs qui se laissèrent dépouiller de leurs fiefs plutôt que de reconnaître la domination de l'étranger.

Plusieurs compagnies normandes, marchant sur les traces de la Société des antiquaires, ont publié, soit dans leurs recueils ordinaires, soit séparément, des collections de pièces ou des ouvrages de longue haleine, qui font un égal honneur aux auteurs et aux associations qui les ont fait imprimer sous leurs auspices. C'est ainsi que nous sommes redevables à l'Académie de Rouen de l'*Histoire du commerce maritime de Rouen*, par M. de Fréville; à la Société du département de la Manche, d'un commencement d'édition des *Mémoires* de Toustain de Billy sur l'*Histoire des villes du Cotentin*; à la Société libre de l'Eure, des *Études* de M. Léopold Delisle sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture

en Normandie au moyen âge; du complément que M. Charles de Beaurepaire a ajouté au précédent ouvrage sous le titre trop inodeste de *Notes et documents concernant l'état des campagnes de la haute Normandie dans les derniers temps du moyen âge*; des recherches du même auteur sur la vicomté de l'eau de Rouen et sur les États de Normandie pendant la domination anglaise; des notes que M. Le Prévoist avait réunies sur la topographie et l'histoire des communes du département de l'Eure.

En dehors des publications faites aux frais des sociétés savantes de Normandie, nous aurions à citer beaucoup d'ouvrages recommandables à divers titres, et, pour nous borner à un petit nombre d'exemples, le *Manuel du bibliographe normand*, par M. Frère; le *Journal des visites d'Eudes Rigaud*, par M. Bonnin; le recueil des *Jugements de l'Échiquier de Normandie au XIII^e siècle*, par M. Léopold Delisle; l'*Histoire du siège de Rouen en 1418 et 1419*, par M. Puiseux; l'*Histoire du Mont-aux-Malades*, par M. l'abbé Langlois; l'*Histoire d'Aumale*, par M. Semichon; le *Cartulaire de Bonport*, par M. Andrieux; les *Notices* de M. l'abbé Lebeurier sur plusieurs localités du département de l'Eure; l'*Histoire du Danville*, par M. Ange Petit; la *Statistique monumentale du Calvados*, par M. de Caumont; les mémoires de M. Jules Lair sur les origines de l'église de Bayeux; l'*Histoire de Flers*, par M. le comte de La Ferrière; les livres de M. Le Héricher et de M. l'abbé Desroches sur le Mont-Saint-Michel et l'Avrauchin; la *Revue monumentale de l'arrondissement de Coutances*, par M. Renault; l'*Histoire de Carentan*, par M. de Pontaumont, et l'*Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur*, par M. Léopold Delisle.

L'Association bretonne a exercé la plus salutaire influence sur l'avenir des études historiques et archéologiques dans les cinq départements de l'ancienne Bretagne. C'est à M. Arthur de la Borderie, secrétaire de cette association, que revient surtout l'honneur d'avoir rétabli sur sa véritable base l'histoire des origines bretonnes, si déplorablement faussée au XVIII^e siècle par les théories de Dom

Bretonne.

Morice. Ont encore bien mérité de leur province : M. Aurélien de Courson, éditeur du *Cartulaire de Redon*; MM. Anatole de Barthélemy et Geslin de Bourgogne, auteurs d'un ouvrage très-considérable sur les établissements ecclésiastiques du diocèse de Saint-Brieuc, et M. Ropartz, qui a étudié d'après les archives de Guin-gamp les commencements de la vie municipale en Bretagne.

Maine, Anjou
et
Touraine.

Dans le Maine, nous trouvons à signaler la *Géographie ancienne du diocèse du Mans* par M. Cauvin, l'*Histoire de l'Église du Mans* par D. Piolin, et l'édition encore inachevée du *Livre blanc* de la même église; dans l'Anjou, les travaux de M. Marchegay, qui ont renouvelé l'histoire de cette province au moyen âge, et l'*Inventaire des archives de la mairie d'Angers*, par M. Célestin Port; dans la Touraine, le recueil de *Chroniques* formé par M. Salmon pour la Société archéologique de Touraine, qui en peu d'années s'est fait une place parmi les sociétés provinciales les mieux dirigées; le *Cartulaire de Cormery* et l'*Obituaire de la cathédrale de Tours*, par M. l'abbé Bourassé; le *Livre des serfs de Marmontier*, par MM. Salmon et Grandmaison; l'inventaire d'une partie considérable de la collection de D. Housseau par M. Mabilie, et deux autres ouvrages du même savant : la restitution de la *Pancarte noire de Saint-Martin* et la *Notice sur les divisions territoriales de la Touraine*. — Le Blésois et le Vendômois ont trouvé d'habiles historiens dans M. de la Saussaye et M. de Pétigny.

Orléanais.

Les savants de l'Orléanais ont constitué, comme ceux de la Touraine, une association dont les travaux ont été éminemment fructueux pour l'avancement de l'histoire locale. Tels sont : le recueil formé par M. Merlet des lettres adressées à la ville de Chartres par les rois et autres hauts personnages du royaume de 1296 à 1715; les recherches de M. Bimbenet sur les anciennes juridictions d'Orléans; le mémoire de M. Mantellier sur la valeur des denrées, de marchandises et des salaires à Orléans depuis le xiv^e siècle; l'ouvrage encore inachevé du même auteur sur la compagnie des marchands fréquentant la Loire, et enfin son histoire du siège d'Or-

léans, dont une seconde édition, enrichie de pièces nouvelles, a été tout récemment imprimée.

Chartres, qui se trouvait d'abord compris dans le ressort de la Société archéologique de l'Orléanais, a voulu fonder dans ses murs une société indépendante, et c'était une ambition bien légitime, comme l'a montré d'une manière éclatante la publication du *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, si bien conduite par MM. Eugène de Lépinos et Lucien Merlet. Le premier de ces auteurs s'est encore fait connaître par une excellente *Histoire de la ville de Chartres*; le second, par une dissertation sur la fausseté d'une partie des chartes de l'abbaye de Thiron, par un *Catalogue historique des seigneurs de Châteauneuf en Thimerais* et par beaucoup d'autres ouvrages dont plusieurs sont indiqués dans différentes divisions de ce rapport.

Pays chartrains.

L'*Histoire du Berry* par M. de Raynal est un de ces livres solides qui ont pris de nos jours et qui garderont dans les bibliothèques une place honorable, à côté des publications du même genre entreprises au xvi^e siècle par les Bénédictins. Plusieurs points de l'histoire du bas Berry ont été traités d'après des documents nouveaux dans les dissertations que M. Desplanque a composées pendant son passage aux archives du département de l'Indre.

Berry.

Le Bourbonnais a, lui aussi, trouvé son historien dans M. Chazand, qui a reconstitué le *Cartulaire de la Chapelle-Aude*, et qui a fait justice des fables répandues depuis un siècle et demi sur les origines de l'ancienne maison de Bourbon.

Bourbonnais.

L'histoire d'Auvergne, du ix^e au xii^e siècle, se trouve en grande partie dans les *Cartulaires de Saint-Julien de Brioude* et de *Souxilanges*, que M. Doniol a publiés sous les auspices de l'Académie de Clermont. Il reste à faire sur ces deux précieux recueils un travail critique, dont la nécessité est complètement démontrée par un travail de M. Alexandre Bruel, inséré en 1866 dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

Auvergne.

Limousin.

L'ancienne topographie du Limousin a été étudiée par M. De-loche, dans son édition du *Cartulaire de Beaulieu* et dans un mémoire étendu que l'Académie des inscriptions a admis dans son *Recueil des savants étrangers*.

Poitou
et
Saintonge.

La Société des antiquaires de l'Ouest a donné une excellente direction aux travaux historiques et archéologiques dans le Poitou et dans les petites provinces qui se rattachent au Poitou. Elle a consacré trois beaux volumes à des collections diplomatiques de premier ordre : un, au catalogue chronologique des chartes rassemblées par D. Fouteneau, et deux au *Cartulaire de Saint-Hilaire de Poitiers* préparé par M. Redet. L'exemple parti de Poitiers a été suivi dans plusieurs autres villes : la Société de la Rochelle, sur la proposition de M. l'abbé Cholet, a pris sous son patronage la publication du *Cartulaire de Baigne*, que la mort de l'éditeur n'empêchera pas de paraître dans un assez bref délai. La Société de la Charente a réparé un oubli des savants du xvi^e et du xvii^e siècle en mettant en lumière la *Chronique de l'abbaye de la Couronne*, monument précieux de l'histoire monastique du xi^e et du xii^e siècle. On ne saurait passer sous silence plusieurs monographies importantes dont s'est enrichie, depuis une vingtaine d'années, la bibliographie du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge et de l'Angoumois : l'*Histoire de Châtelleraunt*, par M. l'abbé Lalanne ; celles de Parthenay et de Bressuire, par M. Ledain, et la biographie de Gérard, évêque d'Angoulême, par M. l'abbé Maratu.

Guienne
et
Gascogne.

Les sources de l'histoire de la Guienne sont l'objet des travaux les plus recommandables dans le sein de la Société des archives de la Gironde. M. Francisque Michel, qui n'a pas rendu moins de services à l'histoire qu'à la littérature du moyen âge, a tracé de l'ancien commerce de Bordeaux un tableau dans lequel la critique louera sans réserve l'abondance des renseignements que l'auteur a recueillis en France et à l'étranger, et la clarté avec laquelle il les a mis en œuvre. Nous devons à M. Delpit l'analyse d'un cartulaire du duché de Guyenne, conservée à la bibliothèque de Wol-

fenbüttel; à M. Jules Balasque des études historiques sur la ville de Bayonne, et à M. d'Auriac une *Histoire de la cathédrale et des évêques d'Alby*, jusqu'à la fin du xiii^e siècle.

Le goût de l'histoire est loin de s'éteindre dans la province qui a inspiré à D. Vaissète le grand ouvrage que l'on s'accorde à regarder comme un des chefs-d'œuvre de l'érudition bénédictine, et dont M. Dulaurier et M. Mabille, secondés par plusieurs savants du Midi, vont nous donner une nouvelle édition, considérablement augmentée. C'est surtout à Montpellier qu'on travaille à combler les lacunes que présente encore l'histoire du Languedoc. Une Société archéologique s'est formée dans cette ville pour mettre en lumière ce que les Bénédictins avaient négligé : elle a fait un acte de justice en chargeant M. Thomas d'exposer en détail ce qu'avaient accompli D. Vaissète et ses collaborateurs, les suppléments qu'ils se proposaient d'ajouter à leur premier travail et les ressources de tout genre qui leur furent offertes par les États de la province. Indépendamment d'un grand nombre d'excellentes dissertations, la Société archéologique a publié deux documents considérables : les *Contumes de Perpignan* et le petit *Thalamus* de Montpellier, recueil inappréciable de renseignements sur les institutions municipales. C'est à la même société qu'appartiennent plus ou moins directement les travaux que M. Germain a consacrés à sa patrie adoptive, et dont les deux principaux, l'*Histoire de la commune de Montpellier* et l'*Histoire du commerce de Montpellier*, sont des modèles de méthode, de critique et de goût. Les recherches de M. Célestin Port sur le commerce de Narbonne et les immenses compilations de M. Mahul sur les communes de l'arrondissement et du diocèse de Carcassonne sont aussi des livres estimables dans lesquels sont réunis beaucoup de renseignements utiles, puisés aux meilleures sources.

M. Blancard, l'archiviste des Bouches-du-Rhône, prépare sur l'histoire de la Provence d'importantes publications, qui seront accueillies par les savants avec le même empressement que le re-

Languedoc.

Provence.

cueil sigillographique composé par le même auteur en 1860. Mais, depuis un certain nombre d'années, ce pays n'a guère produit d'ouvrages historiques qui répondent aux exigences de la science moderne. Citons toutefois les travaux de M. Éd. Laplane sur la ville de Sisteron, l'*Essai* de M. Guichard sur le comitat de Digne, et le *Cartulaire municipal de Saint-Maximin*, publié par M. Rostan, aux frais de M. le duc de Luynes.

Dauphiné.

Une plus grande activité historique a régné dans le Dauphiné que dans la Provence. M. de Terrebasse y a donné l'exemple de la patience dans les recherches et de la sagacité dans l'explication des textes. M. Guiffrey a exposé pour la première fois, d'après tous les témoignages contemporains, les circonstances dans lesquelles s'est opérée au *xiv^e* siècle la réunion du Dauphiné au royaume de France¹.

A Grenoble, l'Académie delphinale a profité du zèle de M. le comte Charles de Monteynard et de M. l'abbé Auvergne pour imprimer le *Cartulaire du monastère de Domène* et les *Chartes du prieuré de Cornillon et de la chartreuse d'Écouge*. La ville de Romans a donné lieu à la publication de deux bons ouvrages : celui de M. Giraud, dans lequel se trouve compris l'un des plus curieux cartulaires du midi, et celui de M. le docteur Ulysse Chevalier sur des institutions charitables dont plusieurs remontent au *xii^e* siècle. A Valence s'est récemment formée une société qui a déjà commencé l'impression des nombreuses pièces inédites que M. l'abbé Chevalier a rassemblées à Paris et dans la province sur l'histoire du Dauphiné. Tous ces travaux, réunis aux *Cartulaires de saint Hugues de Grenoble*, que M. Marion termine en ce moment, forment un ensemble de documents dont le Dauphiné a droit de s'enorgueillir.

Lyonnais, Forez
et
Bressolaîn.

Nous sommes redevables à M. Aug. Bernard de recherches les plus approfondies et les plus méthodiques sur l'histoire des petits

¹ Le mémoire de M. Guiffrey, qui a été présenté comme thèse à l'École des chartes,

et auquel l'Académie des inscriptions a accordé une médaille, est encore inédit.

pays que renfermait le diocèse de Lyon. C'est surtout dans son édition des *Cartulaires de Savigny et d'Ainay* qu'il a consigné le résultat de ses patientes élucubrations. M. Bernard a utilisé non-seulement les chartes des anciens établissements ecclésiastiques, mais encore le fonds si riche des archives de la maison de Bourbon, dont les savants du XIX^e siècle n'avaient pas tiré parti avant lui, et qui est maintenant bien connu, grâce à l'inventaire de Jacques Luillier, imprimé en 1860 par les soins de M. Chaverondier, et surtout grâce à l'inventaire dont M. Huillard-Bréholles nous a donné le premier volume en 1866. Le travail de M. Guigue sur les anciens obituaires de la cathédrale de Lyon a mis en lumière des documents fort importants qui avaient jusqu'alors été beaucoup trop négligés.

Nous attendons beaucoup pour l'histoire de Bourgogne des travaux auxquels M. Bernard s'est livré depuis plus de dix ans sur les cartulaires de Cluny, travaux qui aboutiront à une publication réclamée surtout dans l'intérêt de l'histoire générale du moyen âge. En attendant, nous avons à signaler ici la *Collection des chartes bourguignonnes* de M. Garnier, le *Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon* par M. Ragut, le *Cartulaire de l'église d'Autun* par M. de Charmasse, l'*Histoire de Saint-Martin d'Autun* par M. Bulliot, les études de M. Simonnet sur les institutions et la vie privée en Bourgogne d'après les registres des notaires. Ici peuvent encore prendre place les travaux de la Société des sciences historiques du département de l'Yonne, encore bien qu'ils s'appliquent à une contrée dont une fraction seulement faisait autrefois partie de la Bourgogne. Cette société a entrepris et pousse avec activité deux recueils que la plupart de nos départements doivent lui envier : dans l'un, dont les deux premiers volumes ont paru, M. l'abbé Duru recueille toutes les chroniques ou fragments de chroniques et d'ouvrages du même genre, dans lesquels sont mentionnés les localités que renferme aujourd'hui le département de l'Yonne; l'autre, préparé par M. Quantin, contient par ordre chronologique

Bourgogne.

toutes les chartes relatives au même territoire. Beaucoup de ces documents ont été déjà mis en œuvre, soit par M. Quantin lui-même, soit par M. le comte de Bastard, dont la dissertation sur les origines de la commune de Vézelay a été justement remarquée et a servi de point de départ à un travail plus développé de M. Aimé Cherest. C'est encore aux savants d'Anxerre, et particulièrement à MM. Quantin et Cherest, que nous devons la collection des *Lettres* de l'abbé Lebeuf, collection anxerroise si l'on tient compte de la patrie de l'auteur, mais qui est avant tout un trésor de renseignements sur l'histoire de l'érudition française au xviii^e siècle.

Franche-Comté.

Le soin que les savants de la Franche-Comté ont mis à explorer les antiquités gauloises et romaines ne les a pas empêchés de s'occuper avec fruit du moyen âge. L'Académie de Besançon a fait paraître trois volumes de documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté, et les *Registres de l'archevêque Hugues I^{er}*. La Société d'émulation du Doubs a adopté un mémoire de M. Castan sur les origines de la commune de Besançon, mémoire qui est un véritable livre, et dans lequel sont établis pour la première fois des faits qui appartiennent à l'histoire générale du tiers état. La Société de Montbéliard a encouragé les recherches de M. Tuetey sur les institutions municipales de Montbéliard et des autres communes de la province; elle a chargé le même archiviste de rassembler les monuments de l'histoire des comtes de Montbéliard.

Champagne.

La Champagne est une de ces grandes provinces dont l'histoire, préparée par les Bénédictins, restait à faire quand la Révolution détruisit la congrégation de Saint-Maur. Elle doit s'estimer heureuse d'avoir rencontré dans un de ses archivistes un véritable héritier des Bénédictins, qui l'a dotée d'un livre digne d'être mis à côté des grandes histoires de Vaissète et de Lobineau. *L'Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, qui est complètement terminée, ne contient pas seulement un récit chronologique des événements; une large place y est réservée au tableau des institutions. Le livre est en grande partie composé d'après des documents inédits, dont

les principaux sont analysés et quelquefois publiés sous une forme qui est devenue classique en Allemagne et qui tend à se répandre en France. Un autre ouvrage, capital pour l'histoire de la Champagne, est l'*Histoire des grandes foires* qui, pendant deux ou trois siècles, firent de la Champagne l'un des plus grands centres commerciaux de l'Europe. M. Bourquelot, qui a étudié cette institution dans ses moindres détails, et dont le mémoire remplit un tome entier de la collection de l'Académie des inscriptions, a fait faire un grand pas à l'histoire de l'ancien commerce de la France. Grâce à lui, à M. de Fréville, à M. Port, à M. Germain et à M. Michel, dont nous avons eu l'occasion de mentionner les travaux, nous commençons à nous faire une idée des relations commerciales de nos ancêtres, des produits qu'ils recherchaient, des voies que suivait le trafic, et des moyens qu'on employait pour faciliter les échanges. Parmi les autres ouvrages qui ont porté sur le moyen âge de la Champagne, je citerai plusieurs volumes ou brochures de M. d'Arbois de Jubainville : *Voyage paléographique, Pouillé du diocèse de Troyes, Études sur les documents antérieurs à l'année 1285 conservés dans les archives des quatre petits hôpitaux de la ville de Troyes, Histoire de Bar-sur-Aube sous les comtes de Champagne*; l'*Histoire de Provins*, par M. Bourquelot, avec les appendices qu'il y a successivement ajoutés : *Un scrutin au XII^e siècle, Notice sur le cartulaire de la ville de Provins, Notice sur le cartulaire des templiers de Provins, Renier Accorre*; la *Notice* de M. Harmand *sur la léproserie de la ville de Troyes*; celle de M. Guignard *sur l'Hôtel-Dieu-le-Comte*; les *chartes de Molême*, recueillies par M. Socard; les compilations de M. Édouard de Barthélemy *sur la ville et le diocèse de Châlons*.

La Lorraine possède depuis longtemps une riche collection d'ouvrages historiques à laquelle l'érudition contemporaine a fait de très-utiles additions. M. Digot, dans les six volumes de son *Histoire de Lorraine*, a résumé avec beaucoup de goût et de critique la vaste compilation de D. Calmet, dont il a réussi à rectifier beaucoup d'erreurs et à combler de grandes lacunes. M. Lepage, de

Lorraine.

Nancy, a exhumé des différents dépôts qu'il a mis en ordre d'innombrables documents, que la Société d'archéologie lorraine l'a aidé à mettre en lumière; il a de plus fait l'histoire de toutes les communes du département qui s'honore de l'avoir pour archiviste. A Metz, M. Prost a soumis à un examen rigoureux les légendes qui jouent un si grand rôle dans les origines de la cité messine, et dont personne avant lui n'avait songé à discuter la valeur historique et littéraire. L'institution des paraiges messins a été complètement expliquée par M. Klipffel, et M. Clercx a analysé avec soin les manuscrits de la bibliothèque de Metz qui se rapportent à l'histoire locale. L'histoire de la réunion de la ville d'Épinal à la Lorraine a été racontée par M. Léopold Duhamel, d'après les documents inédits, qui nous dévoilent certains côtés de la politique de Charles VII et de Louis XI.

Alsace.

L'Alsace nous a donné plusieurs ouvrages qui sont dignes de la patrie de Schœpflin et de Grandidier. Elle a rendu un hommage à la mémoire de ce dernier historien en faisant imprimer les œuvres posthumes qu'il avait laissées, et dont les fragments ont été pieusement recueillis par M. Liblin. Les riches archives du Bas-Rhin ont été explorées avec intelligence et succès par M. Louis Spach. M. Veron-Reville a bien déterminé les caractères de plusieurs des anciennes juridictions de l'Alsace. L'état des campagnes et la condition des paysans de cette province au moyen âge ont été étudiés par M. l'abbé Hanauer, dans deux volumes que l'Académie des inscriptions a récompensés. Les annales de la ville d'Obernay ont été reconstituées par M. l'abbé Gyss avec une remarquable abondance de détails.

Histoire générale
et
étrangère.

Les savants français ont surtout consacré leurs veilles et leurs méditations à notre histoire nationale du moyen âge. Ils n'ont cependant négligé ni l'histoire générale de la même période, ni les grands événements qui se sont accomplis dans les pays étrangers et dont le contre-coup s'est souvent fait ressentir en France.

Institutions
monastiques.

M. de Montalembert, dont les premiers écrits ont exercé une

si profonde influence sur l'étude du moyen âge, a fort avancé cette *Histoire des moines d'Occident*, qui n'est pas restée au-dessous des espérances du public et que la postérité classera dans ce petit nombre de livres qui se recommandent autant par l'étendue et l'originalité des recherches que par l'éloquence de l'exposition.

Pour l'histoire du Saint-Siège, nous avons à signaler : l'examen des chartes de l'église romaine contenues dans les rouleaux de Cluny, par M. Huillard-Bréholles; le livre dans lequel M. de Lépine, principalement d'après le grand recueil du P. Theiner, a retracé les vicissitudes du gouvernement temporel des papes; le mémoire de M. Delisle sur les actes d'Innocent III et sur les usages de la chancellerie romaine au xiii^e siècle; la dissertation de M. Rabanis sur la prétendue part qu'aurait prise Philippe le Bel à la nomination de Clément V; la *Biographie de Benoît XI*, par M. Gautier; les recherches de M. Bertrand sur l'élection de Jean XXII.

Papauté.

Les Annales de l'empire ont inspiré à M. Huillard-Bréholles une œuvre que l'Allemagne nous envie : l'*Histoire diplomatique de Frédéric II*, complétée par la publication de deux grandes chroniques et par une étude approfondie de la vie, du caractère et des écrits de Pierre de la Vigne, est un monument durable, qui justifie bien la munificence avec laquelle M. le duc de Luynes s'est associé à la courageuse entreprise de M. Huillard-Bréholles. M. de Chier, dans un livre parfaitement ordonné, a raconté, d'après les témoignages contemporains les plus authentiques, la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe.

Empire.

M. Wallon a demandé à l'une des époques les plus tourmentées de l'histoire d'Angleterre le sujet d'un livre qui a tout l'intérêt d'un roman, quoique les moindres détails en aient été empruntés aux chroniques originales et aux documents officiels : c'est l'*Histoire de Richard II d'Angleterre*, qu'il a publiée en 1864.

Angleterre.

L'état de la société espagnole, et jusqu'à un certain point celui de la société française, à la fin du xiv^e et au commencement du xv^e siècle, se trouve dépeint, avec les couleurs les plus vives, dans

Espagne.

la Chronique de don Pedro Niño, dont le texte original n'a pas encore été publié en entier, mais que la récente traduction de MM. de Circourt et de Puymaigre nous a complètement fait connaître. — Une autre période de l'histoire d'Espagne, le règne de Jacme I^{er}, roi d'Aragon, a été étudiée par M. de Tourtoulon, d'après les chroniqueurs et d'après les pièces diplomatiques qui n'étaient point encore connues en France.

RAPPORT SUR LES ÉTUDES
RELATIVES
A LA LANGUE ET A LA LITTÉRATURE
DU MOYEN ÂGE EN FRANCE.

La France n'a pris goût que bien tard à l'étude des origines de sa langue et de sa littérature. Elle semble avoir obéi un peu plus que de raison au grand mouvement de la Renaissance et en avoir subi l'entraînement au delà des bornes où son patriotisme aurait dû peut-être la maintenir. Ce n'est guère que depuis le commencement de notre siècle qu'elle revient à ce passé tant oublié, et encore avec une lenteur trop évidente, puisque dans ce retour elle s'est laissé dépasser par un peuple qui n'avait point ici à se hâter le même intérêt qu'elle, et que stimulait le seul amour de la science. Il faut le dire nous-mêmes, pour éviter le désagrément de nous l'entendre dire, les Allemands, sans négliger pour cela les études antiques, sans manquer au devoir d'étudier leurs propres origines, se sont imposé avec succès la tâche, toute bénévole, soit de déterrer et de remettre en lumière les monuments de nos deux anciennes littératures du midi et du nord, soit surtout de retrouver et de faire connaître les lois perdues qui régissaient les idiomes de nos troubadours et de nos trouvères. S'ils ont réussi dans cette entreprise, c'est sans doute parce qu'ils y ont apporté plus d'ardeur que nous; mais c'est avant tout parce que plus de faveur s'est attachée à leurs travaux, plus d'honneur à leurs efforts.

Il s'en faut bien que chez nous la route ait été aussi ouverte, le voyage aussi attrayant pour ceux qui se sont engagés dans cette direction. C'est peu à peu et péniblement qu'ils ont pu gagner du terrain; c'est un par un qu'ils se sont adjoint des compagnons; enfin c'est d'hier seulement qu'ils se sentent moins isolés, et qu'ils ont conquis l'estime d'un public encore trop restreint, mais dont les suffrages, cependant, suffisent à les encourager.

Les choses étant ainsi, il n'en paraîtra que plus juste de signaler les services qu'ont rendus à l'étude de nos origines le petit nombre d'érudits qui s'y sont voués, et d'apprécier ces services non-seulement pour ce qu'ils valent aujourd'hui, mais aussi pour ce qu'ils ont valu à leur date; les derniers venus en toute science pouvant mettre à profit et les travaux durables et même jusqu'aux erreurs de leurs devanciers.

Tel est l'objet de ces notes, où, après avoir jeté un coup d'œil sur les travaux auxquels a donné lieu dans ces derniers temps la littérature latine et en particulier la poésie du moyen âge, on rappellera ceux auxquels a donné naissance l'étude bien plus étendue et bien plus intéressante des deux langues et des deux littératures vulgaires qui se partageaient la France à la même époque.

Quelques-uns des savants qu'on va nommer ont étudié à la fois ces deux langues et ces deux littératures, que tant d'analogies rapprochent; mais la plupart ont donné la préférence soit au midi, soit du nord. De là une division que la diversité des matières justifierait seule, et dans laquelle le provençal prendra le pas sur l'ancien français, comme procédant plus immédiatement du latin.

I.

POÉSIE LATINE DU MOYEN ÂGE.

Les études sur la poésie latine du moyen âge n'ont pris parmi nous une véritable importance que depuis vingt-cinq ou trente ans. Elles donnent lieu à de nombreux et délicats problèmes. Quels ont

été les fondements de cette versification latine de la décadence? Dans ses *Quelques mots sur la musique et la poésie anciennes* (Correspondant des 25 septembre et 25 novembre 1854), M. Vincent exagérât peut-être la valeur rigoureuse de la métrique de l'antiquité, que M. B. Jullien diminuait un peu trop dans ses *Quelques points des sciences dans l'antiquité* (dont le dernier volume parut en 1857). M. Vincent reprenait la question dans ses *Nouvelles considérations sur la musique et la versification du moyen âge* (Correspondant du 25 juin 1855).

La même année, M. Léon Gautier choisissait pour sujet de sa thèse à l'École des chartes l'histoire de la poésie liturgique au moyen âge et de la versification latine à la même époque : il essayait de garder un juste milieu difficile entre les doctrines de M. Jullien et celles de M. Vincent. Cependant, en Allemagne, on débattait depuis longtemps la question de l'influence de l'accent tonique sur les rythmes du moyen âge. Dans leur *Traité d'accentuation latine*, MM. Benkew et Weil donnèrent une place importante à la discussion de cette question, qu'aborda de nouveau M. Léon Gautier dans son cours de 1866 à l'École des chartes. M. Gautier ne donnait à l'accent tonique qu'un rôle secondaire dans la formation des vers rythmiques. Sur ce point il fut contredit avec talent par M. Gaston Paris (*Lettre à M. Léon Gautier sur la versification latine rythmique*, 1866). M. Paris donne le premier rang à l'accent dans la constitution des versifications modernes comme dans celle de notre langue. La question en est là.

Après l'étude de la versification et de ses lois, vient celle des textes. La poésie liturgique, la plus abondante et la plus antique, méritait d'attirer tout d'abord l'attention des érudits. Dans ses *Institutions liturgiques* (1840-1842) et dans son *Année liturgique* (1842 et années suivantes), Dom Guéranger traitait théoriquement la question des hymnes et des proses, et surtout publiait un certain nombre de textes qu'il traduisait avec le plus grand soin. Toutefois l'Allemagne nous avait devancés : Ferdinand Wolf avait

publié, en 1841, son *Ueber die Lais, Sequenzen und Leiche*; en 1840, M. Ad. Daniel avait commencé la publication de ce *Thesaurus hymnologicus*, dont le dernier volume devait paraître en 1846. Le tome XXII de l'*Histoire littéraire*, publié en 1852, contenait par bonheur une série de notices claires et savantes, dues à la plume de M. Victor Le Clerc. En 1854, M. Félix Clément composait (le premier dans notre siècle) un recueil classique de poésies latines chrétiennes à l'usage de jeunes intelligences (*Carmina e poetis christianis excerpta*), et, trois ans après, il donnait lui-même une traduction de son livre. En 1855, M. Léon Gautier soutenait à l'École des chartes sa thèse sur l'*Histoire de la poésie liturgique*, thèse très-développée, où il s'occupait surtout des proses, des tropes et des offices en vers. L'Allemagne, cependant, ne ralentissait pas ses efforts, et M. Mone, de 1853 à 1855, faisait paraître ses *Hymni latini mediæ ævi*, qui renferment plus de douze cents pièces, dont beaucoup inédites. En 1858 et 1859, M. Gautier éditait, en deux forts volumes, les *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, par lui découvert en partie; son *Introduction* était consacrée, entre autres objets, à l'histoire des proses. Vers cette même époque, M. Carnandel, bibliothécaire à Chaumont, découvrait dans cette ville le « Breviaire du Paraclet, » où se trouvent des hymnes inédites d'Abailard. Enfin l'un des auteurs du tome XXIV de l'*Histoire littéraire*, M. Victor Le Clerc, dans son *Discours sur l'état des lettres au XIV^e siècle*, consacrait plusieurs pages à la poésie latine religieuse, qui, avec le siècle des Valois, entra dans la dernière période de sa décadence.

Après la poésie liturgique, la poésie profane. En 1841, l'Angleterre nous avait ouvert la voie de ces études par la publication de M. Ch. Wright, *The latin poems commonly attributed to Walter Mapes*, et l'Allemagne, en 1847, devait compléter cette publication par celle des *Carmina Burana*. Mais un travailleur infatigable, M. Édéléstand Duméril, pouvait dignement représenter la France dans ces luttes scientifiques. On ne peut reprocher qu'un excès, une surabondance d'érudition à ses *Poésies populaires latines antérieures au XI^e siècle*

(1843) et à ses *Poésies populaires latines au moyen âge* (1847). L'*Histoire littéraire*, dans son tome XXII (1852), consacrait plus d'espace à la poésie profane qu'à la poésie religieuse. Mais le drame au moyen âge devait être le sujet d'études beaucoup plus vivement intéressantes. Dès 1835, un esprit aventureux et fin, M. Ch. Magnin, faisait son cours à la Sorbonne sur les origines latines de notre théâtre. Le *Journal de l'instruction publique* reproduisait ces leçons, que M. Magnin devait lui-même refondre et publier en 1838 sous ce titre : *Histoire des origines du théâtre moderne*. La même année, M. Champollion-Figeac publiait les *Hilarii versus et ludi*, et, en 1839, l'Angleterre nous envoyait les *Early mysteries* de M. Ch. Wright. Le meilleur ouvrage de M. Édéstand Duméril, ce sont peut-être ses *Origines latines du théâtre moderne* (1849). En 1850, M. de Coussemaker compilait ses *Drames liturgiques*, et, quatre ans après, un professeur à l'École des chartes, M. Bourquelot, publiait le fameux Office de la fête de l'âne pour la Société archéologique de Sens. Les *Annales archéologiques* de Didron donnaient place, dans leur tome VII, à une série d'articles de M. Félix Clément sur le *Drame liturgique*. Deux des plus longues leçons du cours de M. Léon Gautier à l'École des chartes (1866) étaient consacrées aux mystères, qu'il divisait en cinq familles principales, suivant leur plus ou moins d'antiquité. Cependant, un jeune élève de la même école, M. Marius Sépet, avait déjà pris le drame liturgique pour sujet de sa thèse. C'est ce jeune savant qui, se consacrant tout spécialement à ces études, vient de publier dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1867) un excellent travail sur le drame des *Prophètes du Christ*. On ne peut qu'encourager de tels efforts : ils dissipent certainement les dernières ténèbres dont nous ayons encore à nous attrister. Préparée par tant de travaux patients, la science désormais marchera plus vite et plus sûrement.

II.

LANGUE ET LITTÉRATURE PROVENÇALES.

Le premier qui ait embrassé dans leur ensemble les études provençales est La Curne de Sainte-Palaye, que nous retrouverons encore à la tête des études françaises. Avant lui, les Italiens, suivant à la trace les origines de leurs poésies, avaient consacré des travaux partiels à l'histoire des troubadours : Sainte-Palaye voulut connaître la littérature provençale tout entière. Pour y parvenir, il fit exécuter, au prix de peines et de dépenses infinies, des copies complètes ou des extraits de la plupart des manuscrits provençaux de France et d'Italie, les annotant de sa main et y relevant des exemples pour un glossaire dont les énormes proportions attestent l'étendue de ses recherches.

Il ne fut pas donné à Sainte-Palaye de mettre en œuvre les immenses matériaux qu'il avait rassemblés. Trois petits volumes publiés par l'abbé Millot et contenant la traduction d'une faible partie des poésies de nos troubadours sont tout ce qui a été mis au jour de ses travaux. Aussi ne purent-ils exercer une influence notable sur le progrès de la science. Toutefois ses copies et son glossaire, conservés en manuscrit à la Bibliothèque impériale et à celle de l'Arsenal, sont journellement consultés par les savants et ont grandement servi à celui qui devait être le véritable fondateur des études provençales, à Raynouard. S'il les aborda tard, Raynouard les poursuivit pendant trente ans avec une infatigable persévérance. Aucune partie des lettres provençales ne lui resta étrangère. Il définît les principaux genres de la littérature qu'il avait entrepris d'exhumer; il en publia les principaux textes; il composa une grammaire et un dictionnaire de la langue d'oc; il eut le premier pénétré l'idée de la comparaison systématique des idiomes, et publia, en 1821, la première grammaire comparée des langues romanes.

L'œuvre de Raynouard fut féconde. En Allemagne, M. Diez,

entrant, dès 1824, dans la carrière nouvelle qui venait d'être ouverte à l'érudition, publia son mémoire sur les cours d'amour, bientôt suivi de deux ouvrages plus considérables sur la poésie des troubadours, sur leurs vies et leurs œuvres. Depuis lors, c'est l'Allemagne qui a le plus contribué au progrès des études provençales.

Pendant que ces études prospéraient ainsi sur un sol étranger, un petit nombre d'hommes continuaient chez nous à les cultiver. Fauriel donnait le premier, dans un cours demeuré célèbre, une vue d'ensemble de la poésie provençale (1831), et lui assignait sa place dans le développement général des littératures romanes. Un peu plus tard (1837), il publiait le *Poème de la croisade albigeoise*, et restituait par là à l'histoire du midi aussi bien qu'à sa littérature un de ses monuments les plus précieux. M. Francisque Michel donnait pour pendant, en 1856, à cette chronique rimée l'*Histoire de la guerre de Navarre* en 1276 et 1277, par Guillaume Anelier de Toulouse, et, la même année, il publiait, dans la Bibliothèque Elzévirienne, la chanson de *Gérard de Rossillon*, en provençal et en français.

Dans les provinces du midi de la France, où, même avant Raynonard, l'étude de la littérature nationale avait eu quelques adeptes, le contre-amiral de Rochemure publiait, en 1819, un bon choix de poésies provençales, accompagné d'un utile glossaire. A une époque plus rapprochée de nous, il faut citer M. le docteur Noulet, qui a éclairé par d'excellentes dissertations ¹ quelques points obscurs de l'histoire de la poésie toulousaine au XIV^e siècle.

L'Académie des Jeux Floraux de la même ville, en publiant l'œuvre de ses fondateurs, le code grammatical et poétique des *Leys d'amors*, et le recueil des œuvres couronnées par eux, *Las Joyas del gay saber*, a permis d'apprécier avec pleine connaissance de cause la poésie bourgeoise, qui, au XIV^e siècle, succéda à Toulouse à la poésie des cours seigneuriales.

¹ Dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

Plus récemment (1859), M. G. Azais donnait, par son mémoire sur les troubadours de Béziers, l'exemple d'un travail qu'on voudrait posséder pour chacune des villes qui furent autrefois des centres poétiques. En ce moment même, la Société archéologique de Béziers consacre une partie de ses ressources à la publication du *Breviari d'amor*, vaste poème encyclopédique, dont l'auteur, Matfre Ermengaut, vivait à Béziers vers la fin du xiii^e siècle.

A Paris, depuis vingt ans, M. Guessard a maintenu par son enseignement de l'École des chartes la tradition des études auxquelles son ancien maître, Raynouard, avait donné tant d'éclat. En outre, dès 1840, il avait publié les deux traités de Hugues Faidit et de Raimon Vidal de Bezaudun, qui sont assurément les plus anciens essais de grammaire qu'aucune langue romane ait possédés. Plus tard, en 1858, il en a donné une nouvelle édition, que la collation de plusieurs manuscrits d'Italie lui a permis de rendre meilleure et plus complète que la première.

M. Paul Meyer, l'un des élèves de M. Guessard, a concouru à l'édition du *Breviari d'amor* entreprise par la Société de Béziers. On lui doit en outre plusieurs dissertations sur divers points de la littérature provençale, dont il a publié et traduit l'un des poèmes les plus intéressants, le roman de *Flamenca*. Enfin il a présenté à ses auditeurs, dans un cours complémentaire professé en 1865 à l'École des chartes, des recherches suivies sur la littérature provençale depuis ses origines jusqu'au xiv^e siècle.

Pour clore cette liste trop courte, il serait injuste de ne pas mentionner ici M. Mary-Lafon, qui, par des traductions peut-être un peu trop libres, a contribué à faire connaître la littérature provençale à cette partie du public qui ne tient point à s'abreuver aux sources mêmes de la science.

III.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES.

La langue et la littérature françaises du moyen âge ont donné lieu à des travaux trop nombreux, trop étendus, trop distincts pour qu'il soit possible de les signaler sous une seule rubrique. On indiquera donc d'abord ceux qui appartiennent à la philologie, et en second lieu ceux qui sont relatifs à l'histoire littéraire.

§ 1^{er}.

PHILOLOGIE.

Au plus beau temps de la langue et de la littérature moderne, un des grands érudits de la France avait remué et compulsé presque tous les monuments du moyen âge, latins et français. Il en avait tiré ce trésor où ses successeurs n'ont cessé et ne cesseront de puiser, et cependant près d'un siècle s'écoule avant que cet exemple trouve un imitateur, avant que personne songe à faire pour les langues vulgaires ce qu'avait fait Du Gange pour le latin des bas temps. C'est seulement dans la seconde moitié du dernier siècle que La Curne de Sainte-Palaye entreprend cet énorme travail qu'il n'eût pas la joie de mener à fin, mais dont il nous a légué les immenses matériaux. On vient de dire ce que lui devait l'étude du provençal; celle de l'ancien français ne lui est pas moins redevable. Il faut le rappeler, parce qu'on ne l'a pas assez proclamé, et parce que, aujourd'hui encore, nul ne dédaigne, quelque haut placé qu'il soit dans la science, de consulter et de mettre à profit les précieux recueils de ce laborieux érudit, que se partagent la Bibliothèque impériale et celle de l' Arsenal.

Sainte-Palaye meurt quelques années avant la Révolution. C'est dire assez qu'il faudra attendre longtemps encore avant que les études dont il a si bien mérité osent se produire de nouveau. Il

fallut attendre, en effet, jusqu'à la Restauration, moment propice s'il en fut pour se replier vers le passé. Encouragé par le gouvernement et surtout par un ministre qui comptait parmi ses aïeux un troubadour célèbre, Raynouard entreprit ses grands travaux de philologie et d'histoire littéraire. Il a beaucoup plus fait sans doute pour la langue et la littérature de son pays natal que pour celles du nord; mais l'ancien français n'en tenait pas moins une grande place dans ses études, et, si sa grammaire comparée des langues romanes a été dépassée, il faut répéter qu'il a été le premier à jeter un coup d'œil d'ensemble sur les idiomes issus du latin. Par son exemple, par son influence, par son succès, il a donné le branle au mouvement français et même à celui de l'Allemagne.

A l'époque où l'auteur des *Templiers* abandonnait la poésie pour l'érudition, presque tout était encore à faire dans les études nouvelles auxquelles il allait donner une si vive impulsion. Il fallait d'abord, il faut encore, mais beaucoup moins, rechercher dans tous les dépôts littéraires et de la France et de l'Europe, recueillir, inventorier les matériaux à mettre en œuvre. C'est à quoi travaillèrent les premiers, depuis Sainte-Palaye, M. Paulin Paris, M. Francisque Michel, M. Achille Jubinal. Personne n'a oublié les services de ce genre qu'ils ont rendus en publiant, le premier, ses *Manuscripts français de la Bibliothèque du Roi*¹; le second, ses *Rapports à M. le Ministre de l'instruction publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Écosse* (1838); le troisième, ses *Lettres à M. de Salvandy sur quelques-uns des manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye* (1846).

Depuis lors, une série de missions littéraires en Italie, en Angleterre, en Suède, en Danemark, en Norvège, ont beaucoup ajouté à l'inventaire des richesses déjà connues, ont fait retrouver des textes qui manquaient aux études, de nouveaux manuscrits

¹ T. I-VII, 1836-1848.

dont elles peuvent s'aider, ou des imitations étrangères de quelques-uns de nos anciens poèmes. C'est ainsi que MM. Renan et Daremberg, en 1849, et, dans la même année, MM. Guessard et Léon de Badard, assistés de MM. Cocheris et Lecaron, exploraient fructueusement la bibliothèque du Vatican et en particulier le riche fonds de la reine de Suède¹. M. Guessard transcrivait plus tard, dans la même bibliothèque, avec l'aide de M. de Certain, le *Mystère du siège d'Orléans*, que tous deux ont publié dans la grande collection des *Monuments inédits relatifs à l'histoire de la France*. Dans un troisième voyage en Italie avec MM. H. Michelant et Léon Gautier, M. Guessard retrouvait le poème perdu de la *reine Sibyle*, publié récemment sous le titre de *Mucaire*; M. Léon Gautier analysait la chanson, jusqu'alors inconnue, à laquelle il a donné pour titre *l'Entrée en Espagne*, et, en même temps, tous trois réunissaient les copies, les notices, les indications qui ont déjà servi ou serviront encore à la publication du recueil des *Anciens poètes de France*. M. Hippeau, chargé, en 1855, d'une mission littéraire en Angleterre, en rapportait aussi des monuments perdus, entre autres, *le Beau Desconéu*, dont il a publié le texte². C'est encore en Angleterre que M. de La Villemarqué trouvait la matière de l'intéressant rapport inséré dans les *Archives des Missions*³, dont la première partie est relative à la littérature française et la seconde à la littérature bretonne. M. Gelfroy a fait connaître dans le même recueil⁴ les heureux résultats de ses recherches dans les bibliothèques de Suède, de Danemark, de Norvège, où il a recueilli de précieuses indications sur les manuscrits conservés dans ces dépôts, qui intéressent notre ancienne littérature. Dans un voyage en Italie, M. Louis Passy a découvert à Sienne, sous un titre inexact, un nouveau manuscrit de chansons françaises qui lui a fourni le sujet d'une belle étude publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*⁵. Enfin, tout ré-

¹ *Archives des Missions*, 1850.

² *Arch. des Miss.* t. V, p. 129 et suiv.

³ T. V, p. 89, pour la partie française.

et aussi, pour la partie bretonne, p. 229.

⁴ T. IV, p. 185, 253, 473.

⁵ 4^e série, V, 1, 306, 465.

cemment, M. Paul Meyer, qui a fait en Angleterre une trouvaille importante au point de vue de l'histoire, y a étudié en même temps, avec sa compétence déjà si bien établie, les manuscrits qui peuvent servir au recueil des *Anciens poètes de la France*, et cela soit dans les dépôts publics, soit dans la riche bibliothèque de lord Ashburnham, où il a eu la bonne fortune d'être admis¹.

Ces travaux d'exploration, ces reconnaissances, quelque bien dirigés qu'ils aient été, quelque avancés qu'ils soient, ne sont cependant pas arrivés à leur terme. On peut se faire une idée et des progrès en ce sens dont la science a pu s'applaudir en ces derniers temps et de ceux qu'il lui est encore permis de désirer et d'espérer, en se reportant aux excellentes *Instructions* que dressait M. Victor Le Clerc, en 1854, au nom de la section de philologie du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. On verra que plusieurs des vœux exprimés alors par ce savant éminent sont aujourd'hui exaucés; mais on mesurera en même temps toute l'étendue du champ qui reste ouvert aux recherches, et où rien n'interdit de croire que les études trouveront encore soit à moissonner, soit à glaner.

La recherche des matériaux serait vaine si elle ne devait aboutir à leur mise en œuvre, c'est-à-dire à la publication des textes, qui sont une source commune, où il faut qu'aillent puiser à la fois et les philologues et les historiens de la littérature. Ce n'est pas, comme quelques personnes paraissent le croire, un travail subalterne que celui des éditeurs. Cette tâche pénible demande au contraire, pour être menée à bonne fin, un ensemble de qualités assez rares, et, avant tout, beaucoup d'abnégation. De grands remerciements sont donc dus à ceux-là surtout qui s'y sont dévoués les premiers, qui ont, pour ainsi dire, défriché le terrain et ouvert la route. Ils sont bien connus de tous ceux qu'intéressent leurs études. Ce sont d'abord MM. Paulin Paris, Francisque Michel et Achille

¹ *Archives des Missions*, 2^e série, t. III, p. 147. et t. IV, p. 115.

Inbinal, qui commençaient, il y a plus de trente ans, à rendre à la science des services qu'ils lui continuent encore. Avant eux, sans doute, Barbazan, Roquefort, Robert, Méon, Pluquet, Crapelet, avaient, le premier dans la seconde moitié du dernier siècle, les autres de 1820 à 1830, publié quelques monuments de notre ancienne littérature : fabliaux, fables, chansons, dits ou grands poèmes, comme le *Roman de Renart*, comme le *Rou de Maître Wace*, comme l'*Histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*¹; mais, quelle que fût l'importance de plusieurs de ces textes, on ne voyait encore dans leur publication que des efforts isolés. C'est seulement à dater de 1830 que se manifeste comme un mouvement d'ensemble auquel prennent la part principale les trois savants ci-dessus nommés. À côté d'eux viennent prendre place successivement et s'associent à leurs efforts MM. Le Roux de Lincy, Chabaille, de Martonne, Édouard Le Glay, Barrois, Boca, Édélestand Duméril, H. Michelland, Hippeau, Luzarche, A. de Montaiglon, Prosper Tarbé, Paul Meyer et Zotenberg, et d'autres encore.

La liste des publications dues à tous ces éditeurs jetterait dans un détail infini, dans un catalogue que les études réclament, mais qui ne serait point ici à sa place. La seule énumération des éditions de M. Francisque Michel remplirait plusieurs grandes pages. Il suffira de dire que tout y est représenté, la prose comme la poésie, mais celle-là dans une proportion bien moindre, et dans la poésie tous les genres, comme on en pourra juger ci-après par le paragraphe relatif à l'histoire littéraire, comme on le pourra voir aussi en se référant aux *Instructions* déjà citées de M. Victor Le Clerc, qui n'omettent rien d'important jusqu'à la date de 1854, et qui, en outre, font figurer les monuments publiés à l'étranger à côté de ceux que la France a mis au jour.

Dans le choix de tous ces monuments fort divers, chacun, à ce qu'il semble, n'avait suivi que son goût, on avait été décidé par

¹ Crapelet publia encore, mais en 1834 seulement, le poème de *Partenopius de Blois*.
Études classiques et du moyen âge.

quelque heureuse rencontre, comme le fut sans doute M. Francisque Michel le jour où il eut cette bonne fortune de mettre la main, à Oxford, sur la plus ancienne version connue de la *Chanson de Roland*. C'était là, d'un côté, un avantage, puisque de la diversité des goûts était née la diversité des publications; mais c'était aussi un inconvénient, en ce sens qu'on ne pouvait juger chaque genre que par échantillons, et que toute vne générale, soit sur une époque, soit sur un ensemble de monuments de même nature, était pour le moins fort difficile. De là l'idée d'une grande publication, complète et méthodique, celle du recueil des *Anciens poètes de la France*, dont l'honneur revient à un ministre qui aimait notre ancienne poésie et conçut le projet de la tirer tout entière de l'oubli où elle reposait depuis si longtemps. M. Fortoul fit approuver cette idée par l'Empereur, qui ordonna la publication du vaste recueil par un décret en date du 12 février 1856. La mort si regrettable de M. Fortoul, grâce aux lumières de son successeur M. Rouland, ne fit point avorter l'entreprise comme on eût pu le craindre; tout au plus en restreignit-elle l'étendue, en la bornant provisoirement à la publication des poèmes héroïques, des chansons de geste qui forment le cycle de France, on, comme on l'appelle d'ordinaire, *le cycle carlovingien*. Ainsi limité, le recueil n'en est pas moins encore une grande tâche, puisqu'il demandera environ quarante volumes et comprendra cinquante-sept chansons de geste. Le X^e volume paraîtra prochainement, et ceux qui ont déjà paru renferment treize poèmes, dont sept manquaient aux études. Les *Anciens poètes de la France* sont publiés par l'industrie privée, mais sous les auspices et avec le concours du ministère de l'instruction publique, d'après les avis d'une commission présidée par M. le marquis de La Grange, et composée en outre de MM. H. Michelant, Francis Wey et F. Guessard.

C'est à M. Guessard qu'est confiée la direction de cette publication, à laquelle ont pris part avec lui jusqu'à ce jour MM. le marquis de La Grange, H. Michelant, A. Pey, Chabaille, A. Kræ-

ber, G. Servois, L. Larchey, C. Graudmaison. Paul Meyer et Siméon Luce.

Quel profit a-t-on tiré jusqu'à ce moment des textes ainsi publiés, pour les études philologiques, pour l'histoire de la langue? Quels sont les savants qui se sont livrés à ces études et quels services leur ont-ils rendus? C'est ce qui reste à indiquer.

La plupart des éditeurs qu'on vient de nommer ont joint aux textes qu'ils publiaient des notes, des remarques sur la langue, qui, réunies, formeraient comme un premier essai de doctrine grammaticale ou de travail lexicographique. Mais, en fait de glossaire de l'ancien français, nous n'avons encore que celui de Roquefort (1808-1820), dont les éléments ont été empruntés au vaste recueil manuscrit de Sainte-Palaye; et, en fait de grammaire proprement dite, personne, chez nous, n'a tenté d'en donner une depuis le jour où Gustave Fallot publiait ses *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française au XIII^e siècle* (1839), sérieuse ébauche, malheureusement interrompue par la mort. On s'est montré moins timide à l'étranger, comme l'attestent les ouvrages de M. Orelli, de M. Fuchs, de M. Diez, de M. Burguy. M. Victor Le Clerc, toujours dans les *Instructions* précédemment citées, considérait comme des essais venus trop tôt ces travaux sur la grammaire de notre ancienne langue. Selon lui, les textes n'étaient pas encore assez nombreux pour appuyer la doctrine, et les théories, pour s'accréditer, avaient besoin de se fonder sur de nouvelles et plus sûres observations. Consolons-nous, en partageant son sentiment, de n'avoir à signaler aucun livre de ce genre.

La même indigence ne se fait pas sentir en ce qui concerne les travaux généraux sur l'origine, sur la formation, sur l'histoire de notre langue. Ici, on peut citer l'*Histoire de la formation de la langue française* de J. J. Ampère (1840), l'*Essai philologique sur la formation de la langue française*, par A. de Chevallet (3 vol. 1853-1858), et enfin les deux volumes publiés en 1863 par M. Littré qui sont, à proprement parler, sinon, comme l'indique le titre, une *Histoire de la*

langue française, du moins un recueil de riches matériaux pour servir à cette histoire.

À côté des solides qualités par lesquelles se recommandent plus ou moins ces divers ouvrages, on y remarque des défauts qui paraissent moins dépendre des auteurs que du sujet. On devrait finir, à ce qu'il semble, par où ils ont commencé, et, avant de hasarder des vues ou des propositions qui ne sont pas toutes également vérifiées, attendre que les principaux problèmes soient étudiés en détail et résolus. C'est surtout par des monographies qu'on arrivera à ce résultat si désirable. Espérons qu'il s'en produira dans un prochain avenir d'aussi remarquables que celle de M. A. Schweighäuser (1856) sur la négation dans les langues romanes du midi et du nord de la France, et surtout que l'étude de M. Gaston Paris sur le rôle de l'accent latin dans la langue française (1862).

Ce ne sont pas seulement les ouvrages de doctrine; c'est aussi, c'est particulièrement l'enseignement oral qui contribue à répandre en Allemagne la connaissance et le goût des langues et des littératures romanes. Presque toutes les universités allemandes ont une chaire consacrée à cet enseignement. En France, nous n'avons eu pendant longtemps qu'un seul cours dont le professeur pût se croire obligé à remonter jusqu'au moyen âge et à entretenir ses auditeurs de nos origines. C'était le cours de langue et de littérature française du Collège de France. Cet état de choses a duré jusqu'en 1847, date de la réorganisation de l'École des chartes, où, comme on l'a dit déjà, M. Guessard est chargé, depuis vingt ans, d'un enseignement qui embrasse concurremment la latinité du moyen âge, la langue vulgaire dans ses principaux dialectes du midi et du nord, et la formation de la langue nationale. M. Guessard n'a pas peu contribué pour sa part, en formant des élèves dont le nombre va croissant, à la diffusion et au progrès des études qui nous occupent. C'est seulement depuis la fondation de la chaire de l'École des chartes que le cours du Collège de France a été doublé, et que M. Paulin Paris a eu mission spéciale d'enseigner

dans ce grand établissement la langue et la littérature françaises du moyen âge. Il s'est acquitté de cette tâche avec autant de zèle que de succès, et cette année seulement, après quinze ans de professorat, il a été momentanément remplacé par son fils, M. Gaston Paris, dont le début dans cette carrière a été aussi brillant que le promettaient les ouvrages dont la science lui était déjà redevable.

Il ne faut pas oublier de mentionner ici, avec la reconnaissance qu'ils méritent, les efforts faits par quelques érudits pour conquérir aux textes du moyen âge de nouveaux lecteurs, en leur adoucissant une partie des difficultés qu'offre notre ancien langage, en les guidant à travers les longs récits où ils pourraient se perdre. C'est à quoi ont visé et avec succès : M. Génin, en accompagnant d'une traduction son édition critique de la *Chanson de Roland* ; M. Paulin Paris, en publiant *Garin le Lohérain mis en nouveau langage*, et tout récemment M. Natalis de Wailly, en nous donnant l'*Histoire de saint Louis* par le sire de Joinville avec un texte rapproché du français moderne. Les sommaires étendus, avec chiffres de renvoi, qui précèdent chaque poème dans le recueil des *Anciens poètes de la France*, ont été aussi destinés par M. Guessard à rendre un genre de service analogue.

A côté des travaux consacrés à la langue du moyen âge et à sa littérature se placent naturellement ceux qui ont pour objet les patois. Ces derniers débris de dialectes qui ont en un certain éclat au *xiv^e* et au *xv^e* siècle méritent à divers égards l'attention dont ils sont l'objet depuis quelques années. Si grande que puisse être aujourd'hui leur infériorité littéraire, ils n'en font pas moins partie de la grande famille des langues latines dont ils sont les branches extrêmes. A ce titre, ils ont leur valeur propre, et méritent d'être étudiés pour eux-mêmes. Ils peuvent, en outre, sur bien des points, compléter la connaissance que nous avons des diverses langues romanes, en ce qu'ils ont conservé vivante la tradition de mots qui ont disparu ailleurs ou ne se retrouvent plus que dans les textes anciens.

Il y a longtemps qu'on a commencé à sentir cette vérité et à s'occuper de l'étude des patois. Au siècle dernier, l'abbé de Sauvages a donné deux éditions de son *Dictionnaire languedocien-français*¹, et vers le même temps Oberlin publiait son *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche*²; mais c'est à notre époque seulement que le progrès de la grammaire comparée a mis en son plein jour l'intérêt de ces idiomes locaux, et que de nombreux travaux, dont plusieurs très-recommandables, ont été consacrés à cette branche des études romanes. Bien qu'il ne s'agisse ici que de la France, il serait cependant injuste de passer absolument sous silence quelques travaux publiés à l'étranger, tels que le *Tableau synoptique des patois de la France*³, de Schnakenburg, qui, pour la première fois, a offert aux travailleurs un recueil de pièces originales composées dans les divers patois de notre pays; le *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne*⁴, où l'origine des mots est recherchée avec une méthode que l'on voudrait rencontrer toujours dans les travaux de ce genre; les *Dictionnaires du patois de Genève*, par Humbert⁵, et *du patois de Mons* par M. Sigart⁶.

Pour plus de clarté, on répartira en deux classes les travaux qui, dans ces dernières années, ont été publiés en France sur les patois, selon qu'ils concernent ceux du Nord ou ceux du Midi. Dans la première, on mentionnera tout d'abord le *Glossaire du centre de la France*, par M. le comte Janbert, ouvrage qui, par sa valeur comme par sa date, mérite la première place⁷. Le centre de la France n'a pas, à proprement parler, de patois; le parler des campagnes ne s'éloigne pas notablement du français; toutefois, à force de recherches, M. le comte Janbert est parvenu à former un recueil très-

¹ 1753 et 1785. Il a été réimprimé avec de notables additions en 1820.

² Strasbourg, 1775, in-8°.

³ Berlin, 1840, in-8°.

⁴ Liège, 1845-50, 2 vol. in-8°.

⁵ *Nouveau glossaire genevois*, publié après la mort de l'auteur, et précédé d'une

Notice où sa vie et ses travaux sont dignement appréciés. Genève, 1852, 2 v. in-12.

⁶ Mons, 1866, gr. in-8°.

⁷ Deux premiers essais de ce glossaire ont été publiés en 1838 et en 1842. La première édition complète a paru en 1856-58, et forme 2 vol. in-8°.

étendu des mots et des locutions spécialement usités dans le Berri et dans la contrée environnante. Le soin qu'il a eu de rapprocher de ces mots et de ces locutions des exemples empruntés à nos anciens auteurs fait du *Glossaire du centre de la France* l'utile auxiliaire de toute recherche sur l'ancienne langue française.

À côté de cet important ouvrage on signalera, pour la Normandie, le dictionnaire de MM. Édéléstand et Alfred du Méril¹, dans lequel on s'est attaché peut-être trop exclusivement à rechercher les traces laissées dans le langage par l'idiome scandinave des compagnons de Rollou; le glossaire de M. Dubois, revu et publié par M. Travers², et celui que M. l'abbé Decorde a consacré au patois du pays de Bray³. La Picardie nous offre le glossaire de M. l'abbé Corblet⁴; Le Maine, celui de M. Raoul de Montesson, où l'auteur, à l'exemple de M. Janbert, a établi de fréquents rapprochements entre l'ancienne langue et le patois actuel⁵. Le Poitou a le glossaire de M. Beauchet-Filleau⁶. La Lorraine, dont le langage offre des caractères assez tranchés, a été moins favorisée: on ne peut citer que le très-court *Vocabulaire putois du pays messin* de M. Jaclot (de Saulny)⁷, et le *Coup d'œil sur les patois vosgiens* de M. Louis Jouve⁸. Signalons enfin, pour la Champagne, les recherches de M. Prosper Tarbé⁹; pour la Bourgogne, celles de M. Mignard¹⁰; pour la Franche-Comté, d'importants mémoires de M. l'abbé Dartois¹¹ et

¹ *Dictionnaire du patois normand*, Caen, 1849.

² *Glossaire du patois normand*, par L. Dubois, augmenté des deux tiers et publié par J. Travers, Caen, 1857, in-8°.

³ *Dictionnaire du patois du pays de Bray*, par l'abbé J. E. Decorde, Paris, Rouen, Neufchâtel, 1852.

⁴ *Glossaire étymologique et comparatif du patois picard ancien et moderne*, 1851, in-8°.

⁵ *Vocabulaire du haut Maine*, par G. R. de M. Nouvelle édition augmentée. Le Mans et Paris, 1859, in-8°.

⁶ *Essai sur le patois poitevin*, Niort, 1864.

⁷ Paris, 1854.

⁸ Épinal et Remiremont, 1864, in-12.

⁹ *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne*, Reims, 1851, 2 vol. in-8°.

¹⁰ *Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre*, Dijon et Paris, 1856, in-8°.

¹¹ *Coup d'œil spécial sur les patois de la Franche-Comté*, dans les Mémoires de l'Académie de Besançon, année 1850.

de M. Tissot ¹; pour le Lyonnais et le Forez, les glossaires de M. Gras ² et de M. Onofrio ³, le premier plus complet comme nomenclature, le second plus riche en explications.

Les patois du Midi ont fourni la matière d'un plus grand nombre de travaux. Le plus considérable de tous est sans contredit le *Dictionnaire provençal-français* du docteur Honnorat ⁴. On a pu critiquer les dimensions excessives de cet ouvrage, considérer comme inutiles les développements encyclopédiques que l'auteur a donnés à certains articles; il faut avouer cependant que le superflu n'a pas fait tort au nécessaire, que la Provence n'a pas de recueil plus complet et plus utile de son langage, et que de tous les glossaires du Midi celui de M. Honnorat est le meilleur. A côté de cette œuvre importante viennent se placer le *Dictionnaire de la langue romano-castraise et des contrées limitrophes* de M. Couzinié ⁵, qu'avait précédé, en 1845, le *Dictionnaire patois-français à l'usage du département du Tarn et des départements circonvoisins*, de l'abbé Gary; le *Dictionnaire des idiomes languedociens*, dont trois livraisons seulement ont paru ⁶, mais qui semble devoir remplacer avantageusement le *Dictionnaire languedocien* de l'abbé de Sauvages, œuvre cependant remarquable pour le temps où elle parut. Enfin on mentionnera le *Dictionnaire gascon-français* de M. Cenac-Moncaut ⁷; la *Grammaire béarnaise* de M. Lespy, œuvre complète et bien digérée, où certains vices de méthode seront facilement corrigés par une seconde édition; et, dans un autre genre, l'*Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi* de M. le docteur Nonlet ⁸.

On le voit, presque toutes les provinces de la France sont repré-

¹ *Le patois des Fourgs*, dans les Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, année 1864.

² *Dictionnaire du patois forézien*. Lyon, 1863, in-8°.

³ *Essai d'un glossaire du patois de Lyonnais, Forez et Beaujolais*. Lyon, 1864, in-8°.

⁴ Digne, 1846, 3 vol. in-4°.

⁵ Castres, 1850, in-8°.

⁶ Béziers et Paris, 1862-1866. La 3^e livraison commence la lettre C.

⁷ Paris, 1863, in-8°.

⁸ Toulouse, 1859, gr. in-8°.

sentées dans la liste qui précède, encore qu'elle n'indique que les principaux travaux; si quelques lacunes s'y font remarquer, il est à espérer qu'elles ne tarderont pas à être comblées. Le mouvement qui se manifeste de tous côtés en ce sens nous en est un sûr garant. En ce moment même une revue provinciale publie un nouveau dictionnaire poitevin ¹, et l'Académie de Bordeaux a récemment mis au concours un glossaire du gascon du département de la Gironde. L'Académie française, en couronnant l'œuvre si recommandable de M. le comte Jaubert, le ministère de l'instruction publique, en accordant un prix de 1,500 francs au meilleur dictionnaire patois présenté par une Société de province au concours des Sociétés savantes pour l'année 1869, ont prouvé l'intérêt élevé qu'on attache maintenant à ce genre d'études. Que des connaissances philologiques plus sûres, qu'une méthode plus scientifique, s'unissent désormais au zèle attesté par les travaux qu'on vient d'énumérer, et l'on verra tant d'efforts réunis produire les effets les plus favorables à la connaissance de la famille des langues romanes en général et de notre langue en particulier.

§ 2.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Les éditions, les travaux philologiques, les inventaires de matériaux, ne pouvaient suffire à donner une idée de la littérature du moyen âge, ni surtout à en répandre dans le public la connaissance et la juste appréciation. L'histoire littéraire seule, en dégagant les traits caractéristiques, en groupant les œuvres et les auteurs d'après leur valeur et leur génie, en éclairant les détails par la conception de l'ensemble et l'intelligence du développement général, pouvait conquérir définitivement ce vaste domaine. Mais il ne lui était possible de marcher avec quelque certitude qu'appuyée sur des

¹ La *Revue de l'Annie, de la Saintonge et du Poitou*. L'auteur du dictionnaire est M. l'abbé Rousseau.

textes nombreux. Aussi fut-ce de toutes les parties de la connaissance du moyen âge celle qui se développa le plus tardivement et dont les hésitations furent les plus grandes.

Le ^{xviii}^e siècle n'a fourni que quelques essais timides, où le manque de science suffisante n'est pas moins sensible que le peu de précision des principes et la fausseté du point de vue. Les premiers pas dans une voie nouvelle et meilleure furent faits par les membres de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres) chargés, sous l'Empire, de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, dont les Bénédictins avaient écrit douze volumes. Les tomes XIII-XIX, que l'Académie publia de 1814 à 1839, embrassent toute la littérature vulgaire du ^{xii}^e siècle et une partie de celle du ^{xiii}^e. Les auteurs, c'est-à-dire Ginguené, qui s'occupa également de la langue du Nord et de celle du Midi, Éméric David, qui étudia les troubadours, Amaury-Duval, qui se chargea des trouvères, et Daunou qui résuma avec éloquence ses idées et ses notions souvent justes sur la littérature, mais spécialement sur la littérature latine du ^{xiii}^e siècle, sont bien loin encore de posséder et l'étendue de connaissances et l'impartialité de jugement qu'aurait réclamées leur tâche. Ils traitent assez dédaigneusement l'objet de leur travail, et se placent d'ordinaire à un point de vue exclusivement et étroitement esthétique, qu'ils n'abandonnent guère que pour employer l'ironie. Leurs articles n'en ont pas moins le mérite d'avoir donné aux travaux subséquents certains points de repère, et les défauts qu'on doit leur reprocher sont moins le fait des écrivains eux-mêmes que la conséquence nécessaire du peu de lumières qu'on avait encore sur notre passé littéraire. Il ne faut pas oublier que ces articles, malgré leurs imperfections, ont beaucoup facilité les recherches qui les ont suivis, et surtout que les premiers continuateurs de l'*Histoire littéraire*, mis en présence de cette immense littérature vulgaire que leurs prédécesseurs n'avaient pas abordée et que personne n'avait tenté d'éclaircir avant eux, durent faire toutes leurs études par eux-mêmes, sans secours d'aucun genre, et furent

obligés de défricher trop de terrain à la fois pour pouvoir en cultiver soigneusement chaque parcelle.

Une phase nouvelle se marque pour le grand ouvrage de l'Académie des inscriptions et pour l'étude de notre ancienne littérature, en général, avec la publication du tome XX de l'*Histoire littéraire* (1842). Les membres de l'ancienne commission sont remplacés par MM. Paulin Paris, Victor Le Clerc, éditeur, et Fauriel (M. Lajard ne s'occupe que de la partie latine). Les articles d'Éméric David sur les troubadours, revus à la vérité et complétés par Fauriel, remplissent encore la plus grande partie du volume; mais les notices de M. P. Paris sur Jean Bodel, Adam de la Halle, Adenez-le-Roi et Rutebeuf, indiquent une manière toute nouvelle d'apprécier le moyen âge et une connaissance bien plus exacte de la littérature. Le tome XXI (1847), consacré tout entier à la littérature latine, ne nous intéresserait pas ici, s'il ne nous annonçait l'entrée dans la commission de M. Émile Littré, qui apportait à ces études, nouvelles pour lui, un esprit dès longtemps préparé à l'intelligence impartiale des époques diverses et habitué à une méthode rigoureuse. Les deux volumes suivants, d'une importance capitale pour l'histoire littéraire de la France (t. XXII, 1852; t. XXIII, 1856), contiennent deux articles, dont chacun est un ouvrage considérable, de M. Paulin Paris, sur les *chansons de gestes* et les *chansonniers*, inventaires, par ordre alphabétique, de nos richesses épiques et lyriques au *xiii^e* siècle, auxquels il y aura beaucoup encore à ajouter, mais qui donnent une base aux recherches et épargnent de longs et fastidieux travaux. Le travail, également très-considérable, de M. V. Le Clerc sur les *fabliaux* est une riche contribution, d'une part, à la connaissance du moyen âge, et, d'autre part, à la science universelle de la littérature comparée. L'étude, presque aussi étendue, de M. Littré sur les poèmes d'aventures demandait une grande variété de connaissances et astreignait à d'immenses lectures. Enfin les mémoires, moins longs, mais non moins précieux, de M. Le Clerc sur les poésies morales, didactiques et his-

toriques, de M. Littré sur les *Débats et disputes*, de M. Fauriel sur le *Roman de Renart*, de M. Paulin Paris sur les *Lais*, les *Dits* et le *Roman de la Rose*, complètent la valeur de ces deux beaux volumes.

Le tome XXIII terminait le xiii^e siècle; le tome XXIV a ouvert le siècle suivant par le *Discours* de M. Le Clerc sur l'*État des lettres au xiv^e siècle*, dernière œuvre du savant éminent auquel la littérature du moyen âge devra toujours un souvenir, et pour les beaux travaux dont il y a trouvé la matière, et pour l'ardeur avec laquelle il l'a défendue contre des préventions surannées, en revendiquant son droit à prendre la place qui lui appartient dans l'histoire générale des littératures. Quand on retrace la marche et le mouvement général de cette partie de la science, il est impossible de ne pas tenir grand compte de l'influence personnelle de M. Le Clerc, et de ne pas reconnaître qu'il s'est servi de l'autorité due à sa réputation acquise dans le domaine de la littérature classique, et à sa haute position universitaire, pour encourager, stimuler et défendre de toutes façons les études consacrées au moyen âge, et que sa haute direction se fait sentir dans plus d'un écrit né de ses conseils et amélioré par ses observations.

Les douze volumes dont on vient de parler étaient d'ailleurs un puissant secours et un encouragement pour les travailleurs. Peu à peu, d'abord avec bien des tâtonnements et des faux pas, on se lança dans la voie qu'avaient ouverte les continuateurs des Bénédictins. Dès 1812, Roquefort publiait son livre de l'*État de la poésie française dans les xii^e et xiii^e siècles*, auquel l'Académie avait décerné le prix à l'issue du concours proposé par elle sur cette question. L'ouvrage de Roquefort, très-imparfait, n'excita pas d'émulation. M. Villemain, dans le *Cours de littérature française au moyen âge* qu'il publia en 1830, parla de l'étranger plus que de la France, et se contenta, pour notre ancienne littérature, de résumer en quelques formules brillantes les faits à ce moment les plus connus. Un dépouillement assez consciencieux, mais sans critique, des ouvrages de seconde main, doit faire nommer l'*Histoire de la littérature*

française au moyen âge d'Émile Lefranc (1840), livre destiné aux collèges et qui n'a été remplacé par aucun autre. Depuis lors on a du reste renoncé à tracer de la littérature française au moyen âge un tableau général; on s'est borné à des monographies qui sont devenues de plus en plus spéciales à mesure que les progrès de la science ont révélé plus de faits et de détails.

Ce sont encore des livres qui embrassent un assez vaste cadre que les *Essais* de l'abbé de la Rue sur les *bardes, jongleurs et trouvères* (3 vol. 1834), et l'*Histoire de la littérature française avant le xii^e siècle*, de J. J. Ampère (3 vol. 1839). Le premier de ces écrits, qui rappelle par bien des points les essais encore mal dirigés de l'époque précédente, n'en contient pas moins des matériaux précieux et des recherches toutes personnelles; le second ne fait à la littérature vulgaire qu'une très-petite place, et étudie principalement, sur les traces des Bénédictins, les œuvres écrites en France au moyen âge en langue latine. On doit encore signaler comme s'étendant à des périodes ou à des sujets presque généraux: 1^o les quatre ouvrages de M. Arthur Dinaux (1834-1863) sur les *Trouvères cambrésiens*, — *flamands et tournaïsiens*, — *artésiens*, — *brabançons et hainuyers*, qui, réunis, forment une sorte d'histoire de la poésie au moyen âge dans le nord de la France, et offrent des études soigneuses, sinon toujours définitives; 2^o les *Origines littéraires de la France*, par M. Moland (1862), recueil d'articles intéressants, qui n'ont pas toutefois l'unité et la suite que paraît promettre le titre; et 3^o surtout l'ensemble de notices qui accompagnent le premier volume des *Poètes français* de M. Crépet.

La prose au moyen âge n'a guère été étudiée au point de vue littéraire; les travaux auxquels ont donné lieu nos historiens ne sauraient être indiqués ici. Sur les romans en prose de la Table-Ronde, les études de MM. Paulin Paris (*Manuscripts français*) et Moland (*Origines littéraires*) n'ont été accompagnées que des travaux de M. de La Villemarqué, dont l'intérêt et le mobile sont bretons plutôt que français. Les nouvelles en prose publiées par MM. Mo-

land et d'Héricault les ont engagés à quelques considérations préliminaires ; mais, en somme, c'est dans le domaine de la poésie que s'est surtout exercée l'activité de nos critiques et de nos historiens littéraires.

La poésie épique, qui n'a commencé que si récemment à être mise au jour, a provoqué déjà de nombreuses études depuis celles de M. Paulin Paris, soit en tête de ses éditions de Berte et de Garin, soit plus tard dans l'*Histoire littéraire de la France*. Pour parler d'abord des chansons de gestes, on doit signaler : la dissertation d'H. Monin sur le *Roman de Roncevaux* (1832), œuvre digne de souvenir et par sa date et par sa réelle valeur (Monin, enlevé récemment et tristement à la science, sortait à peine alors de l'École normale supérieure) ; la longue et intéressante introduction de M. É. du Méril à son édition de la *Mort de Garin* (1848) ; celle de Génin à la *Chanson de Roland* (1850), morceau remarquable, qui, malgré bien des erreurs, a eu sur le progrès et la diffusion de ces études une heureuse influence ; l'article de M. Vitet sur le même poème (*Revue des Deux-Mondes*, 1852), important en ce qu'il contient la consécration, dans une mesure exquise, donnée à la poésie du moyen âge par l'esthétique classique ; les beaux articles de M. Littré sur les rapports de la poésie d'Homère et de notre ancienne épopée, sur la féodalité et la poésie épique, sur Guillaume d'Orange (articles réunis dans l'*Histoire de la langue française*) ; enfin la thèse latine de M. Luce sur Gaydon (1860), curieuse et consciencieuse monographie. Les grands poèmes narratifs du moyen âge ont fourni tout récemment la matière de deux ouvrages considérables, dont l'un n'est pas encore terminé. Dans le premier, l'*Histoire poétique de Charlemagne* (1865), l'auteur, M. Gaston Paris, a pris un cadre limité, qu'il s'est efforcé de remplir complètement ; il a voulu éclaircir notre ancienne poésie par la comparaison de celle qu'elle a fait naître en Europe tout autour d'elle, et l'enrichir des résultats de la science étrangère aussi bien que des recherches françaises ; il s'est attaché surtout à la critique des récits et des différentes formes qu'ils ont

revêtues. L'Académie des inscriptions a marqué la valeur de ce livre en décernant à M. Gaston Paris le grand prix fondé par le baron Gobert. L'auteur des *Épopées françaises*, M. Léon Gautier, n'a pas craint d'embrasser dans son vaste travail toute la matière épique du moyen âge, en faisant toutefois aux chansons de gestes une part beaucoup plus large qu'au reste. Il donnera l'histoire, le contenu et l'appréciation de tous les poèmes français, et rendra ainsi à la science, non moins qu'à la vulgarisation de ses résultats, un service signalé. Les deux premiers volumes déjà publiés permettent d'apprécier la conscience et les connaissances de l'auteur, autant que son ardente sympathie pour les œuvres qu'il a longuement étudiées. L'Académie des inscriptions a accordé au premier volume des *Épopées françaises* le second prix de la fondation Gobert.

Les poèmes du cycle de Bretagne, les romans d'aventures, les récits renouvelés de l'antique, ont été moins souvent, moins profondément examinés. Nous citerons, pour les premiers, les études de MM. Heinrich sur le *Perceval* de Wolfram d'Eschenbach (1855), et Bossert sur le *Tristan* de Gotfrid de Strasbourg (1865), dans lesquelles il est traité du sujet en lui-même, et par conséquent de nos poèmes à propos de leurs imitations allemandes. Les romans d'aventures ne peuvent guère reveudiquer, en dehors des articles de M. Littré, que l'introduction savante de M. Édèlestand du Ménil à *Floire et Blanceflor* (1856). Ils occupent une grande place dans le livre de M. Gidel (1866) sur les poèmes grecs imités du français. A ces travaux de littérature comparée se rattachent quelques études sur les légendes ou les fabliaux, telles que la précieuse notice de M. A. de Moutaiglon sur le *Dolopathos* (1856), celles de MM. Francisque Michel et É. du Ménil sur *Virgile l'enchanteur*¹, de M. du Ménil sur la légende de *Robert le Diable*², et le livre de M. Sandras sur Chaucer, considéré comme imitateur des troubadours.

¹ *Mélanges archéologiques et littéraires* (1850).

² *Études sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire* (1862).

Le cycle des poèmes renouvelés de l'antiquité n'a suscité, outre l'étude comparative de M. A. Pey sur l'*Eneas* de Benoît de Sainte-More et l'*Eneïd* du poète allemand Veldeke, que la thèse de M. Eugène Talbot sur le roman d'Alexandre.

La poésie lyrique, par sa nature même, offrait à ces premières recherches, souvent dirigées par la curiosité plus que par une science méthodique, moins d'attrait et de matière. C'est encore M. Paulin Paris que l'on retrouve ici à la tête des travailleurs. Il a consacré à notre ancienne poésie lyrique, outre le grand morceau déjà mentionné du tome XXI de l'*Histoire littéraire*, les notices de son *Romancero françois* (1835). Mais, excepté la curieuse étude de M. É. du Méril sur *l'origine et la nature de la poésie lyrique en France pendant les XI^e et XIII^e siècles*¹, ce n'est guère que dans les introductions aux éditions de nos vieux chansonniers qu'on trouve des essais, généralement assez incomplets, sur leurs personnes et leurs œuvres². Nous citerons les volumes publiés par M. Crapelet (*Chansons du chastelain de Coucy, Œuvres choisies d'Eustache Deschamps*), par M. Tarbé (*Collection des poètes champenois*), et surtout par M. Achille Jubinal (*Jongleurs et Trouvères, Œuvres de Rutebeuf*). Deux poètes de la fin du moyen âge, bien différents, mais également remarquables, sont seuls étudiés à part, l'un dans le livre de M. Beaufils (*Études sur Charles d'Orléans*, 1861), l'autre dans celui de M. Campaux (*François Villon*, 1859), présentés tous deux comme thèses à la faculté des lettres. Il faut joindre à ces ouvrages la très-intéressante notice de M. J. Quicherat sur Henri Baude (*Bibl. de l'École des chartes*, V, 93), et celle de M. Gasté sur Olivier Basselin (1865). M. Lenient (1859) a tracé de la satire au moyen âge une brillante esquisse, à laquelle se rattachent les études de MM. d'Héricault sur Coquillart (1857) et Chassang sur Pierre Gringore (*Jarhbuch für romanische Litteratur*, t. III).

Le théâtre, ce genre où le génie français a de tout temps excellé,

¹ *Mélanges archéologiques et littéraires*. — ² On a déjà mentionné les notices de MM. A. Dinaux, Moland, d'Héricault, etc.

devait trouver plus de sympathies; mais les recherches qu'il a provoquées sont pour la plupart des études de détail, des monographies locales, plus intéressantes pour l'histoire des représentations scéniques que pour celle de la poésie dramatique elle-même. Parmi les travaux qui appartiennent plus légitimement à l'histoire littéraire, on doit nommer, malgré bien des exagérations et des erreurs, les *Études sur les mystères*, d'Onésime Le Roi (1835). Les études de M. Louis Paris sur les *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims* contiennent de longues et précieuses analyses des principaux mystères. M. É. du Méril, dans ses *Origines latines du théâtre moderne*, et M. Ch. Magnin, dans divers essais on critiques, ont porté le jour dans les commencements de notre poésie dramatique, que vient d'éclairer de plus près encore M. Marius Sepet (*Bibliothèque de l'École des chartes*, 1867). L'Introduction de Génin à son édition de la *Farce de maistre Pierre Pathelin* (1852) peut être regardée, en dépit d'hypothèses fort aventureuses, comme un des meilleurs morceaux de cet ingénieux érudit; celle que MM. Guesard et de Certain ont mise en tête de leur *Mistère du siège d'Orléans* fait connaître un genre peu cultivé autrefois, ce qu'on pourrait appeler le drame historique. Enfin, bien qu'ils aient plutôt trait à l'histoire externe du théâtre qu'à celle des pièces, le petit essai de M. E. Morice sur la mise en scène dans les mystères (1836?), le livre de M. Fabre sur les *Cleres de la basoche* (1856), doivent trouver place dans ce rapide inventaire.

On est loin d'avoir exposé, même sommairement, tous les travaux qui ont été consacrés à débrouiller, à éclaircir, à raconter l'histoire de notre ancienne littérature; on en a dit assez seulement pour faire voir qu'une réelle et féconde activité s'est produite dans ce riche domaine. Il y a encore beaucoup à faire, et plus qu'on n'a fait; mais déjà certains résultats sont assez bien établis pour que les livres destinés au public simplement lettré, et même à la jeunesse studieuse, aient pu les admettre et y gagner. Il devient aujourd'hui impossible de commencer à Malherbe, à du Bellay, à

Villon, au *Roman de la Rose*, l'histoire de la littérature française : c'est ce qu'ont très-bien compris les auteurs de nos deux meilleurs manuels d'histoire littéraire, MM. Gérusez et Demogeot. Tous deux ont fait une place, sinon encore assez large et assez bien remplie, du moins bien plus considérable que par le passé, à cette littérature si dédaignée il y a quelque temps encore, mais en réalité si riche, si intéressante et si nationale. Leurs successeurs, on n'en saurait douter, marcheront dans cette voie d'un pas plus ferme encore. Il est temps que la France apprenne à connaître et à aimer un passé qui est une part notable de sa vieille gloire. En regardant derrière nous le chemin parcouru depuis le commencement de ce siècle, nous sommes pleins de confiance dans l'avenir, et nous enregistrons sans hésiter la découverte, si l'on peut ainsi dire, et la prise de possession, accomplies sous nos yeux, de ces régions dont on avait oublié la route, comme une des plus belles et des plus durables conquêtes de la science moderne. Grâce à elle, nous constatons chaque jour avec une légitime fierté que notre littérature a été la mère et la reine de toutes celles des nations voisines. Nous l'avions oublié ainsi qu'elles-mêmes, et nous nous regardions volontiers comme les débiteurs de ceux qui nous ont fait tant d'emprunts. La France, en possession au moyen âge d'une suprématie littéraire incontestée, avait perdu ses titres : l'érudition de nos jours les a retrouvés.

RAPPORT SUR LES PROGRÈS
DE
LA PHILOLOGIE CELTIQUE
EN FRANCE.

On s'est beaucoup occupé de celtique pendant les premières années de ce siècle; mais on l'a fait en général sans grande utilité, faute de connaissances suffisantes en grammaire comparée. Les seuls travaux de cette époque qui conservent une valeur aujourd'hui sont la *Grammaire cello-bretonne* de Le Gonidec et le *Dictionnaire breton-français* du même auteur. La grammaire a paru en 1807 et le dictionnaire en 1821. L'objet de ces deux ouvrages est simplement de faire connaître l'état actuel de la langue: l'auteur a, d'ordinaire, la prudence d'éviter des spéculations philologiques que l'étendue restreinte de ses connaissances aurait rendues bien hasardeuses. Mais, pour être fructueuse, l'étude ne devait pas se borner au breton actuel; elle devait remonter aux formes anciennes de ce dialecte; elle devait comprendre les autres dialectes néo-celtiques et tous les mots gaulois conservés par les auteurs anciens; elle devait enfin mettre ces débris d'une langue éteinte en regard des langues les plus anciennes de la même famille, afin de constater les analogies et les différences, de déterminer en un mot les caractères propres de l'idiome disparu.

C'est de l'année 1837 que datent les premiers pas dans cette voie.

Le Gonidec,
Grammaire
celto-bretonne
et
Dictionnaire
breton-français.

De Costermé,
Bihetz
santez Nonn.

Cette année, en effet, Le Gonidec publia, avec une traduction, la *Vie de sainte Nonne* (*Bukez santez Nonn*), mystère breton, qui, suivant M. de La Villemarqué¹, aurait été écrit partie au xⁱⁱ siècle, partie au xiv^e. Zeuss, *Grammatica celtica*, p. xlvii, admet ces dates comme exactes. Mais l'unique manuscrit connu jusqu'à présent, et qui appartient à la Bibliothèque impériale, paraît de la fin du xvi^e siècle. D'autre part, les manuscrits du xiii^e et du xiv^e siècle ne nous fournissent aucun document breton qui puisse être comparé à la *Vie de sainte Nonne*. Enfin la langue de ce mystère est identique à celle du dictionnaire dit *Catholicon*, qui date de la seconde moitié du xv^e siècle, et à celle du *Grand mystère de Jésus*, qui doit être de la même époque ou du commencement du xvi^e siècle. Il semble donc impossible de prouver que la *Vie de sainte Nonne* soit de beaucoup antérieure. Cependant cette publication de Le Gonidec conserve une grande valeur, puisque nous ne possédons pas d'ouvrage plus ancien écrit en breton armoricain².

Pictet,
De l'affinité
des
langues celtiques
avec
le sanscrit.

C'est aussi en 1837 qu'a paru le mémoire de M. A. Pictet intitulé *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*. Bien que l'auteur ne soit pas français, nous n'hésitons pas à mentionner son livre, qui a été imprimé à Paris et qui a vu le jour sous le patronage de notre Académie des inscriptions et belles-lettres, puisque l'auteur ne l'a publié, comme le titre l'annonce, qu'après avoir été couronné par cette savante compagnie. Ce livre est aujourd'hui arriéré en bien des points. On pourrait, dans une seconde édition, remplacer avec avantage, dans plusieurs cas, les formes du sanscrit classique par celles du dialecte védique, qui est plus ancien et plus rapproché de la source commune des langues indo-euro-

¹ *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*, 1847, in-4°, p. 33-34.

² Le glossaire de l'année 1464, dit *Catholicon*, dont le manuscrit malheureusement incomplet se trouve à la Bibliothèque impériale, est tout à fait insuffisant pour la connaissance des formes gram-

maticales; d'ailleurs il appartient à la même période philologique. Ceux qui n'ont pas à leur disposition l'original ni les anciennes éditions pourront s'en assurer en parcourant l'édition abrégée que fait imprimer M. Le Men, archiviste du Finistère.

pécunes. Le védique *star*, par exemple, ressemble plus au breton *steren*, anciennement *ster*, que le sanscrit *tara* (p. 15). De même, les formes anciennes des dialectes néo-celtiques sont plus voisines du sanscrit que les formes modernes généralement employées par M. Pictet : ainsi le vieil irlandais *dan* (ZEVSS, p. 20) est, sauf la terminaison qui manque, identique au sanscrit *dāna*, tandis que l'irlandais moderne, *don*, cité par M. Pictet, p. 14, nous donne ce mot avec l'altération que la langue latine lui a fait subir. On a aussi fait observer que le savant genevois a laissé pénétrer dans son livre quelques-unes des erreurs dont fourmille le dictionnaire irlandais d'O'Reilly.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Pictet devait apprendre deux choses aux amis des études celtiques en France : d'abord, quel avantage présentait la connaissance simultanée des dialectes néo-celtiques ; ensuite, combien il était utile de comparer ces dialectes avec les plus anciennes langues de la famille indo-européenne, comme M. E. Burnouf l'avait déjà démontré, mais dans des ouvrages moins abordables au public. M. Pictet a trouvé dans notre pays des imitateurs sur le premier point ; ils lui manquent encore sur le second.

Le Gonidec mourut l'année qui suivit la publication de l'ouvrage de M. Pictet. Le premier livre du plus illustre disciple de Le Gonidec parut un an après.

En effet, c'est de 1839 que date la première édition du recueil de chants populaires bretons donné sous le nom de *Barzaz Breiz* par M. de La Villemarqué. Cet ouvrage, six fois réimprimé, fournit un certain nombre de textes anciens conservés par la tradition. Quelque précieux que soient ces textes, leur valeur philologique est beaucoup moindre que si on pouvait les lire dans des manuscrits contemporains de leur composition. Mais la rareté des monuments écrits où la langue armoricaine présente des formes plus anciennes qu'aujourd'hui, la date relativement récente de ces monuments, donnent un grand prix à ces chansons, et on ne

La Villemarqué,
Barzaz-Breiz.

peut contester qu'en les publiant M. de La Villemarqué n'ait bien mérité des amis de la philologie celtique.

De Courson,
ouvrages divers.

Ce savant eut pour émule à cette époque M. de Courson. De 1840 à 1846, M. de Courson fit paraître trois ouvrages, qui ont eu une grande publicité, et dont le dernier a reçu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1847, le grand prix Gobert. Ce sont : *l'Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine*, Paris, 1840, in-8°; *l'Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire depuis les temps les plus reculés jusqu'au 1^{er} siècle*, Saint-Brieuc, 1843, in-8°; *l'Histoire des peuples bretons dans la Gaule et dans les Îles Britanniques : langue, coutumes, mœurs, institutions*, Paris, 1846, 2 vol. in-8°. M. de Courson, dans ces livres, a touché bien des questions étrangères à notre sujet; mais il a rendu un grand service aux philologues français. C'a été de signaler à leur attention et, pour la première fois en France, de publier en entier le *Vocabulaire cornique* conservé au Musée britannique (bibliothèque Cottonienne, Ms. coté Vesp. A. 14). Ce vocabulaire, que Price avait déjà fait imprimer à Sherborne en 1790, a été depuis l'objet d'une troisième édition donnée par Zeuss en Allemagne, en 1853.

Troude,
Dictionnaire
français-breton.

Ce fut un des documents dont M. de La Villemarqué se servit pour améliorer les dictionnaires de Le Gonidec. Dès 1842, M. Troude, chef de bataillon, aujourd'hui colonel en retraite, avait fait paraître un dictionnaire français-breton, le premier, croyons-nous, qui ait vu le jour dans notre siècle; mais l'œuvre de M. Troude devait être de beaucoup dépassée par un dictionnaire français-breton laissé en manuscrit par Le Gonidec, et qui, revu et considérablement augmenté par M. de La Villemarqué, fut livré au public en 1847. M. de La Villemarqué plaça en tête un *Essai sur la langue bretonne* en 66 pages in-4°. Ce mémoire, écrit avec beaucoup d'art et de science, n'a qu'un défaut : l'auteur traite son sujet avec trop d'amour et avec une ardeur trop passionnée

La Villemarqué,
Dictionnaires
français-breton,
de
Le Gonidec.

•

pour que sa critique puisse être partout assez sévère; par exemple, il exagère beaucoup le nombre des mots signalés comme gaulois par les auteurs de l'antiquité classique et qui se retrouvent dans les dialectes néo-celtiques. M. Roget de Belloguet, dans son *Ethnogenie gauloise*, a rétabli la vérité.

L'apparition du *Dictionnaire français-breton* fut suivie de près par une édition nouvelle du *Dictionnaire breton-français* de Le Gonidec, 1850. M. de La Villemarqué a introduit dans ce livre, comme dans le précédent, des améliorations considérables; il y a ajouté un grand nombre de mots que Le Gonidec avait négligés; il donne très-souvent pour chaque mot la forme correspondante en irlandais, en gaélique, en gallois et dans le *Vocabulaire cornique* du musée britannique, etc. etc. La grammaire qui précède le dictionnaire vaut aussi beaucoup mieux que dans les éditions précédentes: par exemple, M. de La Villemarqué établit fort bien que le verbe breton a un passif dont Le Gonidec avait donné la forme sans en comprendre la valeur. Il n'y a pas de meilleurs dictionnaires bretons, de meilleure grammaire bretonne que les dictionnaires et la grammaire de Le Gonidec revus par M. de La Villemarqué. Mais, s'il nous est permis de donner place à la critique, nous dirons que M. de La Villemarqué est loin d'avoir indiqué dans ses dictionnaires tous les mots irlandais ou gaéliques identiques, sauf quelques différences de forme, à des mots bretons: ainsi, à la suite du breton *amzer*, temps¹, il ne mentionne pas l'irlandais *aimsear*²; plus loin, il ne dit rien du mot irlandais et gaélique *bog*³, qui a le même sens que le breton *bouk*, mou, tendre⁴, etc. Il n'a su tirer aucun parti de l'ouvrage mentionné plus haut de M. Pictet, qu'il ne cite jamais; par exemple, il aurait dû, suivant nous, tenir compte d'une opinion émise par le savant genevois et ne pas reproduire sans rectification

La Villemarqué,
Nouvelle édition
du
dictionnaire
breton-français
de
Le Gonidec.

¹ *Dictionnaire breton-français*, p. 118.

² Mac-Curtin, *The english and irish dictionary*, Paris, 1739. in-4°, p. 659, 1° col.

³ *Ibid.* p. 616. — O'Brien, *An irish-*

english dictionary, 1° éd. p. 57. — Mac-leod, *A dictionary of the gaelic language*, London, 1845, p. 76.

⁴ *Dict. breton-français*, p. 154.

l'étymologie donnée par Le Gonidec du mot *breizad*, breton¹. Le Gonidec fait de ce mot un dérivé de l'adjectif *briz*, peint de diverses couleurs, ce qui n'a aucun fondement historique. M. Pictet² établit que le mot *brito*, d'où vient *breizad*, veut dire guerrier et dérive d'un radical signifiant bataille; il trouvait ce radical en gallois, mais il ignorait qu'il existât en breton armoricain. Or ce radical, qui s'écrit aujourd'hui en breton armoricain *briz* ou *brez*, a été ajouté par M. de La Villemarqué au *Dictionnaire breton-français* de Le Gonidec³. Il était facile de reconnaître par beaucoup d'exemples quelle consonne primitive remplace le *z* final de *briz* ou *brez*, mêlée, combat : *bez*, fosse, s'est d'abord dit *bet*⁴; *kaz*, chat, s'est d'abord dit *kat*, etc. etc. M. de La Villemarqué ne semble pas s'en être aperçu. Enfin il est à regretter que la *Grammatica celtica* de Zeuss ait paru trois ans après le *Dictionnaire breton-français*, que par conséquent le savant breton n'ait pu profiter des recherches du philologue allemand. Évidemment il n'aurait pas maintenu, p. 303, cette erreur de Le Gonidec qui, voulant se rendre compte de deux mots signifiant ciel, *env* et *nev*, prend le second pour une corruption du premier, tandis que le contraire est aujourd'hui certain⁵, etc. Il aurait aussi pu, dans la grammaire, simplifier l'exposition des règles de la permutation des voyelles initiales, et donner une théorie de ces permutations, qui sont la principale difficulté du breton. Mais nous regrettons de nous être appesanti si longtemps sur les défauts ou les lacunes souvent inévitables d'un travail qui réunit à tant de science une si éminente utilité, et qui nous rend tous les jours à nous-même de si grands services : nous passons à un autre ouvrage publié par M. de La Villemarqué la

¹ *Dict. breton-français*, p. 160.

² *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, p. 167-168.

³ Page 163.

⁴ Zeuss, *Gramm. celt.* p. 240.

⁵ On pourrait aussi relever la liste des mots bretons oubliés, comme *alloud* et

alloudez. On pourrait examiner la valeur de certaines étymologies, comme celle de *tremen*, passage, qui est évidemment composé de *tré* ou *dré* (*trans*), et de la racine du verbe *mont*, aller, auquel M. de La Villemarqué substitue un mot signifiant beaucoup.

même année que le *Dictionnaire breton-français*; nous voulons parler des *Chants des bardes bretons du VI^e siècle*.

Il est encore fâcheux que ce livre ait paru avant la *Grammatica celtica*, où sont réunis tant de monuments anciens des langues néo-celtiques. En effet, M. de La Villemarqué a eu, en composant ce livre, une idée hardie qui pouvait être féconde en résultats heureux, et qui, avec l'aide du bon travail de Zeuss, aurait été sans doute au moins en partie réalisable. Cette idée, la voici : Les poèmes bretons-gallois publiés par M. de La Villemarqué sous le titre de *Poèmes des bardes bretons* ont été composés, suivant lui, au VI^e siècle; mais les manuscrits qui nous les ont conservés sont beaucoup plus récents; le plus ancien de ces manuscrits est daté du XII^e siècle par le savant académicien, et pourrait bien ne remonter qu'au XIII^e, à en juger par le *fac-simile* que ce zélé celtiste a publié dans le tome V des *Archives des missions*. Ces manuscrits sont écrits avec l'orthographe usitée à l'époque où vivaient les scribes auxquels nous les devons. M. de La Villemarqué a eu la pensée fort juste qu'il serait intéressant et utile de restituer l'orthographe primitive, de rendre à chaque mot la forme qu'il avait dans la bouche et sous la plume des poètes qui ont composé les chants dont il s'agit. Mais il n'avait à sa disposition aucun texte gallois écrit à l'époque où ces poètes vivaient; cette difficulté ne l'a pas arrêté: il a admis comme démontrée l'identité de l'orthographe galloise du VI^e siècle et de celle qui est usitée aujourd'hui dans la Bretagne armoricaine parmi les disciples de Le Gonidec, sauf les permutations de la lettre initiale, qu'il a supprimées toutes uniformément. Il a cru devoir, dans le choix des lettres employées pour figurer chaque mot, se conformer aux principes établis pour le breton moderne par Le Gonidec, son maître. C'est plus clair pour nos compatriotes de la Basse-Bretagne, et à ce point de vue un résultat utile a été atteint; mais aujourd'hui M. de La Villemarqué doit lui-même être moins qu'autrefois convaincu de la valeur scientifique de sa méthode : les textes, alors inédits, que Zeuss a publiés, lui permettent de

La Villemarqué,
Poèmes
des
bardes-bretons
du VI^e siècle.

constater les erreurs dans lesquelles elle l'a fait tomber. Qu'on se figure, par exemple, une édition de la *Chanson de Roland*, où tous les mots seraient écrits comme dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Heureusement le savant éditeur a eu le bon esprit de donner en note, comme variantes, une partie des leçons des manuscrits; il a, par là, assuré à son livre, malgré le défaut que nous avons signalé, une valeur réelle et durable.

Après la publication de la *Grammatica celtica*, il sentit fort bien ce qui pouvait manquer à son travail, et combien il aurait à gagner à faire une étude nouvelle et plus complète des monuments du breton gallois, armoricain et cornique conservés dans les bibliothèques d'Angleterre. En 1856, au retour d'une mission dans ce pays, il publiait, dans le tome V des *Archives des missions*, un rapport fort curieux, où notamment il donnait, d'après un manuscrit du ix^e siècle, la première édition complète du seul poëme gallois connu par un manuscrit antérieur au xiv^e siècle. Ce rapport rectifie plusieurs fautes de lecture commises par Zeuss dans la transcription de divers documents; mais c'est en vain, suivant nous, que l'auteur y cherche à justifier certaines assertions antérieures dont le savant allemand avait démontré la fausseté.

Du reste, M. de La Villemarqué est homme de trop de science et de bon goût pour ne pas savoir, dans l'occasion, rendre hommage à l'érudition du philologue étranger à qui nos études nationales doivent tant. On peut voir, par exemple, la preuve de cette déférence dans un fort bon mémoire intitulé *Note sur l'inscription de Lomarec près Auray*, et qui a été publié en 1858 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres¹. M. de La Villemarqué y établit, d'après Zeuss, et en le citant, que la forme primitive de l'article breton est *ir*; or, dans les *Poëmes des bardes bretons du vi^e siècle*, il l'avait toujours écrit *ē* ou *er*, suivant la prononciation actuelle du dialecte de Vannes.

La Villemarqué,
Rapport
dans
les Archives
des missions.

La Villemarqué,
Note
sur l'inscription
de Lomarec
près Auray.

¹ Mémoires présentés par divers savants, 1^{re} série, t. V. p. 411.

Roget
de Belloguet,
Glossaire gaulois.

Un autre ouvrage où les beaux travaux de Zeuss ont été utilisés avec beaucoup de science et de zèle a paru la même année que le précédent. C'est le *Glossaire gaulois* de M. Roget de Belloguet. L'intérêt de ce livre consiste en ce qu'il donne une nomenclature exacte, sans être encore entièrement complète, des mots gaulois contenus dans les écrits des auteurs grecs et latins de l'antiquité classique ou des premiers temps du moyen âge, et dans les inscriptions de l'époque impériale. M. Roget de Belloguet fait preuve d'un sentiment vrai des règles de la critique; il connaît tous les livres publiés sur le sujet qu'il traite : mais malheureusement il ne sait pas les dialectes néo-celtiques; on voit qu'il procède, comme on dit vulgairement, à coups de dictionnaire. Aussi, quand il s'agit d'expliquer un mot gaulois, il entasse sans discernement les uns à la suite des autres tous les mots néo-celtiques qui présentent une analogie de son quelconque. Nous donnerons comme exemple sa notice sur le mot *petorritum* (p. 72), char à quatre roues. Ce composé, qui est osque en même temps que gaulois, vient de : 1° *petor*, quatre; en grec homérique *πῆτρῆς*, pour *πῆτρης*; en vieux cambrien, *petuar* (la labiale ténue prenant la place de la palatale correspondante qu'on trouve dans le sanscrit *cavaras*, et de la gutturale ténue que garde le latin *quatuor*); 2° *rot*, roue, en latin *rota*, en vieil irlandais *roth* (Zeuss, p. 82), et en armoricain moderne *rod*, venant de *rot* par l'effet de la règle ordinaire des permutations; l'o de ce dernier mot remplace un a primitif que nous donnent le sanscrit et le zend *rafa* (Bopp, *Grammaire comparée*, § 12), et que l'allemand moderne *rad* a conservé. Si cet a primitif ou l'o qui lui a succédé s'est changé en i dans le composé *petorritum*, c'est par l'effet des règles sur la pesanteur relative de l'a et de l'i, règles si bien exposées par Bopp, *Grammaire comparée*, § 12. On sait ce qu'est devenu l'a de *facio* dans le composé *conficio*. M. Roget de Belloguet a donc tort de faire intervenir ici les mots néo-celtiques qui signifient *course*, lesquels dérivent du gaulois *red* ou *rod* (comparez *Rhedones*, *eporedici*, *Rhodanus*), dont la

dentale est une moyenne au lieu d'être une tenue comme dans *ra'ta*, *ro'ta* et dans la forme affaiblie *ri'tum*. De même, dans la notice consacrée au gaulois *sagum*, en vieil irlandais *sai*, en breton armoricain *sae* (par l'effet de la suppression de la moyenne, chose si fréquente dans l'intérieur des mots), il confond ce substantif avec un autre également gaulois sans doute et qui appartient aussi au grec, au latin et à bien d'autres langues, le substantif *sac*, dont la gutturale est une tenue et ne cesse de l'être, dans quelques langues, que par une permutation moderne. M. de La Villemarqué, cet écrivain si séduisant, pourra quelquefois manquer un peu de rigueur dans ses déductions; mais il aura toujours sur les savants français qui suivent la même carrière une grande supériorité : c'est qu'il sait le breton armoricain mieux que personne, et qu'il entend très-bien le gallois.

La Villemarqué,
Bardes bretons
du vi^e siècle,
2^e édition.

Toutefois nous ne croyons pas qu'il ait su tirer parti de cet avantage quand, en 1860, il a donné une *seconde* édition des *Poèmes des bardes bretons*, qui n'est autre chose que le volume publié en 1850, sauf une augmentation d'un tiers de feuille en tête, et d'un autre tiers de feuille à la fin. Depuis la publication de la grammaire de Zeuss, il est impossible de présenter comme rationnelles les formes arbitraires adoptées dans ce recueil, et de maintenir que l'orthographe bretonne actuelle représente la prononciation cambrienne du vi^e siècle. M. de La Villemarqué a implicitement reconnu son erreur en 1858, dans son mémoire sur l'inscription de Lomarec, où il rétablit d'après Zeuss la forme primitive de l'article cambrien; il en donne une nouvelle preuve quand il termine, en 1860, les *Poèmes des bardes bretons* par le poème cambrien découvert par lui-même dans un manuscrit carlovingien, en 1856 (*Archives des missions*, t. V), et où, par exemple, le mot signifiant homme, en breton armoricain *den*, est écrit non pas *den*, mais *don*.

Mouss,
Mémoires
des
anciens bardes
gallois.

Mais nous avons tort de faire si grande la part du blâme dans les écrits d'un homme qui a rendu aux études celtiques de si éminents services. On sent surtout la valeur de ses ouvrages quand,

après eux, on vient à parler d'un livre comme celui auquel nous amène l'ordre chronologique des publications. En 1861, M. Monin, professeur à la faculté des lettres de Besançon, fit paraître un volume in-8° de 316 pages, intitulé *Monuments des anciens idiomes gaulois*. M. Monin paraît s'être proposé pour but de compléter le travail de M. Roget de Bellognet en réunissant des textes qui avaient échappé à ce dernier, et en cherchant à construire, à l'aide de tous les documents connus, une sorte de grammaire celtique. Cette compilation, à la fois dépourvue de méthode et de critique, sera bien peu utile aux progrès de la science. Nous n'avons pas meilleure opinion d'un article publié par le même auteur dans la *Revue des sociétés savantes*, 3^e série, tome II, p. 146 et suivantes : il nous paraît impossible d'employer d'une manière plus stérile des connaissances aussi étendues que variées.

Nous ne parlerons pas dans les mêmes termes des pages dans lesquelles, en 1863, M. de Courson a donné la liste des noms propres d'origine bretonne contenus dans le *Cartulaire de Redon*¹; les quelques notes étymologiques jointes à ce travail portent le cachet d'une vraie science : nous regrettons qu'elles ne soient ni plus nombreuses ni plus développées.

Nous féliciterons également MM. Luzel et Henry du soin et de l'exactitude avec lesquels ils ont, la même année, publié et traduit, sous le nom de *Mystère de sainte Tryphine*, un des plus intéressants monuments de la littérature dramatique armoricaine. Une savante préface précède ce volume, digne de l'érudit au zèle duquel la Bibliothèque impériale doit presque tous les manuscrits bretons qu'elle possède. Nous regrettons seulement que, voulant mettre au jour un des textes si nombreux qu'il a réunis, il n'en ait pas choisi un qui remonte au delà du XVIII^e siècle.

Il ne faut pas oublier deux articles publiés en 1864 et en 1865 par M. Pictet, dans la *Revue archéologique*, sur les noms pro-

De Courson,
Cartulaire de l'abbaye de Redon.

Luzel et Henry,
Mystère de sainte Tryphine.

Pictet,
Études sur les noms d'hommes gaulois.

¹ *Cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne*, par Aurélien de Courson, Prolegomènes, p. 227-231.

représenté
sur animaux.

pres gaulois empruntés aux animaux¹. Le savant genevois s'y tient à la hauteur de la réputation qu'il a si justement méritée. Nous croyons toutefois qu'il se trompe dans sa dissertation sur le sens du gaulois *redo*, *redi*, qui se trouve dans les composés *eporedorix* et *eporedicus*. Il établit par d'excellentes raisons que le radical *redo* ou *redi* devait, dans ces mots comme dans *rheda*, signifier *diriger un cheval*, et non *courir*; il montre fort bien l'analogie de ce radical avec l'anglais *to ride*, conduire un cheval, aller à cheval, aller en voiture, qui se retrouve dans d'autres langues germaniques. Mais de là conclure que le radical gaulois *redo*, *redi*, est différent de l'armoricain *red*, course, *redék*, courir, c'est aller trop loin. Combien de mots ont à la fois un sens actif et neutre! le verbe anglais cité en donne lui-même un exemple. Pourquoi le mot gaulois en question n'aurait-il pas signifié à la fois *courir*, comme l'armoricain *red*, et *diriger le cheval qu'on monte*, c'est-à-dire le faire courir ou marcher, comme l'anglais *to ride*? Suivant M. Pictet, le gaulois *redo*, *redi*, se retrouve dans l'adjectif irlandais *reidh*²; mais cet adjectif, d'où un verbe et un substantif sont dérivés plus tard, est identique au latin *rectus*, et, comme l'armoricain *reiz*, qui a échappé à M. Pictet et qui a le même sens et la même origine que ce mot latin, il n'a aucun rapport avec le radical gaulois dont il s'agit.

Mais cette erreur a peu d'importance. Nous nous plaisons à rendre hommage au talent et à la science montrés dans ce travail par M. Pictet, qui, malgré ses premiers succès, n'a pas craint de recommencer dans le livre de Zeuss, dans les écrits de MM. Ebel et Whitley Stokes, l'étude des dialectes néo-celtiques, et qui, déjà maître lui-même, s'est fait disciple de ces maîtres nouveaux.

La
Villemarqué,
Note
sur l'inscription
de Nizel.

La même année, suivant la même voie, M. de La Villemarqué a commenté l'inscription armoricaine de l'ancienne cloche de Stival. Faisant dans son mémoire³ usage des ressources offertes par d'autres langues néo-celtiques pour l'interprétation d'un texte où la

¹ *Revue archéologique*, t. X, p. 304;
t. XI, p. 109.

² *Revue archéologique*, t. X, p. 113.

³ *Mém. de l'Acad. des inscript.* t. XXIV.

langue est toute différente du breton moderne et même de celui du ^{xvi}^e siècle, il a montré, comme dans sa note sur l'inscription de Lomarec, une sagacité qui lui a mérité l'approbation des juges les plus compétents¹.

Un autre disciple de Zeuss a su s'ouvrir une voie dans une région presque inexplorée; c'est M. Houzé, auteur de l'ouvrage intitulé *Études sur la signification des noms de lieux en France*, qui, comme le premier des deux articles de M. Pictet, a paru en 1864. On a beaucoup parlé depuis longtemps de l'étymologie des noms de lieux des diverses contrées de la Gaule; mais on peut considérer comme non avenus la plupart des travaux écrits sur cette matière avant la rénovation des études celtiques par Zeuss.

L'année suivante est la date de la publication d'un volume qui pourra faire faire de grands progrès aux études celtiques, s'il est mis à profit comme il le mérite; nous voulons parler du *Grand mystère de Jésus*, dont M. de La Villemarqué a donné le texte original en l'accompagnant d'une traduction. Des ouvrages tout littéraires, comme *Les romans de la table ronde* et *Les contes des anciens Bretons*, comme *Myrddyn ou l'enchanteur Merlin*, comme *La légende celtique et la poésie des cloîtres*, ne peuvent être d'un grand secours pour les études philologiques. Mais, parmi les textes publiés dans notre siècle, *Le grand mystère de Jésus* est, après la *Vie de sainte Nonne*, le seul d'une certaine étendue où l'on voie la langue de la Bretagne armoricaine revêtue de formes plus anciennes que celles qui sont écrites et parlées de nos jours. M. de La Villemarqué s'exagère, suivant nous, l'antiquité de ce monument, quand il prétend le faire remonter au ^{xiv}^e siècle; il ne peut apporter aucune preuve convaincante à l'appui de cette hypothèse, et rien n'établit à nos yeux que *Le grand mystère de Jésus* soit antérieur aux premières années du ^{xvi}^e siècle ou aux dernières du ^{xv}^e. Mais peu importe cette date, si, à part des noms propres et quelques inscriptions, on ne peut pro-

Houzé,
Études
sur
la classification
des
noms de lieux
en France.

La Villemarqué,
Le
grand mystère
de Jésus.

¹ Voir *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, V. 216.

duire aucun texte breton armoricain qui remonte à une époque plus ancienne.

A. Maury,
actuels
dans
la *Revue*
archéologique,
1864, 1866.

Nous approchons du terme chronologique de cette étude, et cependant nous n'avons encore rien dit d'un article fort intéressant publié en 1864 par M. A. Maury sur une inscription celtique trouvée dans le Novarais (*Revue archéologique*, nouvelle série, X, 453). La mention en sera bien placée à côté de celle d'un article écrit par le même savant en 1866 : *Sur un nouvel essai d'interprétation des inscriptions gauloises et en particulier de l'inscription d'Alise* (*Revue archéologique*, nouvelle série, XIV, 8). Dans le premier je remarque l'observation d'un nominatif pluriel en *oi*; dans le second, celle d'un datif singulier ayant la même terminaison et d'un autre datif singulier terminé en *in* : ce sont des indications du plus grand prix; on voit que la France ne reste pas étrangère au mouvement scientifique commencé en Allemagne par Zeuss et continué avec tant de succès dans ce pays par les rédacteurs des *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*.

Houzé,
Études
sur quelques
noms de lieux.
Dictionnaire
archéologique
publié
par
la Commission
de la topographie
des Gaules.

Dans le volume de la *Revue archéologique* qui contient le dernier des articles de M. Maury, nous signalerons aussi les *Études sur quelques noms de lieux* par M. Houzé, et le commencement du *Dictionnaire archéologique* publié par la Commission de la topographie des Gaules. Les matériaux réunis par Zeuss, et les vocabulaires des idiomes néo-celtiques y sont mis savamment en œuvre, pour l'interprétation de ces dénominations nombreuses d'origine celtique qui tiennent une si grande place dans la nomenclature géographique de notre pays; souvent la comparaison de ces noms de lieux amène des découvertes inattendues qui complètent ou rectifient les travaux philologiques appuyés exclusivement sur les documents écrits.

APPENDICE

SUR

LA NUMISMATIQUE GAULOISE

ET FRANÇAISE.

La numismatique gauloise, depuis un demi-siècle environ, a été sérieusement abordée par les savants français, qui, triomphant du préjugé séculaire qui avait fait négliger nos antiques monnaies nationales, leur ont enfin donné le rang qu'elles avaient le droit d'avoir dans les collections. Quand on réfléchit à la rareté des inscriptions rédigées en celtique, au peu de monuments figurés qui remontent à l'époque gauloise, on est étonné que les monnaies celtiques, si nombreuses, si variées de types, si riches en légendes, n'aient pas fixé plus tôt l'attention des érudits. Si MM. Tôchon d'Annecy et le marquis de Lagoy ont eu le courage de montrer la voie qu'il fallait suivre enfin, il faut rendre à l'ancienne *Revue numismatique française*, et particulièrement à l'un de ses directeurs, M. de La Saussaye, l'honneur d'avoir popularisé l'étude des monnaies gauloises. Son travail sur les monnaies des *Ædui*, ses recherches sur la numismatique de la Narbonnaise, sont restés comme de précieux jalons; n'oublions pas qu'il a eu l'heureuse chance de faire connaître, le

premier, les statères de Vercingétorix ainsi que les monnaies de Tasgèce, chef carnute, mentionné par César.

Plusieurs numismatistes vinrent chacun apporter leur pierre à l'édifice qui n'est pas encore élevé, mais dont on peut espérer voir le couronnement lorsque M. Ch. Robert, correspondant de l'Institut, aura classé les admirables dessins qu'il a faits en mettant surtout à contribution la magnifique collection formée par M. de Saulcy. Ce n'est pas sans une certaine impatience que les archéologues et les numismatistes attendent ce travail, qui étonnera plus d'une personne et fera enfin renoncer à reléguer les Gaulois au nombre des peuples *barbares*, j'allais dire à demi sauvages. En attendant que l'on puisse consulter l'ouvrage de M. Robert, nous devons énumérer ici les noms de ceux dont les travaux ont le plus contribué à faire avancer la science : parmi ces courageux pionniers, il faut citer M. Adrien de Longpérier; Charles Lenormant, dont la perspicacité, l'érudition, le zèle infatigable ont porté la lumière dans toutes les branches de la numismatique; M. Anatole de Barthélemy; M. Hucher, qui cherche aujourd'hui à mettre, par des dessins savamment grossis, les types et l'art gaulois à la portée de tout le monde; M. E. Lambert, qui, pendant sa longue carrière, a su réunir d'excellentes indications sur les provenances et a publié un nombre considérable de pièces; M. Lemièrre, qui s'est occupé avec succès des monnaies de l'Armorique; M. de Saulcy, enfin, qui a retrouvé bon nombre de chefs mentionnés par César dans la *Guerre des Gaules*, et a heureusement appliqué le texte des *Commentaires* à l'explication d'une série de monnaies gauloises antérieures à la conquête romaine et contemporaines de cette mémorable époque.

L'un des services principaux rendus par la numismatique gauloise a été de confirmer l'identification d'*Alesia* avec Alise-Sainte-Reine : l'auteur de la *Vie de César* a eu recours aux vieilles monnaies nationales trouvées à Alise en grand nombre, et celles-ci, par leur témoignage, sont venues trancher la difficulté et, en même temps, don-

ner raison au système de classification proposé antérieurement par M. de Sanley.

Malgré les travaux, déjà anciens, de Bouteroue, de Le Blanc et de Tobiésen-Duby, la numismatique mérovingienne n'a commencé à être sérieusement étudiée que depuis une trentaine d'années; il faut noter que les travaux d'un savant étranger, Joachim Lelewel, n'ont pas pu contribuer à démontrer l'intérêt qui s'attache à ces monuments monétaires, que leur barbarie artistique avait fait négliger encore plus que les monnaies des Gaulois. C'est de notre temps seulement que l'on a commencé à constater que la monnaie mérovingienne était l'une des faces principales d'une question importante : la transition du monnayage byzantin au monnayage franc. MM. Lelewel, de Sauley, Cartier père, Lecointre-Dupont, Ch. Robert, Benjamin Fillon, Max. Deloche, Duchalais, Anatole de Barthélemy, le marquis de Lagoy, Adrien de Longpérier, Charles Lenormant, J. de Pétigny et Benjamin Guérard ont surtout contribué à fixer des faits et à poser des jalons qui permettront un jour de se rendre un compte exact du système monétaire usité en France du v^e au viii^e siècle. Jusqu'à ce jour il n'y a pas eu de travail spécial embrassant l'histoire des monnaies de la première race : chacun a donné son idée, a proposé une solution générale ou particulière dans des mémoires qui ont paru, soit dans la *Revue de la numismatique française*, soit dans des monographies locales.

Parmi les noms qui sont énumérés plus haut, il faut mentionner en première ligne MM. B. Guérard et de Pétigny, qui, sans s'occuper du numéraire lui-même, ont surtout étudié les textes empruntés aux historiens, aux cartulaires et aux recueils de lois. N'oublions pas que Ch. Lenormant, en proposant avec une grande dépense d'érudition un système très-attaquable sans doute, en voulant retrouver le monnayage de transition entre les empereurs byzantins et les descendants de Mérovée, a néanmoins soulevé un coin du voile épais qui cachait aux yeux des érudits cette partie de la science : non-seulement il a rendu un vrai service en atti-

rant l'attention sur les imitations des monnaies byzantines fabriquées sous l'influence des rois bourguignons, austrasiens, etc. mais encore il a indiqué la marche à suivre, et a donné à ceux qui sont venus après lui les moyens de faire de véritables conquêtes. Il arrive souvent que celui qui laboure le premier un champ n'obtient pas la meilleure récolte; mais cet insuccès ne doit pas faire oublier la reconnaissance due à l'homme courageux qui a donné l'exemple.

Autrefois l'étude des monnaies mérovingiennes se bornait à les déchiffrer, à lire les nombreux noms de lieu qu'elles portent, et à en rechercher l'assimilation. Depuis quelques années la science est devenue plus sérieuse, et le nombre des travailleurs a diminué, parce qu'il faut aujourd'hui beaucoup savoir pour trouver. On a cherché à se rendre compte de ces innombrables monnayeurs qui signaient les sous et les tiers-de-sous contemporains de la première race de nos rois; de l'origine de ces ateliers monétaires qui se comptent par centaines; de ce que c'était que le droit de monnayer à cette époque. M. de Pétigny avait presque entrevu une partie de la solution du problème; MM. Ch. Robert et A. de Barthélemy ont continué dans cette voie des études qui ne peuvent manquer de donner des résultats certains.

On doit une mention aux recueils compilés par M. G. Conbrouse : bien que ses catalogues et ses nombreux atlas faits un peu sans ordre, mais avec un grand luxe typographique, n'aient pas une grande valeur scientifique, ils ont cependant un certain mérite. Les nombreux dessins gravés dans ces ouvrages sont une ressource pour les travailleurs. C'est une riche mine de matériaux, et le seul ouvrage qui donne une idée de la richesse de la numismatique française depuis les temps antiques jusqu'à nos jours.

Comme la numismatique gauloise, la numismatique de la première race des rois de France est une branche de la science que l'on peut considérer comme inexplorée avant notre époque; son étude marche rapidement, et, si la première peut rendre de grands

services à l'histoire nationale antique, la seconde est destinée à venir surtout au secours de la géographie.

La série des monnaies carolingiennes a été beaucoup moins étudiée qu'on ne pourrait le supposer : c'est encore à l'époque contemporaine que revient l'honneur d'y avoir apporté les lumières de la critique et de la vérité. Pendant longtemps on a cru que le nom d'un roi inscrit sur une monnaie carolingienne indiquait que cette pièce émanait directement de lui. Aujourd'hui on sait que les abbayes, les chapitres, les évêchés, frappaient monnaie par suite de concessions royales, et que le plus souvent ces monnaies étaient parement et simplement aux types royaux. On a retrouvé l'origine du monnayage féodal, qui, ne procédant pas de concessions royales, n'était que l'usurpation violente ou la cession par transaction forcée des privilèges accordés primitivement aux établissements religieux.

Parmi les numismatistes qui ont concouru à pousser en avant l'étude des monnaies carolingiennes, il faut citer M^r de La Sausaye, de Saulcy, Duchalais, Cartier père, Lecoindre-Dupont, A. de Longpérier, B. Fillon, Ch. Robert. Ce dernier, dans sa *Numismatique du nord-est de la France*, a singulièrement éclairci l'histoire des monnaies carolingiennes de Lorraine. M. de Longpérier, dans le *Catalogue de la collection de M. J. Rousseau*, a donné d'excellentes règles de classification ; M. Cartier a su faire un véritable Manuel pour faciliter l'étude aux personnes qui veulent apprendre les règles de la science ; les observations de M. Fillon sur la filiation des types et leur dégénérescence, sujet déjà échauffé par Duchalais, sont le plus souvent des règles sûres à suivre. Nous n'avons pas, ici encore, de traité d'ensemble ; mais les dissertations et les travaux de détail des personnes qui viennent d'être signalées ont éclairci déjà une grande partie des difficultés ; il ne faut plus que quelques efforts pour avoir le droit d'espérer que la numismatique de la seconde race produira bientôt quelque œuvre considérable.

Si la numismatique mérovingienne est surtout importante au point de vue géographique, la numismatique carolingienne se rattache plus étroitement à l'histoire proprement dite. L'histoire de France, de Charlemagne à Hugues Capet, est loin d'avoir été présentée sous son vrai jour : telle que nous l'avons, elle n'a pas pu contribuer à égarer les numismatistes anciens qui cherchaient dans l'histoire toute faite l'explication de certaines monnaies, et trouvaient ainsi des problèmes dont la solution leur semblait, à tort, démontrée. Maintenant, au contraire, l'étude des monnaies sert à compléter, et quelquefois à contrôler les récits des chroniqueurs, à suppléer à leur silence calculé ou naturel; cette étude ne contribue pas peu à préparer l'élaboration d'une histoire dans laquelle on ne verra plus ces erreurs séculaires pour lesquelles il ne peut être invoqué de prescription. Pour l'époque carolingienne, non-seulement les monuments épigraphiques sont rares et laconiques; mais les diplômes (je parle de ceux qui passent pour être authentiques) sont souvent altérés, interpolés, ou connus par des copies dont l'exactitude est sujette à caution : on voit par là combien sont précieux ces fragiles deniers qui valent chacun une inscription et peuvent suppléer à un diplôme.

Les monnaies royales de la troisième race sont, il faut l'avouer, celles sur lesquelles, jusqu'à ce jour, on a le moins travaillé. A bien dire, depuis Hugues Capet jusqu'au règne de Philippe-Auguste, les rois des Français n'ont guère été que les premiers barons de la hiérarchie féodale qui s'était partagé l'empire de Charlemagne; pendant cette période, les monnaies capétiennes sont féodales. Mais à partir de Philippe-Auguste, on voit commencer l'unité française et la véritable monnaie royale. Pour la première période, MM. Lecomte-Dupont, Duchalais, Cartier père, B. Fillion et A. de Longpérier ont publié des mémoires et des dissertations sérieuses et savantes. Il n'en est pas de même pour la longue période qui va de Philippe-Auguste à la Révolution française : il semble que jusqu'à ce jour on ait reculé devant les longues re-

cherches à faire dans les archives si importantes de la Cour des monnaies, collection énorme à la vérité, mais dans laquelle on est sûr, en se munissant de beaucoup de patience et de persévérance, de faire une ample moisson de renseignements précieux. A dater de la seconde moitié du *xiii^e* siècle, la numismatique royale de France se compose d'un très-grand nombre de monnaies dont l'interprétation est à peine abordée.

C'est à M. de Saulcy que l'on doit attribuer l'initiative de ces monographies monétaires féodales qui donnent une idée exacte, pour chacune des provinces qui ont déjà été traitées, de l'histoire des monnaies françaises frappées en dehors de l'autorité royale. C'est M. de Saulcy qui a le premier donné l'exemple, en traçant un plan qui a été suivi avec une certaine uniformité; ce plan est simple et complet. Il comprend une histoire abrégée des seigneurs du fief, la description et le classement de leurs monnaies, enfin la publication des documents qui sont relatifs à ces dernières. Il est utile, je crois, de rappeler ici les principales monographies qui ont déjà été publiées.

MM. de Saulcy. — Les monnaies des évêques et de la cité de Metz, des ducs de Lorraine, des comtes et des ducs de Bar, des princes croisés.

Ch. Robert. — Les évêques de Toul; l'évêché de Cambrai; les comtes de Maçon.

Ph. Manteliet. — Monnaies de Dombes.

De Soultrait. — Numismatique du Bourbonnais; numismatique du Nivernais.

A. Bigot. — Monnaies des ducs, rois et comtes de Bretagne.

Lecoindre-Dupont. — Numismatique du Poitou, de la Normandie, du Perche.

H. Morin-Pons. — Numismatique du Dauphiné.

A. de Longpérier. — Monnaies des évêques de Meaux.

E. Hucher. — Monnaies du Maine.

E. Cartier. — Monnaies du pays chartrain : Blois, Chartres, Château-dun, Vendôme.

Alex. Hermand. — Monnaies d'Artois.

Desains. — Monnaies des évêques de Laon.

- MM. Voillemier. — Monnaies de Soissons, de Beauvais, de Sentis.
 Godard-Faultrier. — Monnaies d'Anjou.
 Levrault. — Monnaies des évêques et de la cité de Strasbourg.
 Clouet. — Monnaies des évêques de Verdun.
 Le Bascle de La Grèze. — Monnaies des princes de Béarn.
 Deschamps de Pas. — Monnaies des comtes de Ponthieu.
 A. de Barthélemy. — Monnaies des ducs de Bourgogne, de l'abbaye de Cluny, du prieuré de Souvigny, de l'Auxerrois, des comtes de Tournier, des comtes de Champagne.
 Maxe-Warley. — Monnaies des archevêques de Reims.
 Plantet et Jeannez. — Monnaies du comté de Bourgogne.

Comme on le voit par cet aperçu, plusieurs provinces attendent encore leurs monographies monétaires, et nous appelons le zèle des numismatistes sur le Berri, la Gascogne, la Provence, l'Alsace, sur laquelle feu Hugot, ancien bibliothécaire de Colmar, avait rassemblé un trésor de documents restés inédits; sur le Lyonnais, le Périgord, le Limousin et l'Auvergne. Les études numismatiques, si favorisées au nord de la Loire, semblent être négligées dans la région du sud-ouest de la France d'une manière regrettable pour la science,

Récemment, le grand ouvrage de Tobiésen-Duby sur les monnaies des prélats et des barons a été refait par feu M. Poey d'Avant. Ce recueil, triplé et indispensable aux études, est un répertoire utile, mais qui ne constitue pas encore un corps d'ouvrage représentant l'histoire de la numismatique féodale de France : il ne remplace ni les monographies déjà publiées, ni celles qui certainement seront faites. Il faut que chaque province ait son histoire monétaire, de même que chaque département a ses dictionnaires topographiques et archéologiques. Il appartient à notre siècle de léguer aux temps futurs ces travaux qui, avec les nombreux cartulaires civils et religieux, formeront un ensemble de documents qui seuls permettront de connaître à fond l'histoire nationale.

On ne peut essayer de résumer les travaux qui ont été faits sur la numismatique française sans parler des livres consacrés aux médailles et aux jetons.

Naturellement on doit citer tout d'abord le trésor de numismatique entrepris par Ch. Lenormant, dont le collaborateur le plus actif fut M. Chabonillet, aujourd'hui conservateur au cabinet des Antiques de la Bibliothèque impériale. Cet ouvrage magnifique, formant dans son ensemble quinze volumes in-folio, avait pour but principal de mettre en relief l'histoire par les monuments de l'art monétaire chez les modernes, en réunissant sur des planches gravées par le procédé Golas un choix de monnaies et de médailles les plus intéressantes sous le rapport de l'art, frappées au moyen âge et aux époques plus récentes. On y trouve ainsi les plus belles médailles depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, celles de la Révolution française, celles de l'Empire français; un choix intéressant des plus belles médailles allemandes, pontificales et italiennes des ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles.

M. Conbrouse a publié aussi, sous le titre de *Monuments de la maison de France*, un très-beau recueil, malheureusement tiré à un trop petit nombre d'exemplaires.

Les jetons et mereaux n'ont commencé à être étudiés que depuis un très-petit nombre d'années; ces modestes monuments, qui commencent avec le ^{xiii^e} siècle, ont un double intérêt: d'abord, à dater du ^{xiii^e} siècle jusqu'au ^{xvi^e}, ils sont en quelque sorte les médailles contemporaines; ensuite, par la variété de leurs types assez souvent gravés avec art, par leurs nombreuses légendes, par leurs devises, leurs représentations héraldiques, enfin par l'usage général qu'on en faisait pour compter, chez le roi comme dans les chapitres, chez le grand seigneur comme chez le dernier marchand, ils reflètent sous plus d'un aspect les usages et les sentiments populaires. MM. Rouyer, Arnold Morel-Fatio, de Soultrait, Duchalais, de Fontenay, Rigollot et Forgeais ont montré toutes les ressources que l'on pouvait tirer de cette branche de la numismatique. Les devises font souvent allusion à des faits contemporains: M. de Longpérier a signalé des jetons annuellement frappés sous Henri IV et dont Sully lui-même composait les légendes. Ajoutons que ces

pièces, comme les sceaux, touchent à l'histoire des grandes familles historiques, des hauts fonctionnaires, des cours de justice, des abbayes, des prélats, des corporations de métier, des assemblées provinciales.



FIN.

V41 1527984

TABLE DES RAPPORTS.

AVANT-PROPOS	*
Rapport sur les études de langue et littérature grecques en France	1
Rapport sur l'étude des lettres latines et de l'histoire romaine en France	41
Rapport sur les études relatives à l'histoire du moyen âge	61
Rapport sur les études relatives à la langue et à la littérature du moyen âge	101
Rapport sur les progrès de la philologie celtique en France	131
Appendice sur la numismatique gauloise et française	145

